

PARIS MATCH

FOU D'AMOUR
DANS LA TÊTE DE JOSÉPHINE
Par Christine Orban

MODE, BIJOUX
LE RETOUR DU STYLE EMPIRE

CINÉMA : 1 000 FILMS... SAUF KUBRICK !

« LE CODE CIVIL, C'EST LUI »

Par Jean-Michel Blanquer

LA FOLIE NAPOLEON

LA GLOIRE, L'EXIL, LA MORT AUSTERLITZ, SON CHEF-D'ŒUVRE WATERLOO, SON TOMBEAU SAINTE-HÉLÈNE, SON ENFER

RÉCITS

Jean Tulard

Thierry Lentz

Pierre Branda

Winston Churchill

Sylvain Tesson

Stéphane Bern

LA NATURE NE S'ACHÈTE PAS, MAIS VOUS POUVEZ L'OFFRIR

Découvrez la feuille de laurier,
deuxième symbole de la collection
Natures de France



Collection de monnaies en or pur et en argent, millésime 2021.

Ces monnaies vaudront toujours à minima leur valeur faciale.

Série limitée disponible sur monnaideparis.fr
et par téléphone au 01 40 46 59 30.



250 EURO or 999 millièmes - qualité Brillant Universel - Ø 20 mm - 3 g - tirage limité à 15 000 exemplaires. 100 EURO argent 900 millièmes - qualité courante - Ø 47 mm - 50 g - tirage limité à 10 000 exemplaires. 20 EURO argent 900 millièmes - qualité courante - Ø 33 mm - 18 g - tirage limité à 75 000 exemplaires.
La Monnaie de Paris - EPIC - 160020012 RCS PARIS - Siège : 11 quai de Conti - 75006 PARIS. Taille des produits et photos non contractuelles.

HORS SÉRIE | COLLECTION "À LA UNE"

EDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF



PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filippetti.

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION

Patrice de la Pergola

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Oliver Royer.

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Régis Le Sommer.

DIRECTEUR DE LA PHOTO

Gilles Clavirès.

RÉDACTEUR EN CHEF

Patrick Mahé.

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Michel Maïzquier.

CONSEILLER PHOTO

Marc Brincoeur.

RÉDACTRICE EN CHEF TECHNIQUE

Léa Gobet.

COORDINATION ÉDITORIALE

Fabienne Lengagne.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Anne Bara (révision).

Jean-Pierre Bouyoux, Roman Clerget,

Marina Grépin, Elisabeth Lazaroff,

Caroline Mangez, Gilles Martin-Chaufer,

Pascal Meynader, Mathias Petit

(iconographie), Caroline Pizzigatti,

Catherine Schwab, Ghislain de Voyer.

ARCHIVES PHOTO

François Assaad, Pascal Beno

Claude Barthe, Nadine Molins

DOCUMENTATION

Chantal Baudet (chiffre).

FABRICATION

Philippe Reolon, Nicolas Bourel,

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél. : 01 87 15 56 76.

Sandrine Panzica. Tél. : 01 87 15 56 78.

CONCEPTION GRAPHIQUE

Gizlitz Editorial Design

IMPRESSION

Ratio France Impression,

Lognes (77) et Malherbes (45).

Achevé d'imprimer le 20 février 2021. Papier

provenant majoritairement de 0% de

fibres recyclées, papier certifié PEFC.

Europression : Post n° 010/010 Kt.

PARIS MATCH est édité par Lagardère

Media News, société par actions simplifiée

unipersonnelle (Sas) au capital de

2005 000 €, siège social : 2 rue des Cévennes,

75015 Paris. RCS Paris 834 289 373.

Associe : Hachette Filipacchi Presse

PRÉSENTE

Constance Bengué.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Bengué.

Les indications de noms et les adresses qui figurent dans les articles ou photographies de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à des légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libération. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

N° de commission paritaire :

097/2021. C 0201. ISSN 0971-1655.

Dépôt légal : février 2021 au LMN 2021.

LAGARDÈRE PUBLIQUE

2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente : Marie-Hélène Courtois,

Directrice déléguée Poche Prese :

Fémine Blot.

Directrice de la publicité : Dorota Gallot

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 01 87 15 49 20.



Carte PEFC
www.pefc.fr
PEFC® est une marque déposée
et un logo certifiant la gestion
responsable des forêts.

Napoléon parmi nous

IL EST PARTOUT. Aux Invalides, d'abord. Il y repose, depuis 1840, au cœur de la crypte aux Atlantes et de toute une statuaire aujourd'hui restaurée. La Fondation Napoléon a fait redorer l'inscription testamentaire : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé. » Même la reine Victoria (en 1855) et le futur Edouard VII d'Angleterre, ou le tsar Nicolas II de Russie (en 1896), en ennemis apaisés, mais aussi Fidel Castro vêtus de l'uniforme de la révolution cubaine, se sont inclinés devant le mausolée.

A L'ARC DE TRIOMPHE, OÙ RAYONNENT SES VICTOIRES. On n'en finit plus de s'en éblouir et de les égrerner – Wagram, Arcole, Iéna, Eylau, Friedland... – comme pour un concours d'entrée à l'Ecole militaire. Si Austerlitz, chef-d'œuvre tactique et stratégique reste son soleil, on y distingue aussi, insolite et modeste, la seule victoire navale de l'Empereur : Vieux Grand Port aux abords de l'île de France (aujourd'hui île Maurice).

EN CORSE... MAIS SON FANTÔME HAUTE AUSSI LES ÎLES DE LA DISGRÂCE. Dans ses tendres années, l'enfant d'Ajaccio rédigeait des libelles aux accents indépendantistes. L'île d'Elbe amorce son déclin en 1815. Il s'en échappe, débarque à Golfe-Juan, fonce sur Paris (la route Napoléon est devenue un enjeu touristique). Il y signe les Cent-Jours, baroud à panache crépusculaire, bravant la première Restauration après la fuite du roi Louis-Philippe. Mais déjà guettait Waterloo ! L'île d'Aix, parenthèse mélancolique... Il y passera les six derniers jours de sa vie française, avant l'exil. Sainte-Hélène, enfin, caillou perdu en Atlantique du sud. Jusqu'à son dernier souffle, rendu le 5 mai 1821 à 17 h 49, le gouverneur (et géolier) Hudson Lowe lui mènera une vie d'enfer. Le reclus le plus célèbre du monde avait 51 ans.

IL EST AU FRONTON DES RUES ET DES AVENUES. La rue de Rivoli naît d'un arrêté signé Bonaparte le 21 avril 1802. Les boulevards des Maréchaux ceinturant Paris perpétuent la mémoire d'états-majors rompus aux « Beaux-Arts de la guerre », mot exalté, attribué aux contempteurs de la Garde quand il menait les troupes sur son blanc destrier Vizir; virtus de chef de guerre...

LA FEMME EST L'AVENIR DE L'HOMME POUR L'EMPEREUR. Joséphine, Marie-Louise d'Autriche, Marie Walewska incarnent les belles figures de leur temps. Soldat jaloux – et trompé –, il déppasse ses rancunes pour inspirer les arts et la mode, notamment féminine. L'exposition « Joséphine et Napoléon, une histoire (extra)ordinaire », du 10 avril au 12 juin, chez Chaumet, place Vendôme, qui repose sur le Fonds Napoléon, viendra en témoigner. Bonaparte voyait au-delà, s'intéressant à l'éducation publique des jeunes filles. Pour elles, via les militaires décorés, il crée les maisons d'éducation de la Légion d'honneur. Non mixtes, les établissements valent tous les tableaux d'honneur scolaires.

ET LES BACHELIERS ? DES « ENFANTS » DE NAPOLEON ! Car le « bac » et les lycées, marchepied vers l'université, c'est encore lui. Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Education nationale, voit même dans le grand-maître de l'Université des années 1800, son premier prédecesseur. Code civil à la main, il se plaît, au passage, à rappeler la définition de sa gloire par l'empereur lui-même, en 1804 : « Ce n'est pas d'avoir gagné quarante batailles. Ce qui vivra éternellement, c'est mon Code. » Le Code Napoléon, comme on l'appelle aussi, a structuré la société par opposition à la « common law » anglo-saxonne. Sur 2281 articles d'origine, la moitié est encore en vigueur de nos jours !

VEU D'OUTRE-MANCHE. Une rapide chasse aux trésors dans les archives de Paris Match permet d'y dénicher une série d'articles publiée en 1957, signés... Winston Churchill ! Le Vieux Lion, Premier ministre historique de la reine Elizabeth II, nous décrit comment les Anglais ont vu leur plus grand ennemi, vingt ans durant : de face ! ■



« Le Premier consul Bonaparte franchissant le Grand Saint-Bernard, 20 mai 1800 » (détail).
JACQUES-LOUIS DAVID, 1801-1802, huile sur toile, Musée des Châteaux de Versailles et de Trianon.

CRÉDITS PHOTOS P. 3 : DR, P. 4 : Brown University Library, P. 6 à 9 : C. Gerberhaye/Agence VU, P. 10 à 11 : C. Gerberhaye/Agence VU, V. Krassilnikova, P. 12 à 17 : V. Krassilnikova, P. 18 à 20 : T. Gosque, P. 22 et 23 : J. C. Deutsch, P. Pages, K. Wandys, M. Lagos Cid, P. Brueche, P. 26 et 27 : Corbis via Getty Images, Fine Arts Images, P. 28 et 29 : Corbis via Getty Images, Fine Arts Images, P. 30 et 31 : Brown University Library, P. 32 et 33 : C. Gerberhaye/Agence VU, P. 34 et 35 : Getty Images, Fine Arts Images, P. 36 et 37 : DR, P. 38 et 39 : T. Gosque, P. 40 et 41 : PHOTOFEST, International Center of Photography, P. 42 à 47 : Getty Images, Fine Arts Images, P. 48 et 49 : A. Moretti, P. 50 à 51 : A. Moretti, P. 52 à 55 : Royal Geographical Society via Getty Images, C. Longuy/Gamma-Rapho via Getty Images, A. de Montauban, P. 56 et 57 : P. Le Tellier, A. P. 58 et 59 : B. Giros, P. 60 et 61 : DR, Collection Dagli Orti/Aurimages, LAPI/Troger-Völler, Collection Suntory/Gamma-Rapho via Getty Images, V. Capman, P. 62 et 63 : Collection Dagli Orti/Aurimages, P. Pelet, P. 64 et 65 : Sygma via Getty Images, P. 66 et 67 : M. Litran, P. 68 et 69 : G. Garofalo, G. Géry, P. 70 et 71 : M. Litran, L. von der Weid, P. 72 et 73 : DR, P. 74 et 75 : C. Courriére, P. 76 et 77 : A. G. Garofalo, P. 78 et 79 : M. Litran, P. 80 et 81 : AKG-Images, DR, P. 82 et 83 : Leemage, Getty Images, P. 85 : J. Garofalo, P. 86 et 87 : Christophe Auriac, Gamma-Rapho, P. 88 et 89 : D. R. 90 et 91 : Fine Arts Images/Getty Images, DR, P. 92 et 93 : Corbis via Getty Images, DR, P. 94 et 95 : DR, P. 96 : DR, P. 97 : Corbis via Getty Images, P. Segrette/RMNP-GP, M. Bury, D.R.

Sommaire

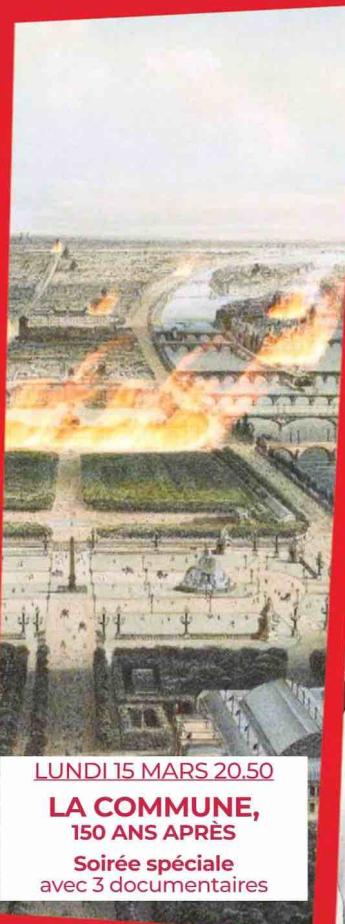


Photographié lors de la commémoration du 5 mai 1858, avec sa médaille de Sainte-Hélène sur son yalek (gilet sans manche), M. Ducel, mamelouk de la Garde impériale, est un survivant de la bataille de Waterloo.

LA PASSION NAPOLEON	6
COMMENT LA ROYAL NAVY A SAUVE ALBION Par Winston Churchill	16
LA FASCINATION	18
EN SIDE-CAR SUR LES TRACES DE LA GRANDE ARMEE Par Sylvain Tesson	20
JEAN-MARIE ROUART - JEAN D'ORMESSON: DUEL D'ACADEMICIENS... A FLEURETS MOUCHETES Un entretien avec Caroline Mangez	24
CHEF DE GUERRE	26
JEAN TULARD: «AUSTERLITZ, SON CHEF-D'OEUVRE» Interview Pascal Meynadier	28
LE VIEUX GRAND PORT, LA SEULE BATAILLE NAVALE GAGNEE Par Patrick Mahé	32
CADOUAL: «DIEU ET MON ROI», SON CREDO JUSQU'A LA MORT Par Gilles Martin-Chauvillier	34
BIEVENUE À NAPOLÉONVILLE	36
Par Charles-Eloi Vial	36
LE MYSTÈRE DU BUTIN DE WATERLOO	38
CERNÉ PAR LES PRUSSIENS, SA BERLINE PILLÉE, IL S'ÉCHAPPE À CHEVAL... Par Thierry Lentz	40
DES AMOURS DE FEU	42
JOSEPHINE, SON CRÈVE-CŒUR... Par Christine Orban	42
MARIE WALEWSKA, À CŒUR BRISÉ Par Catherine Schwab	46
MAUDITE SAINTE-HÉLÈNE	48
FURIEUX, LOWE, LE GEÔLIER, LIT LE REGISTRE: «NAPOLEON BUONAPARTE, LATE EMPEROR OF FRANCE» Par Pierre Branda	54
LES HÉITIERS	58
JEAN-MICHEL BLANQUER: «C'EST DESCARTES À CHEVAL» Interview Mariana Grépinet	62
FONTAINEBLEAU, HAUT LIEU DE SON RÈGNE Par Stéphane Bern	64
CES DEMOISELLES DE LA LÉGION D'HONNEUR	66
AU RENDEZ-VOUS DE L'EXCELLENCE AVEC LA SURINTENDANTE, MARIE-FRANCE LORENTE Interview Caroline Pigozzi	70
NAPOLÉONTHÈQUE Par Pascal Meynadier	72
SUPERSTAR	74
125 ANS DÉJÀ QUE LE 7 ^e ART EST À SA BOTTE Par Jean-Pierre Bouyxou	84
LE FILM IMPOSSIBLE DE STANLEY KUBRICK Par Romain Clergeat	88
ETERNEL STYLE EMPIRE	90
Par Elisabeth Lazaroo	90
QUAND LA RUSSIE REND UN HÉROS À LA FRANCE	94
Par Hélène Carrère d'Encausse	94
NAPOLÉON PAR BONAPARTE	98

HISTOIRE

Les histoires qui font l'Histoire



LUNDI 15 MARS 20.50

LA COMMUNE, 150 ANS APRÈS

Soirée spéciale
avec 3 documentaires



EN AVRIL

ELISABETH II

Série documentaire **inédite**
(8x52') à l'occasion des 95 ans
de la reine d'Angleterre



EN MAI

NAPOLÉON, DE L'ASCENSION À LA CHUTE

Programmation spéciale
à l'occasion du bicentenaire
de sa mort



Suivez-nous sur histoire.fr

© Roger Violet - Pictorial Press Ltd / Alamy Stock Photo - BacktoBack



LA PASSION NAPOLÉON

D'AUSTERLITZ À WATERLOO, LE GRAND BAROUD DES MARÉCHAUX

19 juin 2015. Deux cents ans après, 6 000 passionnés venus de 52 pays revivent dans la plaine bruxelloise la bataille qui vit la chute de l'empereur. Ici le maréchal Ney (bras en écharpe après une chute de cheval) avec son état-major : à g., le maréchal Soult, puis un capitaine et, en rouge, un aide de camp. En bleu, le baron Gourgaud.

Photo CÉDRIC GERBEHAYE



Jean Tulard, spécialiste de l'époque napoléonienne, les surnomme les «fous de l'Histoire». Un irrésistible engouement anime ces amateurs de tous âges, qui perpétuent l'épopée bonapartiste. Certains, habités par la légende des siècles, peuvent troquer l'uniforme impérial pour l'habit de mousquetaire du roi, de gladiateur romain, de soldat yankee ou confédéré, ou encore de poilu. Près de 500 associations à travers le monde bivouaquent sur tous ces terrains. Quinze pour cent d'entre elles répondent d'abord à l'appel du Premier Empire.



AVANT L'ASSAUT, L'OFFICIER PASSE EN REVUE LE RÉGIMENT DE LIGNE

Ces tirailleurs de la Garde impériale s'apprêtent à attaquer la ferme fortifiée d'Hougoumont, qui résistera jusqu'à la fin. Quatre tonnes de poudre seront brûlées.

Photo CÉDRIC GERBEHAYE





L'HEURE DU BIVOUAC SONNE LE REPOS DES GUERRIERS

Ci-dessus, à g. : l'infanterie française donne du mousquet. Si les tirs des fusils et des quelque 100 canons sont à blanc, le vacarme n'en est pas moins assourdissant. A dr. : charge des chasseurs de la Garde. Des sabres au clair mais... pas trop aiguisés quand même.

Ce 18 juin 2015 leur a offert une météo plus clémente que celle des grognards dont ils portent fièrement l'uniforme. Russes, Belges, Polonais, Italiens, Américains, ils sont venus des quatre coins de la planète. Même quelques Anglais ont répondu présent, ce qui est proche de la vérité puisque l'armée de Wellington ne comptait que 25 000 Britanniques sur les 74 000 combattants. S'ils ont paradé devant 60 000 spectateurs pendant trois heures, les « reconstitueurs » ont passé la semaine sur le site, dans des conditions authentiques, pansant leurs 360 chevaux, astiquant leurs fusils d'époque à 3 000 euros pièce. Un peu boudeuse, la France s'est contentée d'envoyer un ambassadeur. Paris Match, de son côté, ne pouvait manquer cette « folie ». Notre envoyé spécial, le grand reporter Alfred de Montesquiou, a couvert l'événement dans l'uniforme d'une estafette impériale. Un rôle proche de celui de son aïeul, Henri de Montesquiou-Fezensac... aide de camp de Napoléon à Waterloo.

Entre deux mises en scène, ce cuirassier s'offre une bonne sieste. Les sabots en bois de hêtre reposent ses pieds meurtris par les bottes.





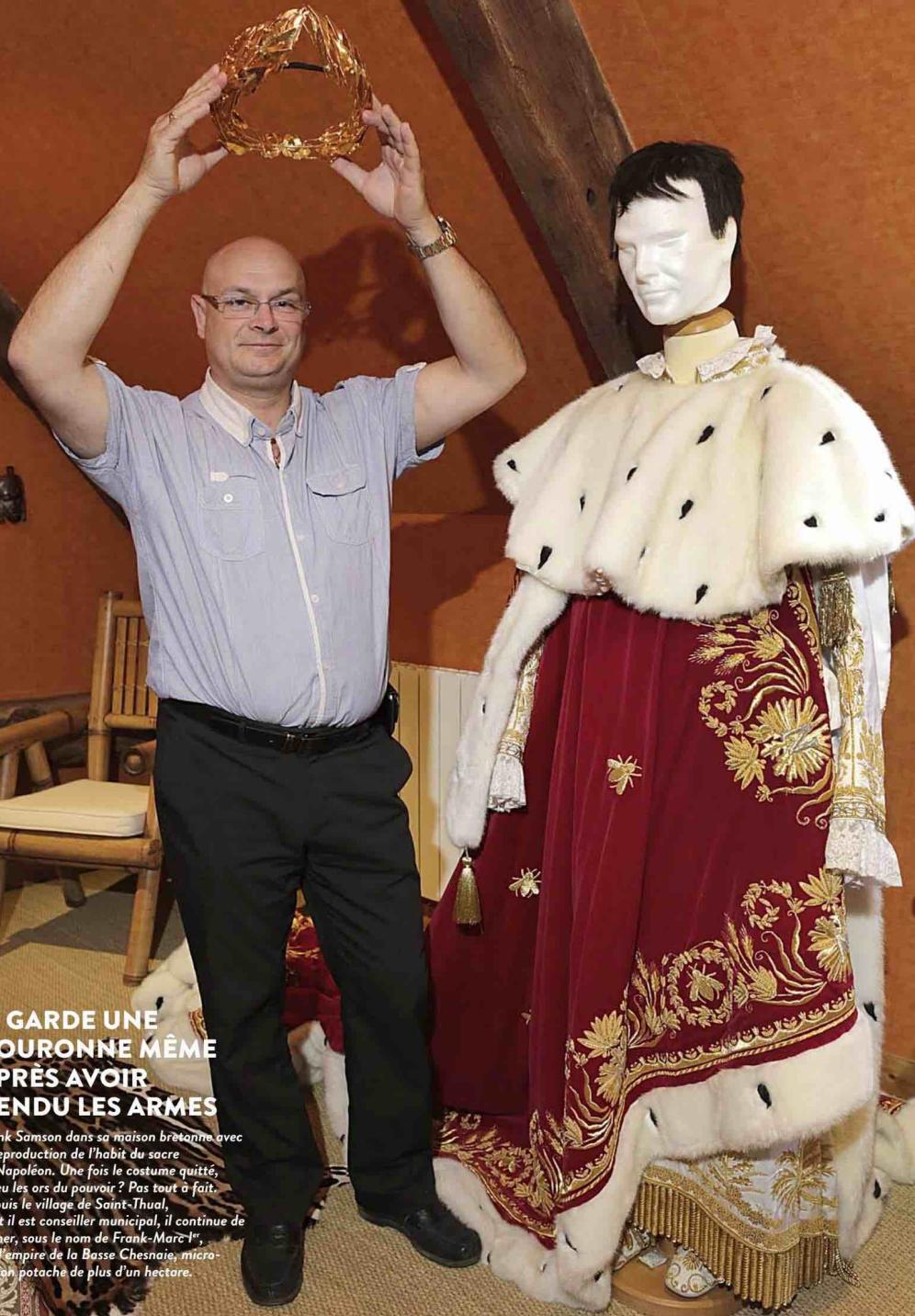




SOUS LE BICORNE, L'AVOCAT FRANK SAMSON PERPÉTUE LA GESTE HÉROÏQUE

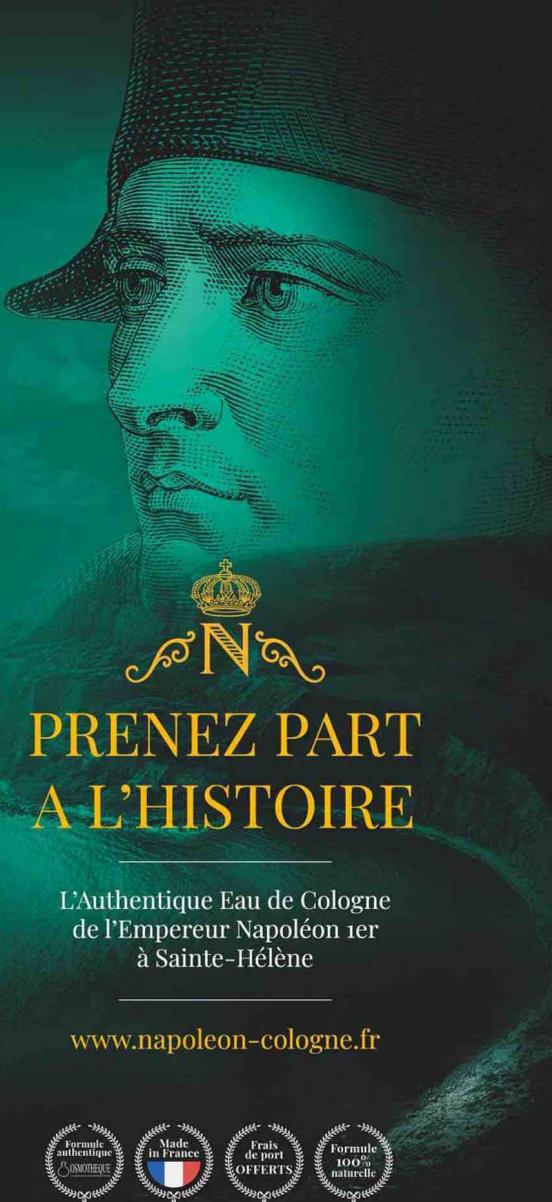
Ironie de l'Histoire, l'empereur des reconstitutions historiques n'est autre qu'un avocat... monarchiste, qui incarne Bonaparte jusque dans les moindres détails. Une obsession du mimétisme qui l'a aussi convaincu d'apprendre à monter à cheval et à parler corse. A son actif: plus d'une centaine de célébrations dans la fameuse veste de colonel de la Garde. Ici, au côté de son épouse, Delphine, qui campe l'imperatrice Joséphine.

Photos VLADA KRASSILNIKOVA



IL GARDE UNE COURONNE MÊME APRÈS AVOIR RENDU LES ARMES

Frank Samson dans sa maison bretonne avec la reproduction de l'habit du sacre de Napoléon. Une fois le costume quitté, adieu les ors du pouvoir ? Pas tout à fait. Depuis le village de Saint-Thual, dont il est conseiller municipal, il continue de régner, sous le nom de Frank-Marc I^e, sur l'empire de la Basse Chesnaie, micronation potache de plus d'un hectare.



L'Authentique Eau de Cologne
de l'Empereur Napoléon 1er
à Sainte-Hélène

www.napoleon-cologne.fr



L'HOMMAGE DE WINSTON CHURCHILL

Comment la Royal Navy a sauvé Albion

Qui mieux que l'ancien Premier ministre du Royaume-Uni, ex-chancelier de l'Echiquier et doyen de la Chambre des communes, militaire, journaliste, historien, écrivain, peintre à ses heures, aurait pu célébrer en Napoléon un « géant de l'Histoire » ? Quand paraît, en 1956, son monumental panorama (édité en France chez Plon), l'homme au célèbre discours – « Du sang, du labeur, des larmes, de la sueur » – accorde une place de choix à l'empereur français, ennemi intime de l'Angleterre. Et Paris Match en publie les « bonnes feuilles ». Extraits.

NELSON S'ÉCRIE : « ILS Y METTENT DE LA CRÂNERIE, MAIS JE LES ÉTRILLERAIS »

Napoléon, au sommet de sa gloire, veait de se faire couronner empereur des Français par le pape. Une armée formidable se préparait dans les ports de la Manche à envahir l'Angleterre. Toute une flottille de grosses barges avait été construite, qui devait porter 200000 hommes sur la rive anglaise, vers une victoire qui paraissait indiscutable. Il ne manquait à l'empereur qu'une chose pour combler ses désespoirs : la maîtrise de la mer ; car avant que de se lancer dans cette dernière entreprise de conquête, il lui fallait nécessairement assurer son autorité dans les eaux de la Manche. Une fois encore, [...] l'île n'avait, pour combattre l'invasion et échapper à une destruction totale, que la seule Royal Navy [...].

Telle quelle, avec ses équipages insuffisamment disciplinés, la flotte de France ne pouvait prétendre d'autune manière jouer un rôle déterminant. Mais des efforts acharnés et vigoureux furent accomplis par le ministre de la Marine de Napoléon afin de la rétablir dans sa force. De nouveaux capitaines français s'étaient illustrés à la course, se faisaient un nom comme corsaires sur tous les océans. En mai 1804, l'empereur confia la flotte de Toulon à l'amiral de Villeneuve. [...] Le moment critique approchait, et toutes les croisières anglaises rallièrent instinctivement l'entrée de la Manche, se regroupant pour la défense de l'île [...].

La flotte britannique naviguait au vent et environ dix milles à l'ouest de Villeneuve,

quand Nelson lui commanda, à 6 heures du matin, de faire est-nord-est, formée en double colonne, comme il était prévu pour l'attaque. Voyant venir sur elle les escadres anglaises toutes voiles dehors, la flotte française obliqua cap au nord, se formant en une longue ligne inféchée pour recevoir l'attaque, car la lourdeur de ses hommes à la manœuvre avait convaincu Villeneuve qu'il lui serait impossible d'échapper. « Ils y mettent une belle crânerie », remarqua Nelson en se tournant vers l'un de ses officiers, mais je vais les étriller comme ils ne l'ont encore jamais été. » [...]

Dans cet après-midi du 21 octobre 1805, dix-huit vaisseaux ennemis étaient pris et le reste fuyaient en retraite. Il y en eut onze qui entrèrent à Cadix, cependant que quatre autres étaient capturés en vue de la côte espagnole. Le livre de bord du « Victory » consigna : « Un feu irrégulier se poursuivit jusqu'à 4 h 30, où l'on put annoncer la victoire au très honorable lord viscomte Nelson, chevalier de l'ordre du Bain et commandant en chef, qui mourut alors de sa blessure. » Ce fut une victoire complète et définitive. La flotte britannique, sous les ordres de son très glorieux amiral, avait fait son devoir comme lui.

Dans l'intervalle, d'autres champs d'action avaient attiré Napoléon. Quand Villeneuve, au cours de l'été, lui avait manqué dans la Manche où il n'avait pas réussi à se forcer le passage, l'empereur avait brusquement modifié son plan, se décidant alors à frapper la coalition européenne que l'or et la diplomatie de l'Angleterre, avec Pitt, avaient tournée contre lui. En août 1805, le camp de Boulogne fut levé et les armées françaises commencèrent leur longue marche vers le Danube.

La campagne qui suivit ruina tout à la fois les espérances et les projets de Pitt. Au moment de Trafalgar, le général autrichien Mack avait capitulé à Ulm ; l'Autriche et la Russie eurent leurs armées anéanties à la bataille d'Austerlitz (le 2 décembre). Une fois encore, l'étoile de Napoléon triomphait.

DOS AU MUR. L'EMPEREUR DÉPLOIE TOUJOURS GÉNIE

Bien des voix avaient prévenu Napoléon des difficultés et des dangers d'une campagne en Russie, et l'empereur n'était pas resté sourd à ces avertissements. Il avait réuni des transports et des réserves qui apparaissaient, à l'époque, comme de grands stocks et des moyens plus que suffisants. Les circonstances se chargèrent de montrer combien ils étaient au-dessous de ce qu'il eût fallu. Napoléon passa le Niemen en juin 1812 et se dirigea droit sur Moscou, à quelque 800 kilomètres à l'est. Il avait affaire à deux principaux corps d'armées russes qui ne totalisaient guère que 200000 hommes, et son plan visait à les anéantir séparément pour se jeter ensuite en avant et s'emparer de la vieille capitale de la Russie. [...]

L'ambassadeur de Russie à Londres, en ce même et fatal mois de juin, prophétisa avec une singulière et exacte pertinence, qui reflétait précisément les attentes et l'espoir du tsar et de ses conseillers : « Nous aurons la victoire par une défense soutenue en retraite », écrivait-il. Si l'ennemi se met à nous poursuivre, c'en est fait de lui ; car plus il s'éloignera de ses bases, cerné et affamé par les cosaques dans un pays sans ressources alimentaires et sans voies

de communication, plus sa situation se fera périlleuse. Il finira par être décimé par l'hiver, qui a toujours été notre plus sûr allié.» Défense, retraite, hiver furent en effet les trois éléments fondamentaux de la stratégie russe. Napoléon, pour avoir étudié de très près les campagnes russes que le grand Charles XII de Suède avait menées de façon stupéfiante avant lui, croyait en avoir tiré tous les enseignements nécessaires. [...]

Avec l'hiver qui approchait, dans Moscou incendié par accident ou par dessin, Napoléon dut admettre qu'il ne pouvait tenir avec ses troupes privées de tout ravitaillement. Il lui fallut se retirer sous la neige de jour en jour plus épaisse, et ce fut la fameuse et la plus désastreuse retraite qu'il eût jamais connue l'Histoire [...].

Pour Napoléon, c'était la fin déjà. Dans le sud, le front s'était effondré, et à l'est, Prussiens, Russes et Autrichiens s'avancient au cœur de la France. Jamais pourtant Napoléon ne s'était montré plus brillant qu'au cours de cette brève campagne de 1814 : en février, il défit les alliés à Montmirail et Montereau ; et sachant combien peu efficaces s'étaient toujours avérées les rivières, parallèlement au front, pour la protection statique d'une armée, il les utilisa tout au long de la campagne, et avec une efficacité redoublée, dans le sens longitudinal. En traversant et retraversant l'Aisne et la Marne, par des manœuvres qui touchent à la perfection de l'art militaire, il réussit à repousser en désordre des adversaires bien supérieurs en nombre. Mais la coalition européenne restait trop forte pour lui, et l'opposition faite à son régime en France se déclara ouvertement alors [...].

Le 3 avril, Napoléon abdiquait et gagna l'île d'Elbe. L'immense, l'interminable et implacable marée de la guerre se retira, et ce fut le combat diplomatique de la paix que les grandes puissances engagèrent au congrès de Vienne [...]. Mais, tandis que le Congrès dansait à Vienne et que les hommes d'Etat refaisaient la carte de l'Europe, Napoléon, dans sa retraite de l'île d'Elbe, ne laissait pas inactif son esprit entreprenant : bien avant qu'eussent pris fin les chamailleries des puissances victorieuses, il réapparaissait sur la scène.

L'EMPIRE CONTRE ATTAQUE À WATERLOO... ET ABDIQUE

Napoléon ne pouvait pas se permettre de perdre un seul jour. Il n'en perdit point. Ses deux ennemis principaux bordaient sa frontière nord-est, à quelques jours de marche seulement de Paris ; il devait donc frapper l'adversaire qui ramassait ses forces.



Sur son bureau du manoir de Chartwell, dans le Kent, où Churchill vécut ses dernières années, on découvre un petit buste du vainqueur de Trafalgar, lord Nelson... et un de Napoléon, en biscuit de Sèvres.

Le prix moral de la victoire serait éclatant, et le prestige du gouvernement britannique en serait atteint : les Whigs pacifistes, qu'il avait pour admirateurs à Londres, pourraient alors succéder aux Tories à la tête du gouvernement et lui faire des propositions de paix à négocier [...].

A Bruxelles, Wellington attendit patiemment un signe lui dévoilant les intentions de l'empereur. C'était la première fois qu'il croisait personnellement le fer avec son vieil adversaire. Tous deux avaient alors 46 ans [...]. L'heure enfin, l'heure tant attendue de la contre-attaque avait sonné. Wellington, qui était resté tout le jour au plus vif du danger, courant ici et là sur son fier alezan Copenhague, pour donner de nouveaux ordres ou pour encourager ses hommes de son ton rude, s'élança maintenant tout au long de sa ligne battue par tant d'assauts et lui commanda d'avancer. «En avant ! En avant ! commandait-il. Ils ne résisteront pas !» Sa cavalerie dévala la pente et sabra l'armée française jusqu'à en faire une masse confuse de trainards. Ney, hors de lui, un sabre rompu au poing, eut beau courir d'une bande à l'autre avec des hurlements, rien n'y fit. C'était trop tard. Alors Wellington laissa le soin de la poursuite aux Prussiens. Et Napoléon, la mort dans l'âme, reprit la route de Paris [...].

Le duc regagna Bruxelles à cheval : cette journée, même pour un «duc de fer», avait failli peser trop lourd, car tout le poids des responsabilités avait pesé sur lui seul, et ce fut par son seul exemple et la force de sa volonté que tout le disparate de son armée avait été tenu en unité. Mais un pareil effort, une telle tension, c'est à peine si c'était supportable. «Par Dieu ! s'était-il exclamé non sans justesse, je crois bien

que si je n'avais pas été là, on n'y serait jamais arrivé !» A la lecture de la liste des pertes, comme il prenait son thé, il n'y put plus tenir et éclata en sanglots [...].

Le 6 juillet, Blücher et Wellington faisaient leur entrée dans la capitale ; et l'une des principales tâches de l'Anglais fut alors de réfréner les Prussiens dans leur rage vengeresse : leur armée avait été rossée par les Français en 1806, leurs villes de garnison occupées et leur patrie mutilée. Le due de Wellington ne nourrissait pas une même amertume, et lorsque Blücher voulut faire sauter le pont d'Iéna parce qu'il portait le nom de cette fameuse défaite prussienne, le duc y posta des sentinelles britanniques pour l'en empêcher [...].

Quant à Napoléon, il espérait une agréable captivité dans quelque manoir de la campagne anglaise ou dans quelque château d'Écosse. Un siècle plus tôt, le maréchal Tallard et les autres généraux français ne s'étaient-ils pas félicités de leur confortable résidence forcée sur le sol d'Angleterre ? Le «Bellerophon» jeta l'ancre à Torbay, et l'on put voir des foules avides et curieuses du Devonshire s'asseoir pour tâcher d'apercevoir «l'ogre corsé», tandis qu'à Londres lord Liverpool et ses ministres discutaient du sort de Napoléon, que les journaux voulaient faire passer en jugement. Agissant au nom des alliés, le gouvernement décida de le déporter à Sainte-Hélène, un îlot du lointain Atlantique, à peu près grand comme Jersey mais très escarpé. S'en évader serait impossible. L'empereur fut embarqué le 26 juillet pour l'Atlantique sud et le coucheur de son soleil. ■

Synthèse Ghislain de Violet

«Les géants de l'Histoire»,
de Winston S. Churchill, éd. Plon, 1956.

LA FASCINATION

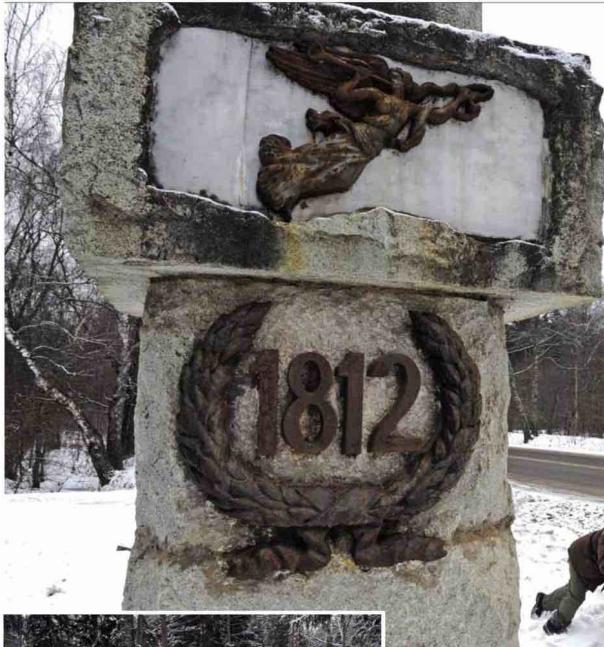


LE SALUT DE SYLVAIN TESSON À LA GRANDE ARMÉE

Sur le champ de bataille de Borodino, le 3 décembre 2012. A la tête d'une unité de trois side-cars Ural, l'écrivain-voyageur refait le chemin de croix de la retraite de Russie, 3 500 kilomètres de Moscou aux Invalides. Sur sa moto, un bicorné et le fanion des fidèles d'entre les fidèles : les lanciers polonais qui, jusqu'au bout, on fait rempart à l'empereur.

Photos THOMAS GOISQUE





A Borisov, un panneau indique le nom du cours d'eau: Berezina

Par SYLVAIN TESSON

En ce début décembre, à Moscou, nous jetons un regard sur les bulbes de Basile-le-Bienheureux, la cathédrale qui ferme le flanc sud-ouest de la place Rouge. Nos trois side-cars Ural, de fabrication russe, ronronnent dans l'aube froide [...]. La mécanique est aléatoire mais rien ne saurait arrêter une Ural, pas même ses freins. Notre modeste formation s'ébranle, gagne la rive de la Moskova, longe les crénelures du palais présidentiel

et s'engouffre dans la large avenue Koutouzov, plein ouest.

Avec l'écrivain Cédric Gras et les motocyclistes Vitaly et Vassili, nous voulons répéter l'itinéraire de la Grande Armée [...]. Au guidon des machines, la route semble sans fin. Victor Hugo: «Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.» Nous entrons en Biélorussie; passent Krasnoï et Orcha. Le temps fraîchit encore, et le sel épandu sur les routes attaque les circuits électriques des motos. Les phares clignotent, le klaxon se met en marche tout seul. On nous avait prévenus: «Les Ural sont dotées d'une vie propre.» Nous vivons dans les stations-service, épuisés, couverts de boue. Mais de quoi se plaindre? Il y aurait de l'inélégance à prétendre honorer la mémoire des soldats de 1812 en geignant sur les conditions climatiques de l'hiver 2012.

A Borisov, nous vidons 1 litre de vodka dans un bar baptisé Le Chapeau de Napoléon, avant de visiter le musée de la ville où Irina, spécialiste des affaires napoléoniennes, nous exhibe les fûts de canon et les boulets que les paysans exhument chaque année de leurs carrés de légumes. Un cours d'eau traverse la ville, nous nous engageons sur le pont. Le panneau indique un nom: Berezina [...]. Qu'est-ce qu'un haut lieu? Un

Cheval ou moto, l'hiver russe se moque du progrès technologique. Ici devant le monument commémoratif de la bataille de Borodino (ou de la Moskova) du 7 septembre 1812, qui ouvre la route de la capitale russe à l'armée française.

En médaillon: une fosse commune contenant les restes de plus de 3 000 soldats de la Grande Armée est découverte à Vilnius en 2001. La plupart sont morts de faim ou de froid. Ils seront enterrés deux ans plus tard au cimetière Antakalnis, aux côtés de combattants soviétiques tombés lors de la Seconde Guerre mondiale.



endroit où la géographie a été fécondée par la force de l'Histoire. Là, le paysage continue d'impulser l'écho imperceptible des souffrances tuées. Même les trois bûcherons dont nous croisons la voiture à cheval passent ici en parlant tout bas [...]. Sous nos casques, congelés, nous regardons la Pologne défilé par -15 °C.

Nous franchissons le Rhin en pleine nuit, et nos deux compagnons russes, habitués aux voyages dans les steppes, n'en reviennent pas de passer trois frontières en deux jours et de se trouver en France sans avoir croisé un douanier [...]. Nous gagnons Paris le 15 décembre, deux cents ans moins trois jours après Napoléon. A minuit, le 18 décembre 1812, Caulaincourt frappait à la porte des Tuilleries. Nous, nous entrons dans la cour d'honneur des Invalides. Sous la statue de Napoléon, à quelques mètres de son tombeau. Les compteurs affichent 3 500 kilomètres. On dirait que l'empereur considère d'un œil circonspect ces machines à bord desquelles il serait arrivé à peine plus vite que dans son traîneau. Nous pensons à cet homme qui rêvait d'emmenager ses soldats vers la gloire, les conduisit au désastre, mais leur offrit de vivre l'aventure et d'écrire une geste inégalée que nous nous refusons d'oublier. ■



Ploum
Ronan & Erwan Bouroullec
Made in France

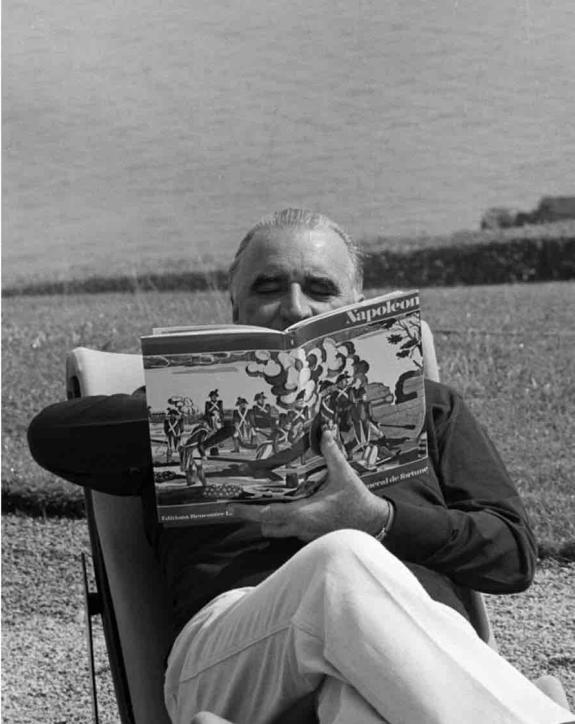
*RENDEZ VOUS AVEC VOUS

R E N D E Z - V O U S W I T H Y O U *

ligne roset®
depuis 1860



Tino Rossi. Un autre Corse illustre, au pied du monument commémoratif de Napoléon, place d'Austerlitz, à Ajaccio, en août 1973. Quatre ans plus tôt, pour le bicentenaire de la naissance de Bonaparte, l'interprète de « L'Ajaccienne » et du « Rocher de Sainte-Hélène » lui avait rendu hommage dans un album enregistré avec la Garde républicaine.



Georges Pompidou plongé dans la lecture de « Napoléon, un général de fortune », de Claude Schaeffer, en juillet 1969. Le président fraîchement élu s'apprête à présider aux cérémonies du 200^e anniversaire de la naissance de l'Empereur, un homme « exceptionnel », qui « aura comblé la France de sa grandeur ».



Alain Duhamel et Jean-Marie Rouart. Le 16 mai 2015, devant la Butte du Lion, les deux grognards littéraires refont la bataille de Waterloo. Et rendent grâce à l'homme « qui a fait le plus rêver les écrivains », Stendhal, Balzac, Tolstoï, Chateaubriand ou Victor Hugo, ils ont tous « enraciné en nous ce mythe ».

Max Gallo devant le tombeau de Napoléon, aux Invalides, en janvier 2000. La biographie fleuve de Bonaparte par l'historien fou des « grands hommes », quatre tomes qui se lisent comme un roman d'aventures, s'est écoulée à plus de 800 000 exemplaires !

Gilles Martin-Chauffier en tête avec « Le sacre de Napoléon », de David, le 18 juin 2020. Partisan des chouans plus que Bonapartiste, l'écrivain et rédacteur en chef de Paris Match ne peut s'empêcher d'admirer l'œuvre (la plus grande de la galerie) lors de ce reportage dans le musée, privé de visiteurs pour cause de crise sanitaire.

Dominique de Villepin et sa collection « impériale », en 2008. L'ex-Premier ministre, auteur du « Soleil noir de la puissance », était l'heureux propriétaire de plus de 300 documents historiques (livres, lettres, almanachs) courant de la fin de l'Ancien Régime à l'exil de Napoléon. Un trésor dispersé à Drouot pour 1,2 million d'euros.



DE POMPIDOU À VILLEPIN, UNE ADMIRATION ÉPERDUE



JEAN-MARIE ROUART - JEAN D'ORMESSON
DUEL D'ACADEMICIENS... À FLEURETS MOUCHETÉS

«Alors que Louis XIV restait loin du peuple, il mène ses soldats en première ligne»

Un entretien avec CAROLINE MANGEZ

Paris Match. Où en êtes-vous avec l'Empereur ? comme de Gaulle le demandait à Malraux.

Jean-Marie Rouart. Il m'a sauvé la vie comme à beaucoup d'adolescents privés d'horizons. Son existence donne de l'espoir car il s'est toujours tiré avec grandeur des circonstances les plus épouvantables. Et puis, il y a ses failles, ses faiblesses, ce côté suicidaire que j'évoque dans mon livre, rarement mis en exergue par les historiens. Avec Napoléon, on reste sur sa faim, l'énigme demeure.

Jean d'Ormesson. Le mythe de Napoléon est une clé du monde moderne. Jean Tulard, maître des études napoléoniennes, dit que tous les jours, quelque part sur la planète, un livre lui est consacré. On a même été jusqu'à prétendre qu'il n'était qu'une légende, un mythe.

Vous parlez d'un mythe, Jean-Marie Rouart semble proche du culte...

J.-d'O. Jean-Marie insiste peut-être trop sur le mysticisme de Napoléon. Moi, je crois, comme Malraux, que l'âme n'intéresse pas Napoléon.

J.-M.R. De Gaulle répliquait à Malraux : "Pour l'âme, il n'a pas eu le temps." Néanmoins, il croit à une puissance supérieure.

J.-d'O. Il croit en son étoile...

J.-M.R. Cette étoile, c'est déjà un début. Il dit : "La balle qui me tuera portera mon nom." Deux questions essentielles dominent sa vie : la légitimité, la postérité. Il cherchera à les obtenir toutes les deux.

Quelle est l'origine de son ambition démesurée ?

J.-d'O. Le destin...

J.-M.R. Et aussi les circonstances ! Il avait conscience qu'il était fait pour quelque chose d'exceptionnel, sans savoir très bien quoi. Le pouvoir est son objectif à partir de la campagne d'Italie. Le Directoire, complètement pourri, lui offre la chance de s'en emparer. Il part pour la campagne d'Egypte, en attendant, comme il le dit, "que la poire soit mûre".

J.-d'O. Jean-Marie a raison. Napoléon est quelqu'un qui n'impose pas ses vues. C'est un homme d'une intelligence stupéfiante qui se sert formidablement des circonstances pour nourrir un grand rêve.

On entrevoit à travers vos deux livres* l'incredibile étendue de sa culture.

J.-d'O. Quand il part pour l'Egypte, il emporte quarante

caisses de livres ! Etudiant, il se penche même sur les textes juridiques de l'empereur Justinien. Napoléon, mais aussi Talleyrand, Fouché, Chateaubriand, ces quatre grands hommes du XVIII^e, sont brillants, bien plus d'avant-garde que leurs successeurs du XIX^e siècle. Entre eux, les mots fusent : "Dites-moi, vous avez voté la mort du roi", demande un jour Napoléon à Fouché qui lui répond : "Sire, c'est le premier service que j'ai eu le honneur de rendre à Votre Majesté."

J.-M.R. A la veille d'Austerlitz, il réunit son état-major et, alors que tous attendent qu'il leur raconte la bataille du lendemain, il évoque les ressorts de la tragédie.

Est-il un révolutionnaire convaincu, lui qui, à peine au pouvoir, s'emploie à devenir monarque ?

J.-M.R. Napoléon voulait des réformes, comme beaucoup d'aristocrates qui ont rejoint la Révolution. Mais, quand celle-ci devient sanglante, il y met un terme, n'en préservant que l'essentiel : la reconnaissance du mérite.

Ne peut-on pas aussi imaginer, comme le suggère Jean d'Ormesson, qu'à un moment Napoléon bascule dans une déraisonnable ivresse du pouvoir ?

J.-M.R. Napoléon n'a jamais été raisonnable. La campagne d'Egypte n'était pas raisonnable. C'est même un cuisant échec. Mais, sur le plan de l'Histoire, ce sera une réussite. Et c'est là sa force. En se faisant sacrer empereur, Napoléon cherche la légitimité qui lui manque face aux dynasties européennes.

J.-d'O. Sa légitimité, c'est d'avoir les Français derrière lui. Il fait son coup d'Etat porté par eux. Les Français n'en peuvent plus du Directoire, de cette clique d'affairistes sans moeurs. Bonaparte arrive au pouvoir soutenu non seulement par ceux qui en ont assez de la Révolution, mais par ses partisans qui se rendent compte que, sans alternative, le roi va revenir.

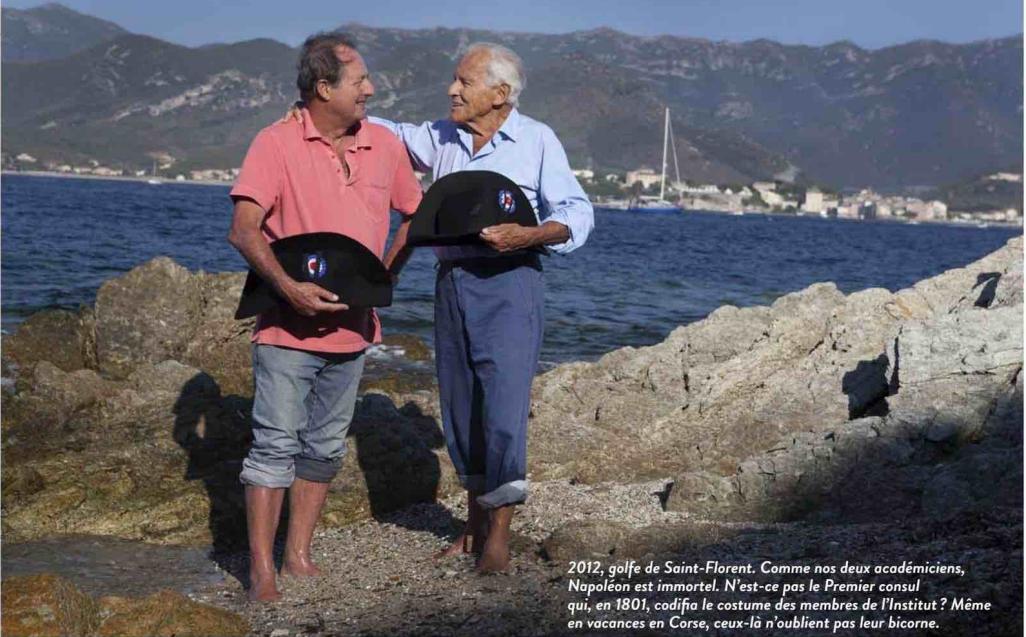
Comment ce génie né de rien est-il en fin de compte si sensible à l'étiquette ?

J.-d'O. Il a rétabli le protocole, les uniformes, les décorations... Mais elles peuvent échouer à des fils de menuisier ou d'aubergiste, comme Augereau et Murat. Il crée sa propre aristocratie basée non plus sur la naissance, mais sur le mérite.

J.-M.R. Il cherchait, là encore, toujours plus de légitimité. Mais il tourne le dos à la méritocratie en envisageant une succession dynastique.

* «Napoléon ou la destinée», de Jean-Marie Rouart, éd. Gallimard.

«La conversation», de Jean d'Ormesson, éd. Héloïse d'Ormesson.



2012, golfe de Saint-Florent. Comme nos deux académiciens, Napoléon est immortel. N'est-ce pas le Premier consul qui, en 1801, codifia le costume des membres de l'Institut ? Même en vacances en Corse, ceux-là n'oublient pas leur bicorne.

J. d'O. Et il a beaucoup poussé sa famille...

J.-M.R. Napoléon disait "Qu'est-ce qu'un trône ? Une planche recouverte de velours," et c'est lui qui ordonne qu'on cesse de célébrer la mort de Louis XVI qu'il considérait comme un crime d'Etat. Personne n'a eu plus de distance que lui vis-à-vis des honneurs, de toutes les apparences du pouvoir. En campagne, il vivait à la dure.

J. d'O. Sur les murs du palais des Tuilleries, il fait gommer toutes les inscriptions antimонаrchiques griffonnées par les révolutionnaires. Cet antidémocrate a sans cesse été soutenu par le peuple. Jusqu'au bout et au-delà.

J.-M.R. Il a compris ce peuple mieux que quiconque : "Je fais mes plans de campagne avec les rêves de mes soldats endormis." Alors que Louis XIV restait loin du peuple et en arrière des batailles, Napoléon, lui, les mène en première ligne.

Finalement ce que l'Histoire retient de Napoléon est plus grand que ce qu'il a accompli.

J.-M.R. A la fin, il a l'opportunité de fuir en Amérique, d'échapper à Sainte-Hélène, mais il se laisse prendre. Et, grâce à cela, il termine sa vie en républicain, défenseur des libertés... et non avec une étiquette de despote.

J. d'O. Il a incarné le succès, mais ce qui fait sa grandeur, c'est d'avoir dominé la défaite.

C'était un communicant avant l'heure !

J.-M.R. Il commande même des tableaux retouchés, tout à sa gloire, est furieux quand le peintre David refuse de le suivre en Egypte. Il fait tout cela pour frapper les imaginations mais n'est jamais dupe. Le jour du sacre, il glisse, narquois, à ses frères : "Si papa nous voyait..." Il n'y a pas chez Napoléon de côté idéologique, partisan, l'opposition entre une France d'en haut et une France d'en bas. Napoléon veut rassembler pour régner.

J. d'O. Le seul qui pourrait avoir quelquefois le même souffle, la même vision, c'est de Gaulle.

J.-M.R. Il n'y a pas, chez de Gaulle, autant de rêve, d'imagination, de fantaisie... Il a provoqué de l'admiration, pas un culte comme Napoléon.

J. d'O. Jean-Marie, toi qui connais bien l'empereur, est-ce que c'était un bon amant ?

J.-M.R. Bon amant, peut-être pas, mais amoureux fou désespéré par les infidélités de Joséphine. Elle l'admirait, mais elle ne l'aimait pas.

J. d'O. Et lui l'aimait, mais ne l'admirait pas.

J.-M.R. Joséphine, insatiable, avait connu toutes les dépravations du Directoire. Et comme avec Marie-Louise d'Autriche, cela marchait très bien, il est difficile de se prononcer. Napoléon a fait suffisamment de choses dans sa vie pour qu'on lui fasse grâce de ne pas avoir excellé dans celle-ci.

Est-ce qu'il faut effacer l'image du monarque pour ne retenir que le petit homme en redingote qui s'est hissé à l'égal des grands ? Que cherchait-il sinon la gloire ?

J.-M.R. Napoléon a entraîné dans son sillage les Français au-delà d'eux-mêmes. Et il a ainsi augmenté le capital de gloire et de légende qui, aujourd'hui encore, fait rayonner la France. De Gaulle prétendait que, si on l'avait rejoint à Londres, c'était un peu grâce à Napoléon.

J. d'O. Je dirais que ce n'est ni le trône ni la redingote qui sont grands, c'est l'énergie, l'ambition, l'intelligence, et ce souci si constant de s'inscrire parmi la lignée des grands hommes. Si l'on se place dans le domaine de la légende, il n'y a pas plus grand souverain. Il y a Alexandre le Grand et lui.

J.-M.R. Avec quelque chose de plus qu'Alexandre, il n'est pas fils de roi ! N'importe quel adolescent peut se prendre pour Napoléon. Il est proche de nous, non seulement par ses origines mais par ses simples malheurs, comme celui d'avoir été trompé par ses deux épouses et de s'en être trouvé tellement triste qu'il pense à se suicider, alors qu'il est au maximum de son succès. ■

«SIRE, VOICI LES ÉTENDARDS PRIS À L'ENNEMI!»

«Bataille d'Austerlitz, 2 décembre 1805», de François Gérard, élève de David, peintre de cour et baron d'Empire. Réalisée en 1810, cette huile sur toile représente la reddition des armées autrichiennes. On y reconnaît l'uniforme blanc des soldats faits prisonniers au milieu des pavillons des régiments ennemis. Le monumental tableau – 5,10 mètres par 9,58 mètres – a été installé dans la galerie des Batailles, au château de Versailles, sur ordre du roi Louis-Philippe.





CHEF DE GUERRE

Montant son étalon Vizir, l'empereur reçoit la reddition des armées autrichiennes à Austerlitz... Du pont d'Arcole, en 1796, jusqu'aux adieux de Fontainebleau, en 1814, des dizaines de tableaux, signés des plus grands artistes, illustrent la fougue et l'esprit de conquête du vainqueur de batailles héroïques : les Pyramides (1798), Iéna (1806), Friedland (1807), Wagram (1809), la Moskowa (1812), Leipzig (1813)... Un panorama non exhaustif qui, du soleil d'Austerlitz au crépuscule de Waterloo, illustre la geste guerrière de l'empereur. Infanterie, cavalerie, artillerie, Garde impériale, constituent la Grande Armée dont la devise partagée est « Valeur et discipline ».

PRÉSIDENT D'HONNEUR DE L'INSTITUT NAPOLÉON, JEAN TULARD EST HISTORIEN. IL A ÉTÉ CONSULTANT HISTORIQUE POUR LE CINÉMA ET DIVERS TÉLÉFILMS, TELS «VALMY» OU «LA RÉVOLUTION FRANÇAISE». IL PARTICIPE À L'ÉMISSION «SECRETS D'HISTOIRE» ANIMÉE PAR STÉPHANE BERN ET IL EST MEMBRE DU JURY DU PRIX LITTÉRAIRE DES HUSSARDS.

JEAN TULARD : «AUSTERLITZ, SON CHEF-D'ŒUVRE»



Deux jours après la bataille d'Austerlitz, l'Entrevue de Napoléon I^e et de François II, à Sarutschitz en Moravie», immortalisée par Antoine-Jean Gros, permet une trêve, avant la signature du traité de Presbourg. François II du Saint Empire romain germanique devient François I^e d'Autriche.

HUILE SUR TOILE, 1812 MUSÉE DES CHÂTEAUX DE VERSAILLES ET DE TRAMONTANA

Interview PASCAL MEYNADIER

Paris Match. De toutes les batailles que Napoléon a gagnées, pourquoi Austerlitz demeure aujourd'hui encore la plus célébrée ?

Jean Tulard. Austerlitz, c'est la bataille parfaite, son chef-d'œuvre, une bataille d'école, la bataille napoléonienne par excellence, la seule, et c'est à noter, qu'il mène avec une armée exclusivement composée de soldats français. Plus tard, la Grande Armée intégrera des régiments étrangers, venus de pays vassaux. La «bataille des trois empereurs» a lieu dans un endroit choisi par Napoléon lui-même. Mais le 2 décembre 1805, jour anniversaire de son sacre à Notre-Dame, tous ses maréchaux sont là: Davout à droite, Soult au centre, Lannes et Murat à gauche... La veille, Napoléon a reconnu le terrain à cheval et établi son bivouac sur un ancien tumulus tartare du XIII^e siècle. De là, il peut voir la région de Posoritz et une grande partie du plateau de Pratzen. On n'y voit pas à 50 mètres. La Grande Armée est non seulement en infériorité numérique, mais elle semble aussi désavantagée tactiquement, depuis que Napoléon a ordonné à ses soldats d'abandonner Pratzen qui domine pourtant toute la plaine d'Austerlitz. Les troupes du tsar Alexandre I^r et de François I^r de Habsbourg-Lorraine, empereur d'Autriche, occupent désormais cette position stratégique. Si Napoléon attaque, il essuiera de lourdes pertes, pensent-ils. L'ennemi se croit avantage, d'autant que l'empereur des Français dégarnit son flanc droit, feint d'évacuer ses hommes et demande à négocier avec les Russes. A 4 heures du matin, en pleine nuit, les troupes de la coalition descendant du Pratzen pour fondre sur la partie la plus faible du dispositif français, près des villages de Telmitz et Sokolnitz. Les Français sont à un contre dix, mais le piège a fonctionné. En réalité, Napoléon a volontairement dégarni son aile droite pour inciter les forces austro-russes à descendre du plateau. En bas, les troupes de Davout, bien renseignées, supportent le choc. Le brouillard matinal cache à l'ennemi les mouvements des Français. Mais au petit matin, vers 8 heures,

alors que le soleil se lève, Napoléon lance Soult, Lannes et Murat sur le flanc gauche dégarni à l'assaut du Pratzen. Il prend l'ennemi de flanc et le désorganise: ceux qui descendent trouvent une résistance parfaitement organisée tandis que ceux qui sont restés sur le plateau sont enfoncez sur le flanc. Il y a deux batailles. Résultat après neuf heures de combats: 1 537 morts et 7 000 blessés côté français, quatre fois plus du côté austro-russe. A la fin de la bataille, Napoléon peut proclamer: «Soldats, je suis content de vous ! [...] Il vous suffira de dire: j'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on vous réponde: voilà un brave.»

Napoléon avait-il un rituel avant de livrer bataille ?

On ne lui connaît pas de superstition particulière. Il n'est pas comme les Romains, qui prenaient les auspices pour savoir s'ils devaient s'engager. En réalité quand Napoléon arrive sur un champ de bataille, tout est prêt. Son génie, c'est l'organisation. Aucun détail n'a été négligé. Il le dit lui-même: «Si je paraiss toujours à répondre à tout, à faire face à tout, c'est qu'avant de rien entreprendre j'ai longtemps médité, j'ai prévu ce qui pouvait arriver.» Son plan est déjà prêt, il l'applique sans nervosité particulière. Il peut certes se laisser aller à une colère contre un officier qui fait une mauvaise manœuvre, néanmoins, sur le champ de bataille, il reste toujours maître de lui. Il arrive souvent à cheval, avec son état-major. Autour de lui, des estafettes, des aides de camp, et surtout son chef d'état-major, Berthier, à ses côtés depuis la campagne d'Italie, qui centralise et organise les ordres. Sauf lors de la première campagne d'Italie, Napoléon ne charge pas à la tête de ses troupes, comme il était de coutume pour les généraux de la Révolution, ce qui fut fatal à Joubert à Novi face aux Russes. Napoléon n'est pas au cœur de la bataille, il la suit en retrait, là où il peut avoir une vision d'ensemble. Il veut dominer la bataille pour lancer ses ordres, selon les informations qui lui sont rapportées.

Quels sont les principes de l'art de la guerre napoléonien ?

Ils sont au nombre de quatre. D'abord, la connaissance et la

reconnaissance du terrain. Avant chaque campagne, le Dépôt de la guerre, bureau de cartographie composé de 90 ingénieurs géographes, établit les cartes et les plans. Ce n'est pas un hasard si Napoléon est souvent représenté dans les tableaux et les gravures penché sur une carte. Il connaît géographiquement le terrain. Le deuxième principe, c'est la vitesse. Napoléon gagne ses batailles avec les jambes de ses soldats. Ses armées se déplacent rapidement, pour être toujours là où on ne les attend pas. Imaginez qu'à Austerlitz, le 3^e corps du maréchal Davout a parcouru 112 kilomètres lors d'une marche forcée de quarante-quatre heures ! Troisième principe, c'est la surprise. L'empereur a moins ébloui son temps par ses innovations tactiques que par sa stratégie fondée sur la rapidité des mouvements et l'effet de surprise ; la bataille est déjà gagnée avant d'être engagée. Dernier principe et non le moindre, la poursuite. Une victoire n'est décisive que si la force ennemie est anéantie. Dans une bataille napoléonienne, laisser fuir l'adversaire en bon ordre est une erreur. La cavalerie emmenée par Murat ou Lasalle lance la poursuite, ce qui curieusement Napoléon ne fait pas à Borodino la Moskova. Les Russes se refirent normalement. Il ne les anéantit pas, et sans doute perd-il cette campagne pour avoir oublié sa maxime favorite : "L'art de la guerre est un art simple et tout d'exécution ; il n'y a rien de vague, tout y est bon sens, rien n'y est idéologie."

Quand le système napoléonien s'est-il grippé ?

Indubitablement à partir de 1808, avec la campagne d'Espagne. Le génie militaire napoléonien, remarquable jusqu'ici dans des opérations de guerre classiques quasi codifiées, est littéralement brisé par le nouveauté de la guerre de partisans, guerre révolutionnaire et populaire, sans règles ni encadrement. L'Espagne le perdra parce qu'il ne trouvera jamais la parade, assimilant la guérilla au brigandage, sans voir que le cycle de représailles lui aliénaît définitivement la population. En Espagne, ses généraux sont livrés à eux-mêmes, sans instructions précises. Confrontés à une guerre qui les déroute, ils sont incapables de prendre des initiatives. A côté de Napoléon, ils brillent. Loin de lui, ils s'éteignent. L'insurrection populaire est constamment alimentée par les Anglais qui débarquent des troupes, du ravitaillement, des munitions, etc. En un sens, la guerre d'Espagne annonce les guerres de libération nationales de la seconde moitié du XX^e siècle, devant lesquelles les meilleures armées du monde, les Français en Algérie, les Américains au Vietnam, les Russes en Afghanistan, se sont trouvés désarmés. Il n'a pas compris aussi que sa volonté de soumettre l'Europe à ses lois ne pouvait que conduire à des réactions nationales, d'autant qu'il ne manque pas dans le même temps de faire et défaire les souverains, oubliant la promesse de la révolution sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Il en ira de même en

Russie. Napoléon s'empare certes de Moscou en septembre 1812, mais ne comprend pas que les atermoiements du tsar à négocier un armistice avec lui proviennent d'une pression populaire et du très fort sentiment national russe. Le peuple n'admet tout simplement pas la présence de Napoléon sur son sol. Au moment de la retraite, ce sont les paysans russes qui harcèlent l'armée et attaquent les traînards et les retardataires. Ce sentiment national que Napoléon a essayé partout en Europe va se retourner contre lui, notamment en Allemagne, où ses soutiens comme Beethoven, Kleist ou encore Hegel font désormais campagne contre l'empereur. Si la victoire d'Austerlitz a masqué la défaite de Trafalgar, la bataille de Wagram a caché l'impuissance de Napoléon à soumettre l'Espagne ; 1812 marque le réveil des nationalités en Europe et annonce la fin du grand Empire.

Pourquoi Napoléon a-t-il fait la guerre à l'Europe entière ?

Contrairement à ce que l'on croit généralement, Napoléon n'est pas un va-t-en-guerre. En 1803, ce n'est pas lui qui rompt la paix d'Amiens, mais bien les Anglais qui refusent d'évacuer Malte. En 1805, c'est l'Autriche qui l'attaque et l'oblige à déclencher sa campagne victorieuse vers l'Allemagne, avec les victoires d'Ulm et d'Austerlitz en point d'orgue. En 1806, c'est la Prusse qui lance un ultimatum à ses troupes stationnées en Allemagne après la défaite de l'Autriche. En 1809, c'est encore l'Autriche qui attaque. Même la campagne de Russie est une réponse aux préparatifs de guerre décidés par le tsar un an plus tôt, en 1811. Pendant la campagne de 1813, il tente de négocier avec Metternich pour éviter le conflit. La seule attaque véritable – sa faute – c'est l'Espagne, avec les conséquences funestes qu'on connaît.

Quel bilan peut-on faire des campagnes militaires napoléoniennes ?

D'un point de vue comptable, Napoléon laisse un territoire français plus réduit qu'il ne l'était en 1789. D'un point de vue humain, le bilan a longtemps été sujet à polémique. Les batailles se déroulant en dehors du territoire national hormis la campagne de 1814, les Français ont eu peu à souffrir des guerres napoléoniennes. On estime qu'il y a eu 2 millions de Français et 645 000 étrangers engagés dans la Grande Armée. Si l'on en croit la légende noire d'un empereur que l'on voit jouer aux échecs avec la mort dans certaines caricatures, il y a eu 2 millions de morts. Les chiffres présentés en 1817 par la Chambre des pairs semblent plus proches de la vérité avec 890 000 morts français et 400 000 étrangers (issus des pays vassaux et occupés). La puissance de feu demeure sous Napoléon finalement très faible : un boulet de canon du début du XIX^e siècle ne fait pas les mêmes dégâts qu'un obus d'artillerie du début du XX^e siècle, comme on le verra pendant la guerre de 1914-1918. Lors d'une charge de cavalerie sur une ligne ennemie, le soldat doit nettoyer son fusil, défaire sa cartouche avec les dents, mettre la poudre, charger et épauler. ■



« Vive l'empereur. » Imaginée par Edouard Detaille, cette charge de cavalerie du 4^e régiment de hussards lors de la bataille de Friedland, le 14 juin 1807, illustre à merveille la citation du général-comte de Lasalle : « Tout hussard qui n'est pas mort à 30 ans est un jean-fourre. » Il a lui-même perdu la vie à 34 ans.

HUBER SUR TOILE, 1897, GALERIE D'ART DE NOUVELLE-GALLES DU SUD, SYDNEY, AUSTRALIA.



A dix-huit ans près, nous aurions eu des photos de Napoléon. Moins de deux décennies! En effet, le 19 août 1839, Louis Jacques Daguerre divulgue, à l'Institut de France, le premier procédé photographique auquel il donnera son nom: le daguerréotype. Une quinzaine d'années plus tôt, l'ingénieur Nicéphore Nièpce avait déjà inventé l'héliographie, c'est-à-dire la copie de gravure sur vernis. L'empereur s'est éteint en 1821, à 51 ans. C'est donc d'après une profusion de tableaux, signés des plus grands peintres, que Napoléon reste dans l'imagerie collective. Incroyable mais vrai: ses grognards, rescapés de Waterloo, poseront, eux, pour la postérité.

Ce soldat qui porte le bonnet d'ours est le sergent Taria, dans son uniforme de grenadier de la Garde de 1809-1815. La photographie fait partie d'une série d'images exceptionnelles de vétérans de la bataille de Waterloo, prises en studio en mai 1858; et qui a dormi pendant près de cent cinquante ans dans les tiroirs de l'université Brown, aux Etats-Unis.

IL NE MANQUE QUE L'EMPEREUR PARMI SES SOLDATS

Assis dans son grand uniforme de hussard, M. Moret, du 2^e régiment, porte la médaille de Sainte-Hélène, décernée aux 405 000 soldats de la Grande Armée, et dont l'avers précisait : « Campagnes de 1792 à 1815. A ses compagnons de gloire, sa dernière pensée, Sainte-Hélène 5 mai 1821. »



VICTOIRE SUR MER

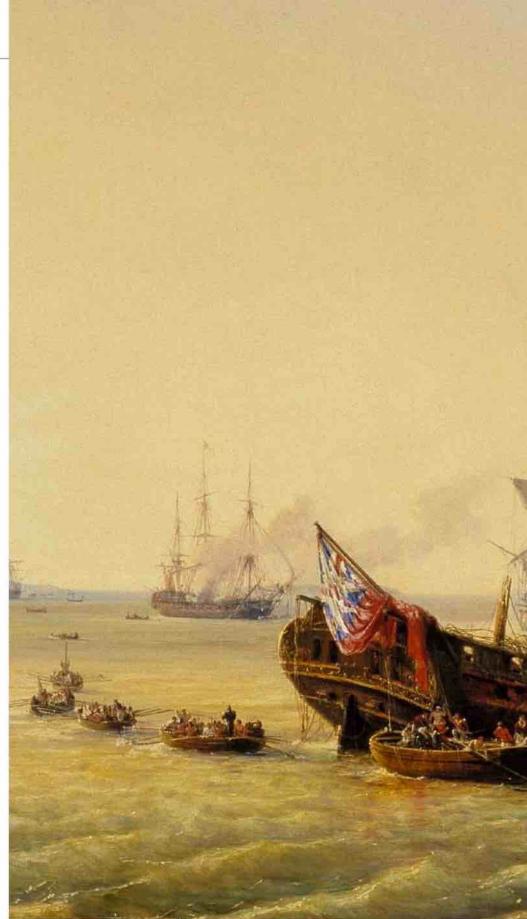
Le Vieux Grand Port, l'unique bataille navale remportée par l'Empire

Par PATRICK MAHÉ

Sous la verrière rénovée du musée de la Marine, « Le combat de Grand Port », livré du 20 au 27 août 1810, s'exhibe en majesté pour les amateurs d'imagerie noble. Signée Gilbert, un élève d'Ozanne, l'œuvre flatte les nostalgies d'une France acharnée à disputer la route des Indes à l'Angleterre. La bataille figure sur le fronton de l'Arc de Triomphe, entre le soleil d'Austerlitz, Friedland et Wagram. Avant de redevenir Mahebourg, le village du Vieux Grand Port sur l'île de France (l'actuelle Maurice) fut baptisé Port-impérial, et Port-Louis, la capitale, Port-Napoléon.

Rien du scénario de la bataille ne nous est aujourd'hui étranger. On sait qu'avant leur défaite, les Anglais avaient déjà pris pied sur l'île de France. Ils étaient venus en reconnaissance depuis l'île Bourbon (aujourd'hui La Réunion), tombée quelque temps plus tôt à la pointe des Galets, à quelques cailloux blancs du gros bourg de Saint-Paul. Menée par le commodore Rowley, une poignée de frégates et 400 soldats, l'expédition ressemblait à une occupation presque consentie, faute de défense. Un mois avant l'attaque du Grand Port, Rowley avait pris l'île seur. De là, il rêvait de mettre le cap sur l'île de France, clé de voûte et passage obligé vers les Indes si fécondes. Pour de bon.

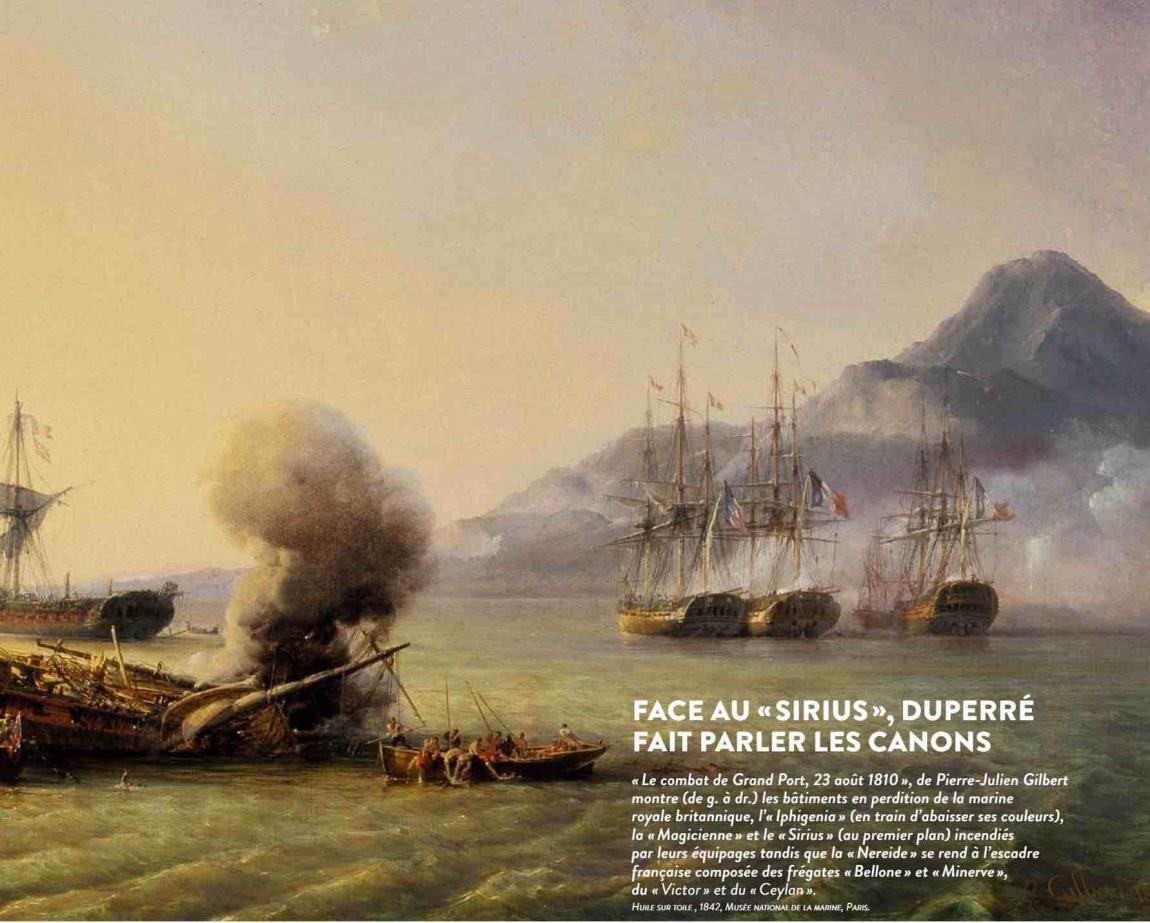
Contrairement aux assauts menés au large, l'attaque du Grand Port dégénéra vite en guerre de mouillage. Au départ, l'avantage sourit à l'Anglais, surprise oblige. Deux fortins protègent la rade truffée de dangereux récifs : celui de l'île de la Passe, au sud-est et la Batterie de la pointe du Diable, passe nord. Les enlever se révéla digne d'une bataille navale de cour d'école. C'est par l'île de la Passe que les tuniques rouges de la Royal Navy jetèrent leurs embarcations pour apporter aux insulaires français « la bonne parole » du gouverneur Farquhar. Avec une arrogance toute britannique,



il les invitait sommairement à se soumettre plutôt qu'à résister ; à troquer le respect dû à la couronne impériale, contre celle, royale, d'Angleterre.

Mais l'île de France n'est pas Bourbon, mal défendue en son temps. Le 20 août 1810, revenant du canal de Mozambique, la flotte française apparaît sous le vent. L'amiral Duperré conduit la division. Voici la « Bellone » en tête, la « Minerve » dans son sillage, le brick « Victor » et deux Indiamen, le « Ceylan » et le « Windham », capturés au large de Mayotte. Duperré, l'amiral Bouvet, son second, les équipages enivrés par le retour au port et les prises de guerre, admirent dans le lointain les contours de la montagne du Lion, massif rocheux rappelant les sommets majestueux qui surplombent la baie du Cap. Ils vont bientôt relâcher au Grand Port, un havre de petit fond, au plein sud de l'île.

A bord, on rêve de repos, d'escapades au ruisseau des Délices, à la rivière de la Chaux bordée de palmistes, aux vanilliers de Plaine Magnien nichés entre les ravines... Du large, tous contemplent le rivage où flotte le pavillon français. Ils contournent l'îlot de la Passe, rassurés par les couleurs familières. Trahison : ce sont les Anglais qui tiennent le fort et les ont dupés ! A peine engagé



FACE AU « SIRIUS », DUPERRÉ FAIT PARLER LES CANONS

« Le combat de Grand Port, 23 août 1810 », de Pierre-Julien Gilbert montre (de g. à dr.) les bâtiments en perdition de la marine royale britannique, l'*Iphigenia* (en train d'abaisser ses couleurs), la « Magicienne » et le « Sirius » (au premier plan) incendiés par leurs équipages tandis que la « Nereide » se rend à l'escadre française composée des frégates « Bellone » et « Minerve », du « Victor » et du « Ceylan ».

HUILE SUR TOILE, 1842, MUSÉE NATIONAL DE LA MARINE, PARIS.

dans la rade, le « Victor », suivi de la « Minerve », découvre le piège. Les premières bordées foudroient le « Victor ».

Stratège de haute mer, Duperré réputa à prendre le large pour esquiver l'attaque. Il lui paraît trop risqué, alors, de slalomer entre les récifs : « La barre à droite et vive l'Empereur ! » s'écrie-t-il dans la mitraille. Il prend les courants, évite les rochers qui affleurent et s'improvise soudain technicien de rade. Il place ses bâtiments bord à bord, empêchant l'ennemi de les attaquer des deux côtés. Ses vaisseaux forment un rempart solidaire tandis que le « Sirius » de Sa Gracieuse Majesté George III, s'échoue sur un banc de sable. Le reste n'est qu'affaire de canonnade. Duperré fait cracher ses armes malgré l'inferiorité de son artillerie (144 pièces contre 174).

A l'aube du 24 août, la « Nereide » n'est plus qu'une épave dématée, tandis que les survivants du « Sirius » et de la « Magicienne » en flammes se disputent la mise à flots des chaloupes dans la panique du sauve-qui-peut. Enfin l'*« Iphigenia »* amène son pavillon le 27, sonnant le glas des illusions anglaises.

La France aurait pu pavoiser à l'envi sur ce fait d'armes glo- rieux. C'était mal connaître l'ennemi et son acharnement à faire sienne la route des Indes. Londres avait déjà fait raser Pondichéry,

pillé Chandernagor, occupé les comptoirs français, brisé le rêve de Duplex et voulait venger son fiasco de Madras face à la flotte de Mahé de La Bourdonnais, en 1746. De Madras, justement, son havre militaire, mais aussi de Calcutta et de Trincomalee, à Ceylan, les Anglais firent déferler une armée de 15 000 soldats d'infanterie de ligne et de 8 740 cipayes indiens pour chevaucher les mers. La plus forte escadre – 170 voiles – jamais lancée à l'assaut des îles Sœurs. Ils feront de Rodrigues, île de proximité dans l'archipel des Mascareignes, dédaignée par les rois et même l'Empire, la base de leur conquête. En face, le général Decaen ne pouvait aligner que 2 000 hommes et une poignée de gardes nationaux.

Le 3 décembre 1810, quatre mois après la victoire du Grand Port, le gouverneur signait la capitulation dans l'honneur. Jamais, malgré la restitution de l'île Bourbon et des comptoirs indiens lors des accords de paix de 1814, la France ne retrouvera sa perle coraliennne, qui était avant tout la clé de la route des Indes. Un an après la chute de l'île de France (devenue île Maurice), l'empereur confia son chagrin. On était alors au seuil de son abdication. A un officier, né près du Vieux Grand Port, à qui il décernait la Légion d'honneur, il souffla : « Brave et fidèle, que je n'ai pu secourir. » ■

LE CRI DU DERNIER COMMANDANT CHOUAN

Cadoudal: « Dieu et mon roi », son credo jusqu'à la mort

Par GILLES MARTIN-CHAUFFIER

L'un est petit, nerveux, pressé, agité et lance des rafales de mots avec l'accent corse. L'autre est énorme, lent, posé, parle bas et laisse tomber ses fins de phrase à la bretonne. Le premier compte inventer l'avenir, effacer les frontières et tracer sa route. Le second rêve de retrouver ses marques et de rétablir les vieilles bornes. Fier de ses origines nobles pourtant imprécises, l'impatient rêve de palais et de lignages. Ayant vu les nobles à l'œuvre, le patient les méprise, ne vénère que son roi et aime la grosse ferme de ses parents à la sortie d'Auray. Organiser une rencontre entre Napoléon et Cadoudal, c'est faire dialoguer le futur avec le passé composé. La discussion ne peut se nouer. Même sur les champs de bataille, l'un préfère le soleil et l'autre l'ombre. L'ancien protégé de feu Robespierre déplace des troupes énormes, franchit des montagnes et s'abat comme un boulet sur ses ennemis. Le lieutenant du futur Louis XVIII arrive en renard, attaque en lion et file en tournoue. L'officier supérieur a la science d'un Vauban, la fougue d'un Alexandre, la chance d'un Turenne, l'éclat d'un César et les rêves de Charlemagne. Le chouan a le calme d'un chat, l'agilité d'un écureuil, la fidélité des chiens, la vitesse du guépard et la discréption du serpent. C'est le jour et la nuit, deux mondes hostiles, allergiques l'un à l'autre et incompatibles. Pourtant, le 5 mars 1800, aux Tuileries, le Premier consul reçoit en tête à tête le lieutenant-général de l'Armée catholique et royale de Bretagne nommé à cette fonction par le comte d'Artois, frère de Louis XVI.

Comment aurait-il pu échapper à cette rencontre ? Charette, Cathelineau, La Rochejaquelein, Bonchamps, Elbée, Stofflet,



Le 9 mars 1804, à 19 heures, Cadoudal est arrêté à Paris, au carrefour de l'Odéon, après une vive résistance qui se solda par la mort d'un inspecteur de police.

Lescure, tous les chefs vendéens ont été tués sur le champ de bataille, fusillés ou guillotinés. Reste le Breton, le pire, le plus habile, à ses heures le plus audacieux, à d'autres le plus prudent et, surtout, le plus inflexible. Il sait qu'à Paris, tous mentent.

En 1789, pourtant, Georges Cadoudal y a cru. Sa terre, le Morbihan, ne s'est pas opposée à la Révolution, loin de là. Fils d'un laboureur aisné, élevé au collège Saint-Yves de Vannes, devenu clerc de notaire, il a mené une compagnie de collégiens favorables aux réformes. Peu à peu, cependant, son enthousiasme s'est refroidi. Il a vu les bourgeois de Rennes

s'emparer des biens du clergé et se montrer plus acharnés encore à recevoir leurs fermages que les petits nobles qu'on croit saut au village.

Pendant que l'Assemblée battait la paille des grands mots et parlait de fraternité, les «bouseux», eux, n'avaient toujours que la terre à gratter. A la création des bataillons de la Garde nationale, les fameux «Bleus», ils en furent exclus. On n'engageait que les bourgeois des villes et des bourgs. S'ils n'avaient pas compris, l'instauration du vote censitaire leur ouvrit les yeux : seuls les riches qui payent l'impôt auraient leur mot à dire sur le fonctionnement de cette glorieuse République. L'obligation pour les prêtres de prêter serment et l'autorisation du divorce acheva de leur tourner les sangs. Le ciel était tombé sur la tête des paysans bretons. Ils enfileront leurs sabots, saisiront leurs fourches, transformeront leurs draps en étendards blancs et y tisseront «Mon pays et mon Dieu», devise différente de celle des Vendéens qui proclamaient «Mon roi et mon Dieu».

A l'heure du soulèvement, Cadoudal s'est fait depuis longtemps son opinion. Il a suivi les troupes vendéennes et en a tiré mille leçons. Lui mènera une guerre de partisans. Quand la chouannerie explose dans le Morbihan, il réunit des milliers d'hommes, les répartit en légions, désigne des maréchaux de camps, nomme des colonels, provoque des ravages et séduit tellement la cour royale réfugiée en Angleterre et le gouvernement de Londres que c'est chez lui, à Quiberon, qu'en juin 1795, la flotte anglaise débarque 3500 hommes, des canons, des milliers de fusils et des tonnes de poudre. Mais là, catastrophe : alors que les armées chouannes assemblées sur le rivage demandent qu'on le nomme général en chef, les émigrés choisissent un des leurs, un noble. Ces pauvres

ânes n'ont rien compris. Ils attendent encore qu'on leur donne du «monsieur le marquis» à chaque phrase. Le lendemain du débarquement, pour la messe sur le rivage, ils exigent de faire cérémonie à part. Les rustres d'un côté, les «sang bleu» de l'autre. Résultat: le désastre. Au lieu de se disperser à travers toute la Bretagne pour semer la panique et la mort, les gommeux à particules décident de s'enfermer dans la presqu'île, de bâti le Gibraltar royal et d'attendre. Ce ne sera pas long: dès le 21 juillet, Hoche lance l'attaque, massacre les défenseurs, fait 6000 prisonniers et en fusille des centaines. Ce jour-là, Cadoudal devient l'homme de granite. Il ne cédera plus jamais aux ordres des autres.

IL ACCEPTE DE SE RENDRE AUX TUILERIES, OÙ BONAPARTE LUI PROPOSE UN GRADE DE GÉNÉRAL. EN VAIN

Pendant cinq ans, il va massacrer les petites garnisons, piller les gros villages, harceler les convois de ravitaillement, abattre les patriotes, surgir, s'évanouir, revenir, se dégager... Le moindre craquement affole les Bleus, les talus les angoissent, les haies les inquiètent. Cadoudal les rend fous. Pendant les assauts, seul à cheval, il se tient au milieu de ses hommes, point de mire obstinément intouchable. Si ça n'était que lui, il déclarerait la guerre totale. Mais Londres le lui interdit. L'Angleterre finance une seconde coalition. L'empire russe va entrer en guerre, l'Autriche, le royaume de Naples... La France sera bientôt envahie à l'est. Que l'ouest patiente.

Mauvaise surprise: Bonaparte a redistribué le jeu. Son pouvoir est bien assis, le clergé retrouve ses aises et l'invasion est reportée. En janvier 1800, tous les autres chefs chouans signent la paix. Cadoudal a besoin d'une grande victoire pour remobiliser son camp. Il jette toutes ses forces dans la bataille du pont du Loc'h, près de Vannes, dans les landes de Lanvaux. De chaque côté des centaines de morts et des dizaines de prisonniers abattus. Résultat: ni vainqueur ni vaincu, seulement une immense lassitude. Cadoudal accepte de se rendre aux Tuileries. Bonaparte lui propose un grade de général. En vain. Cadoudal part pour l'Angleterre. Il ne croit plus à la guerre de bocage.

A Londres, le comte d'Artois le reçoit. William Pitt, le Premier ministre anglais, aussi. Mais l'heure n'est plus aux grandes manœuvres. Cadoudal sait que pour en finir avec la Révolution, il faut viser à la tête. Son projet: abattre Bonaparte. Il

organise un attentat à la machine infernale. L'explosion a lieu le soir de Noël 1800, rue Saint-Nicaise. Le diable corsé en réchappe par miracle. Qu'à cela ne tienne. Ce n'est que partie remise. On va enlever le Premier consul. En octobre 1803, tout est prêt. L'attaque aura lieu sur la route de Malmaison. On a même un héros à placer au pouvoir: Pichereau, ancien professeur de Napoléon à Brienne, combattant de la guerre d'indépendance américaine, couvert de victoires à la tête des armées républicaines du Nord et proclamé « Sauveur de la Patrie » en 1795. Fouché, malheureusement, déjoue la conspiration et, un à un, coffre tous les complices. Cadoudal sera le dernier à tomber après une longue course-poursuite dans Paris. Dans l'opération, il blesse des policiers et en tue un. C'était un père de famille.

Le juge s'indigne. Pas lui. Il répond: «A la guerre comme à la guerre. Vous n'aviez qu'à me faire coiffer par des célibataires.»

Toute la ville va défilé à la prison du Temple pour observer le géant enchaîné qui terrorisait la piétailler bleue. Le 25 juin, sur la place de Grève, on tranche la tête de l'homme aux épaules de taureau. Les meilleures places ont été réservées à prix d'or. Dans la foule, beaucoup de redingotes à 17 boutons (en hommage à l'enfant du Temple), de gilets vert pomme (couleur du comte d'Artois), de chemises blanches au col ouvert et, autour du cou, des rubans en soie rouge minces comme un tranchant de guillotine. A l'instant fatal, des centaines de mains font le signe de croix. Ultime hommage des royalistes au dernier des chouans. ■

Georges Cadoudal, colosse à l'enclosure de taureau - représenté ici sur une lithographie de Zéphirin Belliard datant du milieu des années 1820 -, était le chef des armées royalistes de l'Ouest et la bête noire de Bonaparte.



Bienvenue à Napoléonville

Le pourquoi et le comment des villes impériales

Par CHARLES-ÉLOI VIAL

Dernier architecte de l'empereur, Fontaine raconte dans son « Journal » avoir été souvent convoqué aux Tuilleries pour de longs entretiens, durant lesquels le maître examinait des plans, maquettes et devis. L'Histoire a retenu son goût pour les jardins, moins son intérêt pour l'urbanisme. La fréquentation des ruelles d'Ajaccio, des rues crasseuses de Paris, des quartiers populeux de Marseille, de Nice ou de Lyon firent naître chez lui des rêves de pierre, renforcés par ses entrées triomphales dans les plus belles villes d'Europe, modelées par des souverains visionnaires, de la Vienne de Marie-Thérèse au Berlin de Frédéric II. On lui doit ainsi la loi du 16 septembre 1807, qui réglementa les « travaux de navigation, des routes, des ponts, des rues, places et quais dans les villes », faisant passer l'urbanisme dans le domaine régalien et permettant de centraliser les dossiers relatifs à la « politique de la ville ».

A Paris, il laissa beaucoup de chantiers inachevés, tel le palais du roi de Rome sur la colline de Chaillot et une impressionnante cité administrative sur le Champ-de-Mars, prélude à une extension de la capitale dans le style néoclassique. Les assiettes en

porcelaine de Sévres du service particulier de l'empereur, dont Napoléon était très fier, gardent le souvenir de ses plus belles réalisations architecturales, telles la rue de Rivoli et le pont d'Austerlitz. A Milan, capitale du royaume d'Italie, son influence est perceptible avec le magnifique Forum Bonaparte, tandis qu'à Rome, il n'eut pas le temps de venir étudier les plans démesurés d'une nouvelle capitale « à l'antique ».

Au cours de ses voyages dans les départements, il lança de beaux chantiers comme la reconstruction de la place Bellecour à Lyon ou encore les ponts de Bordeaux, Lille ou Rouen. Il examina de nombreux projets d'hôpitaux, de bourses, de palais ou de lycées, et ne négligea pas non plus les petites villes, comme l'écrivit son secrétaire Fain : « Restait-il plus d'un jour, il montait à cheval de grand matin ;

il allait en dehors inspecter des travaux commencés ; il visitait dans l'intérieur de la ville les monuments, les établissements, les manufactures et les ateliers. [Il tenait ensuite] un conseil d'administration locale, où le maire, le procureur impérial, le préfet, le ministre de l'Intérieur discutaient devant lui les affaires les plus intéressantes pour le pays. »

L'empereur rêva aussi de fonder des villes nouvelles, même s'il n'en eut guère le temps. En 1802, cherchant à rallier la population du Morbihan, il entama la reconstruction de la sous-préfecture de Pontivy, bastion républicain au cœur du pays chouan, rebaptisée Napoléonville en 1804 mais qu'il ne visita jamais. En Vendée, il ordonna, en 1804 toujours, de construire la ville nouvelle de « Napoléon », renommée depuis La Roche-sur-Yon. S'inspirant des cités romaines, il imposa un plan de rues tracées en damier où s'alignaient comme des grognards à la parade les bâtiments publics, la mairie, la préfecture, le lycée, le palais de justice, la prison, l'hôpital, l'église, le théâtre, sans oublier la caserne et la magnifique place, image d'une France pacifiée, réorganisée autour de l'administration et de l'armée. Manifeste architectural destiné à promouvoir l'Empire auprès de la population locale demeurée royaliste, la ville déçut pourtant son fondateur lors de sa seule visite en 1808. Selon une anecdote douteuse, il aurait passé son épée au travers d'un mur en torchis, ayant d'agir l'architecte d'injures, mécontent d'avoir trouvé une ville en carton-pâte et non une cité de pierre : « J'ai répandu l'or à pleines mains pour édifier des palais, vous avez édifié une ville de boue ! »

De nombreuses plaques rappellent aujourd'hui ses projets architecturaux, qui furent souvent inaugurés sous Louis XVIII, tandis que la Fédération européenne des cités napoléoniennes commémore le souvenir de ses visites. Une belle exposition organisée du 10 mars au 28 juillet 2021 aux Archives nationales à Paris devrait mettre un coup de projecteur sur les projets urbanistiques soumis à Napoléon de 1800 à 1815, et permettre de mieux connaître son intérêt pour ce qui ne s'appelait pas encore « l'aménagement du territoire ». Si ses rêves de conquêtes ont fait oublier son ambition de bâtisseur, Napoléon fut bel et bien, dans ce domaine comme dans d'autres, un précurseur, son exemple ayant par la suite inspiré Napoléon III et Haussmann. ■

Charles-Éloi Vial, auteur de « La certitude et l'ambition » (lire p. 72), est conservateur à la Bibliothèque nationale de France et enseignant à la Sorbonne.



Le palais des Tuileries et la rue de Rivoli. Ces assiettes en faïence de Sévres font partie du service offert pour le mariage de Marie-Louise d'Autriche.

La préfecture de La Roche-sur-Yon, en Vendée, symbolise le pouvoir impérial (1804) au cœur du fief de l'Armée catholique et royale.



Le pont d'Austerlitz. Le marli vert et or de l'Empire, entouré d'un décor de glaives et d'étoiles. Cinquante-quatre pièces de ce service iront à Sainte-Hélène.

Decret portant que la ville de Pontivy, reprendra le nom de «Napoléonville». Du 15 avril 1852.

Sous le Rattachement de la Région Bretagne
Sur le rapport de M. le Ministre de l'Intérieur
Le 15 Aout 1852. Le Rattachement de la Région Bretagne au
Département du Morbihan. Décret portant que la ville de Pontivy
figure toujours.

Decrete:

1. Que la ville de Pontivy - Morbihan - figure toujours sous le nom de Napoléonville.
2. Le Rattachement de la Région Bretagne au Département du Morbihan. Décret portant que la ville de Pontivy - Morbihan - figure toujours sous le nom de Napoléonville.

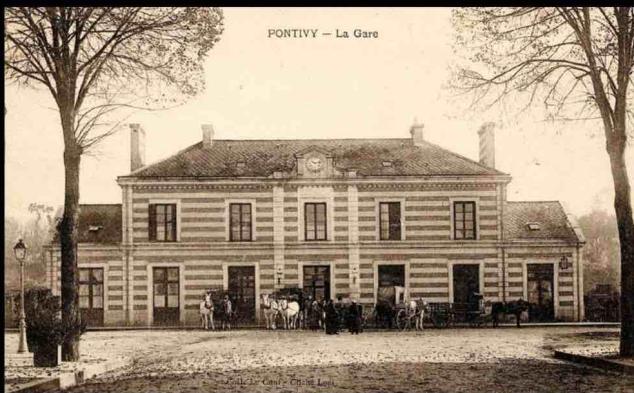
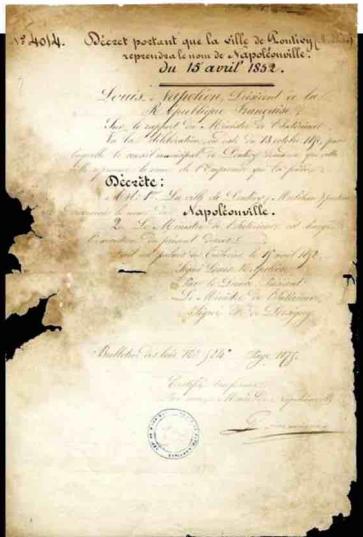
Bulletin des lois 16 JUIN 1852. Z. 100.

Cette loi sera publiée dans un ou plusieurs journaux.



La gare de Pontivy, dans le Morbihan, au cœur de l'ancien pays chouan, appartient à un propriétaire privé. L'inscription «Napoléonville» y figure toujours.

Par décret (à dr.), Napoléon III rétablira le nom d'emprunt de la ville bretonne aboli par la Restauration.



S'inspirant des cités romaines, l'empereur impose un plan de rues tracé en damier pour aligner, comme à la parade, les bâtiments publics. Au centre, on reconnaît la prison de Pontivy et les jardins, au carré.





UN LANDAU REVENU AU BERCEAU

Au même titre que son bicorne et sa redingote grise, le landau en berline frappé aux armes de l'Empire a fini par faire partie de la légende napoléonienne. Saisi comme trophée de guerre à Waterloo par le maréchal Blücher, un de ses lointains descendants, le comte Blücher von Wahlstatt, le rendit à la France en 1973, en le mettant en dépôt au château de Malmaison.

EN MÉDAILLON : « NAPOLEON AU SOIR DU 18 JUIN 1815, DANS SA BERLINE AMÉNAGÉE », DE JOHN CHAPMAN, VERS 1897, HUILE SUR TOILE, ARMY AND NAVY CLUB, LONDRES.

LE MYSTÈRE DU BUTIN DE WATERLOO



L'histoire de la berline de Napoléon pillée par les Prussiens au soir de la défaite n'a cessé de hanter l'imagination et donne matière à un véritable roman d'aventures. Une exposition lui fut ainsi consacrée en 2012 au musée de la Légion d'honneur, sous la baguette du général d'armée Georgelin, grand chancelier. Un ouvrage, « La berline de Napoléon », rédigé sous la direction de Jean Tulard, met en scène l'énigme du butin de Waterloo. Avec l'autorisation de cet historien de renom, nous vous présentons une synthèse de ce mystère, que Thierry Lentz, directeur de la Fondation Napoléon, a levé.

CERNÉ PAR LES PRUSSIENS, SA BERLINE PILLÉE, IL S'ÉCHAPPE À CHEVAL

Par THIERRY LENTZ

18 JUIN 1815, UN COMBAT DE TITANS OPPOSE LA DERNIÈRE ARMÉE DE NAPOLEON À CELLES DE L'ANGLAIS WELLINGTON ET DU PRUSSIEN BLÜCHER.

Alors, un cri jamais entendu jusque-là se répandit comme une traînée de poudre sur le champ de bataille : « La Garde recule ! » Le flétrissement fut général puis les premiers signes de panique apparurent au sein des troupes napoléoniennes. La défaite se transforma en déroute : « Rien ne pouvait calmer [les fuyards], raconte le célèbre capitaine Coignet ; la terreur s'était emparée d'eux, ils n'écoutaient personne ; les cavaliers brûlaient la cervelle de leurs chevaux. La peur était si forte que les fantassins se brûlaient la cervelle pour ne pas rester au pouvoir de l'ennemi. Tous étaient pêle-mêle [...] »

Ce sont, au bas mot, 40 000 hommes qui couraient vers Genappe et son pont sur la Dyle, pour échapper à la cavalerie prussienne qui sabrait tout sur son passage. Nul n'écoutait plus les ordres et rares furent ceux qui, à l'appel désespéré de Ney, rebroussèrent chemin pour voir « comment meurt un maréchal de France ».

[...] Non, l'empereur n'avait pas été tué. Même s'il avait cherché la « mort de Turenne », il avait dû se plier aux supplications puis aux injonctions de Bertrand, Soult, Jérôme Bonaparte, Mouton ou Drouot pour survivre au désastre. On avait voulu le sauver de force : « Retirez-vous, vous voyez bien que la mort ne veut pas de vous », avait crié un de ses généraux, tandis que des officiers s'emparaient des guides de sa monture pour l'entraîner loin de la mêlée. Il n'avait rien voulu entendre, mettant la main à l'épée et commandant plusieurs fois le feu.

Finalement, se tournant vers son guide, le Belge Decoster, il aurait dit : « Mon ami, éloignons-nous, c'est fini. »

Au moment où Napoléon arriva au Caillou, la voiture n° 1

et celles de sa suite l'attendaient plus au nord, près de la ferme de la Belle-Alliance, à leur « bonne » place, non loin des carrés de la Garde.

Le conducteur (un postillon et non un cocher), le premier piqueur Archambault (responsable des chevaux) et l'écuyer Fouler (organisateur des convois impériaux) n'avaient pas reçu l'ordre de se mettre en mouvement pour retrouver leur maître. [...]

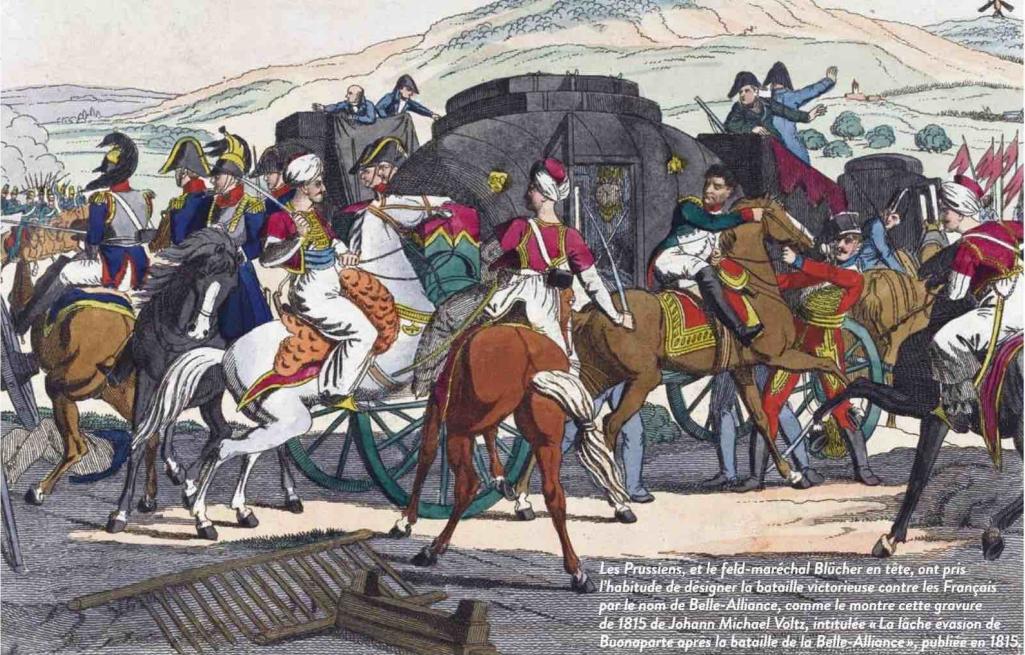
Fouler décida de poursuivre sa route pour tenter de rattraper l'empereur. Le convoi s'arrêta. Une masse de voitures se trouva en travers de la route et intercepta le passage. « L'ennemi, arrêté lui-même, se livrera au pillage des dernières voitures. La mienne allait devenir sa proie. J'ouvris promptement le nécessaire, m'emparai des 300 000 francs en billets de banque que je plaçai sur ma poitrine en abandonnant le reste. »

Ce « reste » n'était pas négligeable puisque les Prussiens allaient se partager le collier donné par Pauline à son frère à l'île d'Elbe (valeur : 300 000 francs), pour un million de francs de diamants « en grains » donnés par Joseph Bonaparte et 2 000 napoleons en or.

La voiture n° 1 fut prise et pillée à l'entrée de Genappe. Napoléon n'était pas à son bord à l'arrivée des Prussiens. Il ordonna qu'on attelle son landau, sorte de calèche décapotable prévue pour les déplacements rapides entre deux corps de troupes ou deux théâtres de la bataille. Par commodité, nous appellerons ce véhicule la voiture n° 2. Napoléon y était à peine installé que les Prussiens surgissaient.

Pour éviter la capture, l'empereur remonta à cheval. [...]

Les Prussiens enragerent de n'avoir pu se saisir de Napoléon, passé presque par miracle sur l'autre rive. Ils firent cependant grand cas de la prise de ses voitures, y ajoutant une bonne dose d'exagération. Tel fut le cas de Blücher, dans une lettre à sa femme, dès le soir de la bataille : « Le manteau d'apparat richement brodé appartenant à Napoléon ainsi que sa voiture sont



Les Prussiens, et le feld-maréchal Blücher en tête, ont pris l'habitude de désigner la bataille victorieuse contre les Français par le nom de Belle-Alliance, comme le montre cette gravure de 1815 de Johann Michael Voltz, intitulée « La fâche évasion de Bonaparte après la bataille de la Belle-Alliance », publiée en 1815.

entre nos mains. C'est cette voiture que je vous envoie. Je regrette seulement qu'elle ait été endommagée. Ses accessoires et objets de valeur qu'elle contenait ont été pillés par la troupe. De nombreux soldats ont emporté un butin pouvant atteindre un montant de cinq à six mille thalers. Il était dans cette voiture quand il a été découvert par nos soldats. Il en jaillit, sans son épée et, montant sur son cheval, perdit son chapeau.»

Assurément, les choses ne s'étaient pas passées ainsi. Les rapports officiels prussiens ne reprirent d'ailleurs pas cette version des faits. Lorsque les soldats du 15^e régiment mirent la main sur les voitures de Napoléon, celui-ci était déjà monté à cheval et s'était éloigné depuis une bonne heure.

Aucun témoin ne signale qu'il ait été à aucun moment à portée des Prussiens ni qu'il était tête nue.

[...] Après son pillage, la voiture fut récupérée par le major von Keller, en vertu de ce qu'il dénomma plus tard un droit de prise, mais à l'insu de Blücher, qui entendait s'emparer pour lui et pour son roi des effets de « Bonaparte ».

A la fin de l'année, la berline passa en Angleterre, son nouveau propriétaire ayant l'intention de l'offrir au prince régent. Celui-ci en confia la conservation au Musée royal, le 27 novembre avec l'interdiction de la montrer au public sans son autorisation.

Le futur George IV, qui détestait Napoléon et se souciait peu de posséder un tel souvenir, se ravisa peu de temps après et voulut finalement que le trophée soit vu par son peuple.

C'est pourquoi il le vendit pour la coquette somme de 2500 livres à William Bullock, propriétaire et fondateur d'un musée privé londonien : The Egyptian Hall. L'homme d'affaires et collectionneur le présenta pour la première fois en 1816, lors d'une

grande exposition de reliques napoléoniennes. Plus de 200000 visiteurs (à 1 shilling l'entrée) vinrent admirer non seulement la voiture n° 1, mais aussi le cheval Marengo et divers objets saisis par les vainqueurs. Le « Blackwood's Magazine » de mars 1817 devait écrire que « le carrosse militaire de Bonaparte avait suscité plus d'intérêt que n'importe quelle exposition depuis de très nombreuses années ». L'exposition rapporta 35 000 livres à Bullock qui la prolongea par une tournée dans toute l'Angleterre.

Quelques années plus tard, en 1842, un collaborateur du musée fondé sept ans plus tôt par Madame Tussaud aperçut la relique et proposa de la racheter. Affaire conclue, la voiture alla rejoindre la salle Napoléon de l'établissement, une de celles qui avaient servi à l'empereur pour son couronnement de Milan et une autre qu'il avait utilisée à Sainte-Hélène.

L'exposition y dura jusqu'au 18 mars 1925, date à laquelle le musée fut dévasté par un incendie. Il ne resta plus qu'un essieu calciné de la voiture n° 1.

Cette relique de relique fut déposée à Malmaison en 1976. ■

« La berline de Napoléon », ouvrage collectif illustré, sous la direction de Jean Tulard, de l'Institut Napoléon, éd. Albin Michel, publié en partenariat avec la Fondation Napoléon et le musée de la Légion d'honneur.



DOS A LA MER

«... Napoléon, qui n'a jamais compris l'importance de la mer qu'il a voulu vaincre par la terre. Avec cette conséquence : Waterloo ! » Dé dicace d'un sombre réalisme de Jean Tulard à Yann Penfornis, directeur du chantier Multiplast, à Vannes, où ont été construits plusieurs voiliers du Vendée Globe et nombre de coursiers océaniques.

BONAPARTE RENCONTRE JOSÉPHINE DE BEAUVARNAIS EN 1796 ET TOMBE FOU AMOUREUX DE LA BELLE CRÉOLE. PEU APRÈS LEUR MARIAGE, IL LA SOUPÇONNE D'AVOIR DES AMANTS («TOI QUI SAIS SI BIEN AIMER LES AUTRES – SANS AIMER»). DANS UN DÉLICAT ROMAN, CHRISTINE ORBAN A DÉCRYPTÉ LES PENSÉES DE L'IMPÉRATRICE. AVEC EMPATHIE, ELLE NOUS FAIT PARTAGER SES PASSIONS. POUR Napoléon, IL Y AURA ENSUITE MARIE-LOUISE D'AUTRICHE, QU'IL ÉPOUSA, ET MARIE WALEWSKA, QU'IL AIMA.

DES AMOURS DE FEU

Joséphine, son crève-cœur...

Par CHRISTINE ORBAN

Nous sommes en 1796. Marie-Josèphe Rose de Tascher de La Pagerie, ex-vicomtesse de Beauharnais, est une rescapée. Elle a échappé à la guillotine grâce à la chute de Robespierre et à son ami Barras. Son mari est mort sur l'échafaud. A 33 ans, veuve et dégarnie, elle a deux enfants et de nombreux amants. Bonaparte, lui, vient d'être nommé général en chef de l'armée de l'intérieur et Barras encourage son ancienne maîtresse, dont il veut se débarrasser, à l'épouser. Bonaparte a six ans de moins qu'elle, mais un bel avenir devant lui.

Marie-Josèphe et Napoléon se rencontrent lors d'un dîner, Barras les place côté à côté. Impétueux, sincère, excessif, Bonaparte tombe aussitôt amoureux. Il lui envoie des mots brûlants. La belle est conquise sans être épriše, les choses s'inverseront plus tard... Il la demande en mariage, la rebaptise Joséphine parce qu'elle a connu beaucoup d'hommes et qu'aucun ne l'aure aimée sous ce nom-là. Leur union est célébrée à Paris le 9 mars 1796, vers 22 heures. Cliquetis de bottes et d'éperons dans le hall de la mairie de la rue d'Antin... le jeune et fougueux général, l'homme providentiel du Directoire, arrive en retard, embrasse la mariée vexé d'attendre; ils signent le registre. Deux ménages: elle se rajeunit, il se vieillit... Il la couronnera impératrice le 2 décembre 1804. Sa voyante ne s'était pas trompée. Joséphine sera plus que reine. A peine marié, il l'abandonne et part vers son destin, ce mot qu'il a fait graver à l'intérieur de l'alliance de Joséphine. Il enchaîne les victoires: Montenotte, Mondovi, Cherasco, Lodi, Castiglione, Bassano, Arcole...

Arcole, quand j'étais petite, était une image de mon livre d'histoire qui me faisait rêver: Bonaparte, debout, le regard tourné vers l'arrière mais le corps en mouvement... arme tirée, gants, ceinture, cheveux au vent, front tourmenté comme le ciel au-dessus de lui. Qu'importe si en réalité il n'a pas franchi le pont d'Arcole, l'essentiel est de transmettre son courage, sa fougue, sa volonté. Gros peint le sauveur providentiel, le conquérant héroïque, celui qui entraîne ses troupes, étendard et sabre à la main. C'est Joséphine qui obtint de Bonaparte ces quelques instants de pose pour le peintre et la postérité.

A son retour d'Egypte en 1799, Napoléon et Joséphine achètent le château de Malmaison. Le domaine s'étend sur 60 hectares, Joséphine marque son empreinte dans le jardin qu'elle dédiera à la botanique, aux plantes rares ou exotiques et à ses

Suite p. 44





«Portrait de Joséphine» à Malmaison.
L'épouse du Premier consul a 38 ans.
L'œuvre peinte dans la tradition
néoclassique est signée François Gérard,
qui réalisera les portraits de toute
la famille impériale.

HUILE SUR TOILE, 1801, MUSÉE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG, RUSSIE.

animaux. Dans ce lieu enchanteur, ils pensaient finir leurs jours. « Un impératif dynastique », tel qu'il sera inscrit sur l'acte de « dissolution », en décidera autrement.

L'intérieur du château aussi, décoré à la mode du XVIII^e siècle qu'elle préférait au style Empire, reflète la personnalité de Joséphine. Les murs sont tendus de toile de Jouy et de mousseline, les meubles sont en acajou, tout est en place et semble attendre leur arrivée. A l'étage, une enfilade dessert une succession de pièces privées : de l'appartement de Napoléon à celui de Joséphine, de l'atmosphère vert Empire de l'empereur à l'extraordinaire chambre ovale rouge et or et son lit en forme de tente où elle s'éteignit. C'est le petit boudoir aux couleurs apaisées que je préfère et je comprends qu'elle aimait y dormir.

Je ne savais pas qu'un jour j'aurais la chance d'y passer un long moment, grâce à un livre. On m'invita à poser à Malmaison pour les besoins de la promotion. J'ai dû répéter en me préparant d'innombrables gestes qu'elle avait accomplis, poser ma main sur le rebord de sa cheminée, de sa coiffeuse, me regarder dans son miroir et ressentir sa tristesse après sa répudiation.

L'idée de ce livre m'est venue en me promenant dans le vaste jardin des Tuilleries : juste raconter le dernier acte de la vie de Joséphine et Napoléon, le moment où Napoléon doit choisir entre son amour et sa descendance. Depuis des années, Joséphine lui a fait croire qu'il était stérile ; mais voilà que la naissance de Léon – le fils qu'il eut avec Mlle Denuelle, dame de compagnie – lui prouve le contraire. C'est Joséphine qui, traumatisée par la Terreur, ne peut plus avoir d'enfants. La question du divorce est posée. Effravante, Douloureuse. Il lui dira : « La politique n'a pas de cœur, elle n'a que de la tête. » L'empereur a besoin d'un descendant, pour inscrire dans la durée sa dynastie.

Les conseillers de l'empereur, Cambacérès, Murat, Berthier, Talleyrand... donnent leur opinion sur le choix de la future impératrice. On hésite entre Maria Augusta, princesse de Saxe et la grande-duchesse Anna Pavlovna, la plus jeune des sœurs d'Alexandre I^r – elle a 15 ans. Napoléon la rejette sous le prétexte qu'elle n'est pas réglée et peut tarder à lui donner un enfant. C'est la fille de l'empereur d'Autriche, Marie-Louise, qui l'emporte. A l'évidence, il ne s'agit pas d'un mariage d'amour. Marie-Louise a 18 ans, elle est la petite-nièce de Louis XVI, descendante des Habsbourg. Napoléon est fasciné. Séduire Marie-Louise, malgré l'exécration qu'elle porte à l'« ogre corse » depuis son enfance, ne fera qu'augmenter sa légende.

En écrivant sur cet épisode de la vie de Napoléon et Joséphine, j'étais consciente de m'engager dans une tragédie. Tous les éléments y sont réunis : l'amour contrarié, l'amour impossible, la déchirure, le dilemme entre les sentiments et le devoir, le sacrifice. Pour avancer dans ce travail, il faut lire, se documenter, il faut accumuler beaucoup de pierres pour bâtrir le « monument » comme l'écrivit Marguerite



Une romancière dans la peau de l'impératrice.
Christine Orban dans le boudoir du château
de Malmaison, en 2014.

Yourcenar dans ses notes à la fin des « Mémoires d'Hadrien » : « Quoi qu'on fasse, on reconstruit toujours le monument à sa manière, un pied dans l'érudition, l'autre dans la magie, ou plus exactement, et sans métaphore, dans cette magie sympathique qui consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un. » Si la « magie », c'est l'héroïne qui vous habite, alors, elle était bien là : Joséphine me racontait l'histoire, sa peine devenait la mienne, je n'avais qu'à l'écouter et à écrire.

Je marche sous les platanes du jardin des Tuilleries à l'endroit où se trouvait le palais royal incendié sous la Commune, ce lieu que Joséphine n'aimait pas, Marie-Antoinette non plus. Les deux femmes ne se sont pas trompées, l'endroit ne leur portera pas bonheur, l'une y vivra le début de son incarcération, l'autre le soir de sa répudiation.

La scène de la répudiation se déroule dans le grand salon, cette même pièce où, joyeux, ils avaient diné le soir du couronnement. L'empereur avait demandé à Joséphine de garder la lourde couronne sur sa tête uniquement pour son plaisir : son épouse en tenue d'apparat lui

renvoyait l'image de sa puissance. La migraine la faisait souffrir, mais le bonheur de son Bonaparte, puisqu'elle continuait de l'appeler ainsi, passait avant tout. C'est pourtant dans ce même salon, où il l'avait faite impératrice, que Napoléon devait lui annoncer son éviction.

Elle l'a deviné, les bruits de l'imminence de sa répudiation courrent depuis plusieurs mois au palais. A tout prix, elle doit éviter de se rendre à l'invitation de son mari. Elle se doute bien de ce qu'il veut lui dire. Napoléon s'en est entretenu avec Hortense – la fille de Joséphine – enceinte du futur Napoléon III et, dans un soupir, il lui a confié : « J'aimerais voir votre mère dans cet état. » Il l'a chargée de l'avertir de ses intentions. Hortense refuse, elle aime trop sa mère pour lui causer cette peine.

Alors, Napoléon se tourne vers Eugène – le fils de Joséphine – qui décline. Lui aussi aime trop sa mère pour être le porteur de la mauvaise nouvelle. En désespoir de cause, Napoléon demande à Cambacérès d'être le messager. L'archichancelier s'y oppose à son tour.

C'est finalement Fouché, l'imperturbable Fouché, qui accepte et va s'empresser de franchir la porte de Joséphine pour lui demander de consentir à la séparation, en gage de dévouement à la patrie et à l'empereur. Mais Joséphine l'éconduit au motif qu'elle n'est soumise qu'aux ordres de Napoléon. Seul Napoléon peut lui annoncer son éviction. Elle garde en elle le secret espoir que, en la regardant droit dans les yeux, il n'y parviene pas, qu'une nouvelle fois, parce qu'il a déjà essayé, il finisse par renoncer, par l'enlacer et lui demander pardon.

Tout est prétexte à repousser le moment fatidique. Un malaise, par exemple, mais il a l'habitude de ses mensonges et ne

Elle garde en elle
le secret espoir
qu'une nouvelle
fois il finisse par
l'enlacer et lui
demander pardon

s'en émeut plus. Alors, Joséphine propose de venir dîner avec ses enfants. Hortense et Eugène lui avaient déjà évité le divorce. C'était après que Bonaparte avait appris sa liaison avec un lieutenant dans un régiment de hussards, le jeune Hippolyte Charles. Bonaparte furieux et décidé à se séparer de Joséphine n'avait pas résisté à ses larmes et à celles des enfants qu'il élevait comme les siens. « Les larmes et le rouge sur les joues de Joséphine » étaient, selon lui, ses armes les plus redoutables.

Mais Napoléon ne cédera pas à la beauté de Joséphine, ses incontournables sanglots sont déjà une épreuve assez difficile à supporter. Il sait qu'elle va choisir la robe qui lui siéra à merveille, sa parure la plus belle et qu'elle abusera de son charme. Il faut être ferme cette fois, éviter son regard de biche blessée et obtenir, coûte que coûte, qu'elle accepte de lire à haute et intelligible voix devant la famille réunie le texte de la dissolution du mariage, qu'elle soit prête « à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de dévouement qui ait jamais été donnée sur cette terre. »

L'heure a sonné. Elle doit affronter l'empereur, s'armer pour contredire sa décision puisque ce n'était pas son mari qui la convoque, mais l'homme d'Etat.

M. de Bausset, son valet de chambre, vient la chercher : « Majesté dit-il, l'empereur vous attend. »

— Majesté, pour la dernière fois ?

Joséphine joue son dernier acte.

Son évanoissement face à la guillotine lui avait sauvé la vie, mais ce soir son corps ne l'abandonne pas, elle marche vêtue de mousseline, habillée pour séduire, pas pour être répudiée.

Elle avance vers sa dernière bataille, rajuste la guirlande sur son front, le ruban sous sa poitrine, ramasse sa traîne. Le chemin lui paraît plus long, le sol est glacé sous ses souliers de taffetas. Celui qui écrivait les plus belles lettres d'amour — « Ton portrait et l'événante soirée d'hier n'ont point laissé de repos à mes sens. Douce et incomparable Joséphine, quel effet bizarre faites-vous sur mon cœur ! » — va-t-il la répudier ? Quel effet fera ce soir sur son cœur « la douce et incomparable Joséphine ? » Celle qu'il suppliait de le rejoindre par n'importe quelle route, n'importe quel climat, malade ou pas, pour calmer ses ardeurs, va-t-il en prendre congé ? Oserait-il ? Le temps où il jurait « L'amour que tu m'as inspiré m'a ôté la raison ; je ne la retrouverai jamais. On ne guérira pas de ce mal-là », ce temps-là, l'a-t-il oublié ? Aurait-il retrouvé la raison ?

A mesure que j'écrivais sur elle, plongée dans sa vie, sa psychologie, son passé, ses regrets, ses craintes et ses espoirs, sa douleur devenait la mienne. C'était moi qui allais rejoindre Napoléon pour notre dernier dîner. Derrière mon bureau en Grèce, le temps de l'écriture du livre, loin du soleil et des distractions estivales, j'étais enfermée aux Tuilleries avec Napoléon et Joséphine. J'aurais pu choisir de raconter le soir de leur mariage, cette soirée fantastique avec leurs témoins, Barras et Tallien, mais la séparation est plus dramatique, plus intense, parce que, cette fois, elle aimait Napoléon.

Ils s'approchent de la grande salle, Bausset s'écarte, la laisse passer, les gardes s'effacent à leur tour avec le respect que l'on doit aux condamnés. Deux chambellans ouvrent simultanément les battants de la double porte : Napoléon debout, la main glissée dans son gilet, auréolé de sa gloire, seul au milieu de la pièce et soudain si intimidant, l'attend.

A l'heure du divorce, comme dans un film, j'entends Napoléon murmurer : « Je n'y survivrai pas »

Un signe imperceptible de sa main et les portes se ferment. La victime est entrée dans le piège. Les larmes de Joséphine coulent, il ne s'émeut point. Son charme a perdu son pouvoir.

Celui qui disait qu'elle portait la toilette mieux que la plupart des autres femmes de la cour ne lui adresse aucun compliment. Il lève simplement les yeux de façon un peu prolongée sur sa broche, un épis de blé en diamant dont elle s'est coiffée et qu'il lui avait offert. Il est 18 heures passées, il a du travail, il demande qu'on serve. Tant qu'il était encore temps, elle aurait voulu fuir, mais cela n'aurait rien changé, il l'aurait rattrapée. Elle est acculée quand il lui dit : « Je dois prendre une décision, crois bien que j'ai tout fait pour l'éviter. » Il va sciemment contredire le vœu qui depuis le jour de leur mariage n'avait cessé d'accompagner leur correspondance : « Je veux te savoir contente et gaie. »

Elle a dit : « Tout est fini entre nous ? » Elle a vu ses yeux s'embuer, alors il a vite détourné la tête. Il lui tend un mouchoir, mais c'est lui qui pleure. Il a fallu qu'il se décide à lui causer beaucoup de chagrin. Il prétend souffrir davantage puisqu'il c'est lui qui afflige. Pour se donner du courage il prononce les mots de l'envahisseur : « J'ai décidé. » Elle lui sourit tristement pour qu'il renonce à la tuer, mais ses larmes ne lui ôtent plus la raison.

J'ai été à l'île d'Elbe, à Malmaison, mais c'est aux Tuilleries que je les ai le mieux ressentis, elle et lui dans ce moment tragique.

Elle s'est évanouie quand il a prononcé le mot divorce. Elle n'était plus sa Joséphine. Il allait épouser une autre femme. Mais avoir l'Etat pour rival n'est pas une consolation suffisante.

Elle tombe sur le parquet, les allégories de la guerre et de la paix dansent au plafond. Il la prend dans ses bras pour la relever, lui demande de s'asseoir, de se tenir droite, il lui parle comme à un soldat, puis il déambule les mains croisées dans le dos, le regard échappé par la fenêtre, sa décision est prise, rien ne pourra plus l'infléchir. Son désir de puissance a vaincu le désir de son corps. La machine de guerre a décidé de conquérir un autre territoire, d'agrandir son pays, sa famille. D'autres ambitions ont remplacé la leur, il ne cédera plus. La date du divorce est fixée au 15 décembre.

La fin de leur mariage, pas de leur amour, s'est déroulée devant mes yeux, comme un film. J'avais l'impression de les voir, dans le salon du premier étage de l'aile sud du palais des Tuilleries, d'assister à l'affolement de Napoléon demandant à Bausset de l'aider à porter Joséphine jusqu'à sa chambre « afin qu'elle reçoive les soins et les secours que son état exige ». De l'entendre murmurer : « Non, je n'y survivrai point. »

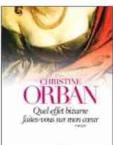
Quand Joséphine est installée sur son lit, Napoléon se penche sur son visage, il a appuyé une main sur son front. Sa main tremble. Il a pris une décision difficile, peut-être au-dessus de ses forces. Joséphine sait que celle-ci lui coûte, et elle l'entend blâmer le destin : « [...] Il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de mon courage, lorsqu'il m'est démontré qu'il est utile au bien de la France. [...] Je n'ai jamais eu qu'à me louer de l'attachement et de la tendresse de ma bien-aimée épouse : elle a embelli quinze ans de ma vie ; le souvenir en restera toujours gravé dans mon cœur. »*

Ils seront glorieux dans le sacrifice qu'ils font pour leur patrie. ■

*Extrait du discours que Napoléon I^e prononça

Christine Orban

le 15 décembre 1809 au château des Tuilleries, devant la famille impériale réunie afin de lui annoncer son divorce de l'impératrice Joséphine.





EPRISE ET BOULEVERSANTE, ELLE SERA LÀ POUR L'ADIEU À LA VEILLE DE L'EXIL

« Un ange », dit d'elle Napoléon sous le charme. Ce « Portrait de Marie Laczinska, comtesse Walewska » a été exécuté par François Gérard en 1810.

Cette année-là, la jeune femme de 24 ans donne naissance à Alexandre, fruit de son idylle avec l'empereur.

HUILE SUR TOILE, MUSÉE DE L'ARMÉE, PARIS.

Marie Walewska, à cœur brisé

Par CATHERINE SCHWAAB

« Je n'ai vu que vous, je n'ai admiré que vous, je ne désire que vous. » Telle est la missive explicite de l'empereur, 37 ans, adressée à la jeune comtesse Polonoise de 20 ans après un bal donné à Varsovie en son honneur. Le conquérant français est en train de vaincre la Prusse à Iéna et à Auerstaedt. Il s'apprête à entrer en Pologne pour parachever ses succès en battant les armées du tsar Alexandre. Le genre d'euphorie qui met les sens en éveil. Il sait que les Polonais le regardent comme un sauveur, eux dont la patrie a disparu de la carte, écharpée par ses voisins prussiens, russes et autrichiens qui se sont répartis ses provinces. Ainsi, pour séduire cette ravissante blonde aux yeux bleus, mariée à l'aristocrate Anastase Walewski, 70 ans, l'empereur a des arguments. Mais la belle est rebelle : « Pour qui me prend-il, ce Français qui se croit tout permis ? » Il faudra la moitié du village de Walewice et même la persuasion de son pragmatique mari dans le secret de leur château pour la décider à donner suite : « Soyez notre ambassadrice auprès de l'empereur libérateur. C'est à ce prix que nous récupérerons notre sainte Pologne ! »

Entre-temps, l'impatiente la presse de messages qui font allusion à une attirance qu'il a cru déceler dans ses yeux azur : « Vous aimiez déplu, madame ? J'avais cependant le droit d'espérer le contraire. Me suis-je trompé ? Votre empressement s'est ralenti tandis que le mien augmente. » Napoléon insiste, tenuillé par un désir qu'il n'a plus ressenti depuis sa rupture avec Joséphine. « Vous m'avez le repos. Oh, donnez un peu de joie et de bonheur à un pauvre cœur prêt à vous adorer ! » En ces années-là, on sait emballer ses pulsions. Marie céde. Ils passent une nuit au cours de laquelle l'empereur achève de la convaincre. Le voilà reparti vers ses campagnes. Il n'en oublie pas pour autant de cultiver la fièvre. Marie – qui a réussi à donner un fils, Antoni Rudolf, à son vieux mari – reçoit régulièrement de courtes lettres rédigées par l'état-major mais au bas desquelles Napoléon ajoute une phrase amoureuse.

En février 1807, après Eylau où, pour la première fois, le destin n'a pas cédé devant Napoléon, l'empereur décide de se retirer quelques mois au château de Finckenstein, en Pologne. Un apaisant repos du guerrier puisque Marie l'y rejoind. Entre deux étreintes, elle découvre alors au quotidien un homme tendre, inquiet, tourmenté. Hors de toute considération intéressée, elle l'aime passionnément, sans condition. Pure, intense, entière. Napoléon en a conscience, il ne connaîtira plus jamais amour aussi absolu. Sa vie sentimentale est ponctuée par ses batailles : deux ans plus tard, au lendemain de Wagram où il a vaincu l'Autriche, il a besoin d'elle au château de Schönbrunn. Lors de ce séjour, Marie lui révèle qu'elle est enceinte. Allégresse et soulagement du

mâle qui se croyait stérile. Afin de faire de cet enfant adultérin son légitime descendant, l'empereur tente une feinte : Marie pourrait accoucher discrètement dans un lieu caché, et c'est Joséphine, son épouse, qui en serait la mère officielle. Cette dernière accepte, trop heureuse – elle échappera ainsi au divorce. Mais Marie, furieuse, refuse. Fouché, le messager, a beau lui faire miroiter les avantages que la Pologne pourrait retirer de cet arrangement, elle se récrie.

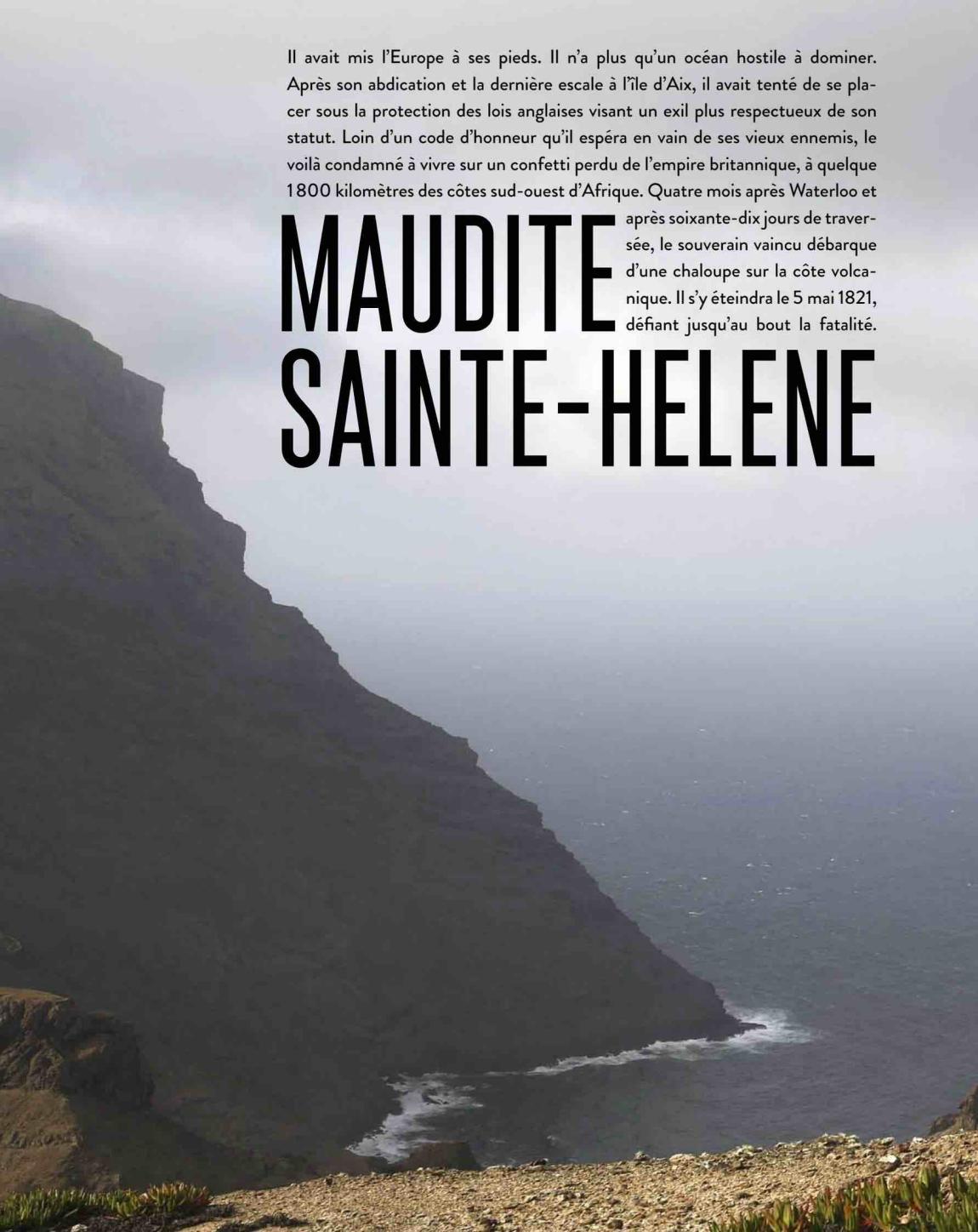
Elle accouchera au château de Walewice, chez son époux, le 4 mai 1810. Le bébé s'appellera Alexandre Walewski, sujet polonais, et sera reconnu par le vieil Anastase comme son fils. Ce qui n'empêchera pas Napoléon de voir l'enfant presque chaque année au château du mari ! Entre-temps, il a divorcé de Joséphine

– le 15 décembre 1809 – et s'est remarié en vitesse. Dans une logique de conquêtes et de neutralisations ennemis, l'empereur des Français, âgé de 40 ans, épouse Marie-Louise de Habsbourg-Lorraine, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur François I^e et petite-nièce de la reine Marie-Antoinette, le 2 avril 1810. Outre une paix bienvenue, l'union donnera enfin un héritier à Napoléon. Auparavant, il a pris soin de mettre Alexandre et sa mère à l'abri du besoin avec une confortable rente. Marie sera même l'invitée de Joséphine à Malmaison où la divorcée comblera de cadeaux le bébé et la maîtresse de son ex ! Preuve qu'en ces milieux aristocratiques, on ne s'embarrasse pas de jalouse ni d'états d'âme.

Greta Garbo dans le rôle de Marie Walewska, film éponymous de Clarence Brown et Gustav Machaty sorti en 1937.



A 29 ans, Marie n'a pas changé. Elle est certes riche, mais toujours aimante et désintéressée. Au prix de mille dangers et de précautions infinies, elle se déplacera en pleine tempête à l'île d'Elbe en 1815 avec son fils de 5 ans, pour rencontrer Napoléon. Une journée, un dîner, une nuit... Elle rêvait de rester plus longtemps. Mais pas question d'éveiller les soupçons : les conséquences stratégiques seraient catastrophiques. Les amoureux contrariés se retrouveront une dernière fois l'année suivante à Malmaison, juste avant le départ de l'empereur pour Sainte-Hélène. Marie, toujours épprise est bouleversée. Mais nécessité fait loi. En 1816, après la mort du comte Walewski, elle choisit d'épouser à Bruxelles le comte Philippe d'Ornano, futur maréchal de France, dont la mère est... une cousine du père de Napoléon ! Une façon de rester dans le cercle. Napoléon, informé des secondes noces de son amante, en aurait fait une méchante crise de jalouise. L'année suivante, les Ornano auront un fils, Rodolphe, le troisième enfant pour Marie, 31 ans, qui en mourra : l'accouchement a occasionné une infection rénale. Comme le résumera bien plus tard le général de Gaulle, Marie Walewska aura contribué à « rendre un corps à la Pologne qui n'était plus qu'une âme ». Mais surtout, Marie restera à jamais dans le cœur de Napoléon comme celle qui l'a aimé le plus sincèrement. Corps et âme. ■



Il avait mis l'Europe à ses pieds. Il n'a plus qu'un océan hostile à dominer. Après son abdication et la dernière escale à l'île d'Aix, il avait tenté de se placer sous la protection des lois anglaises visant un exil plus respectueux de son statut. Loin d'un code d'honneur qu'il espéra en vain de ses vieux ennemis, le voilà condamné à vivre sur un confetti perdu de l'empire britannique, à quelque 1800 kilomètres des côtes sud-ouest d'Afrique. Quatre mois après Waterloo et

après soixante-dix jours de traversée, le souverain vaincu débarque d'une chaloupe sur la côte volcanique. Il s'y éteindra le 5 mai 1821, défiant jusqu'au bout la fatalité.

MAUDITE SAINTE-HELENE

**LE 15 OCTOBRE 1815,
IL Y DÉBARQUE
EN BANNI. L'ÎLOT
PERDU DEVIENDRA
SON TOMBEAU**

L'ombre de l'Aigle plane sur Sainte-Hélène, petite île de 122 kilomètres carrés, rocheuse et escarpée, perdue au milieu de l'Atlantique Sud entre l'Angola et le Brésil. Le fantôme de l'empereur contemple le Barn, la falaise couleur bronze.

Photo ALFRED DE MONTESQUIOU



DRAPEAU NATIONAL ET PAVILLON EUROPÉEN FLOTTENT SUR LONGWOOD

Perchée à 500 mètres d'altitude, battue par les vents et la pluie, Longwood House fut la dernière demeure de Napoléon, de 1815 à sa mort en 1821. Aujourd'hui, cette propriété forme, avec la vallée du Tombeau et le pavillon des Briars, les Domaines nationaux français de Sainte-Hélène, attachés administrativement au consulat de France du Cap, en Afrique du Sud.



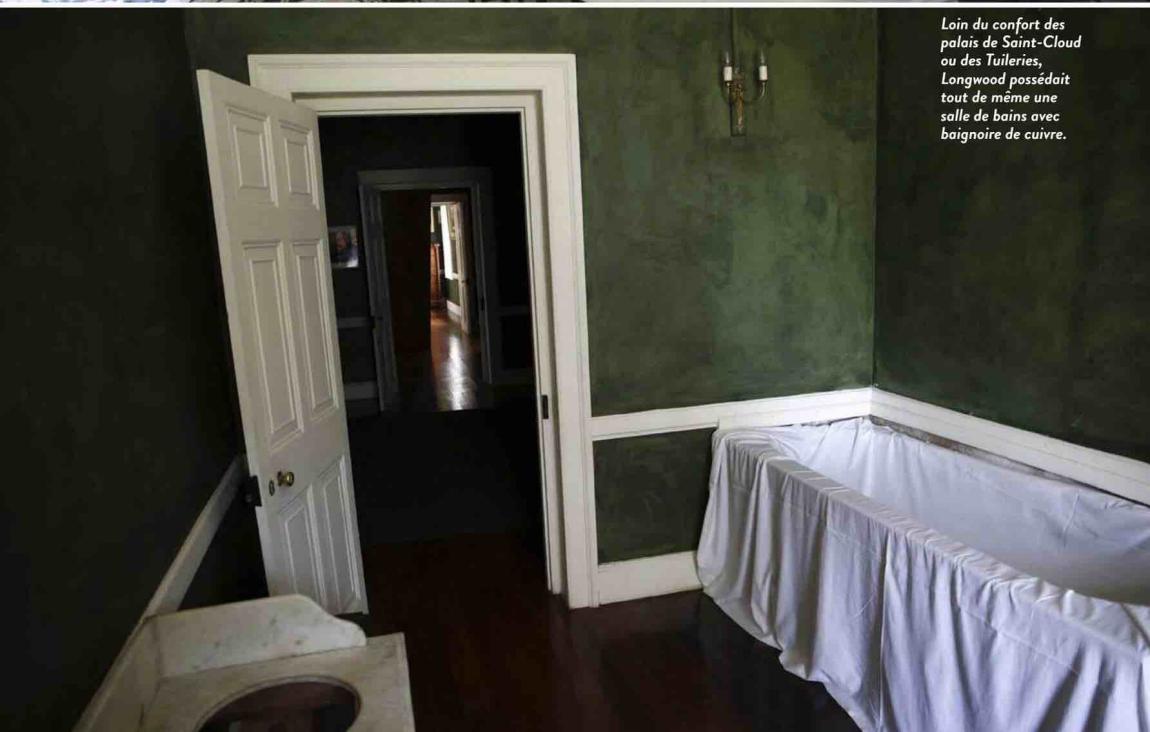
Dans cette ancienne « vacherie » de 150 mètres carrés au mobilier piteux et à l'intérieur délabré, où l'eau s'infiltra partout et pourrit les planchers, la salle à manger était la pièce la moins humide.



Témoin de sa gloire passée, son lit de campagne, « ce vieil ami qu'il préférait à tout autre », aux dires de son valet de chambre Louis-Joseph Marchand.



Loin du confort des palais de Saint-Cloud ou des Tuilleries, Longwood possédait tout de même une salle de bains avec baignoire de cuivre.

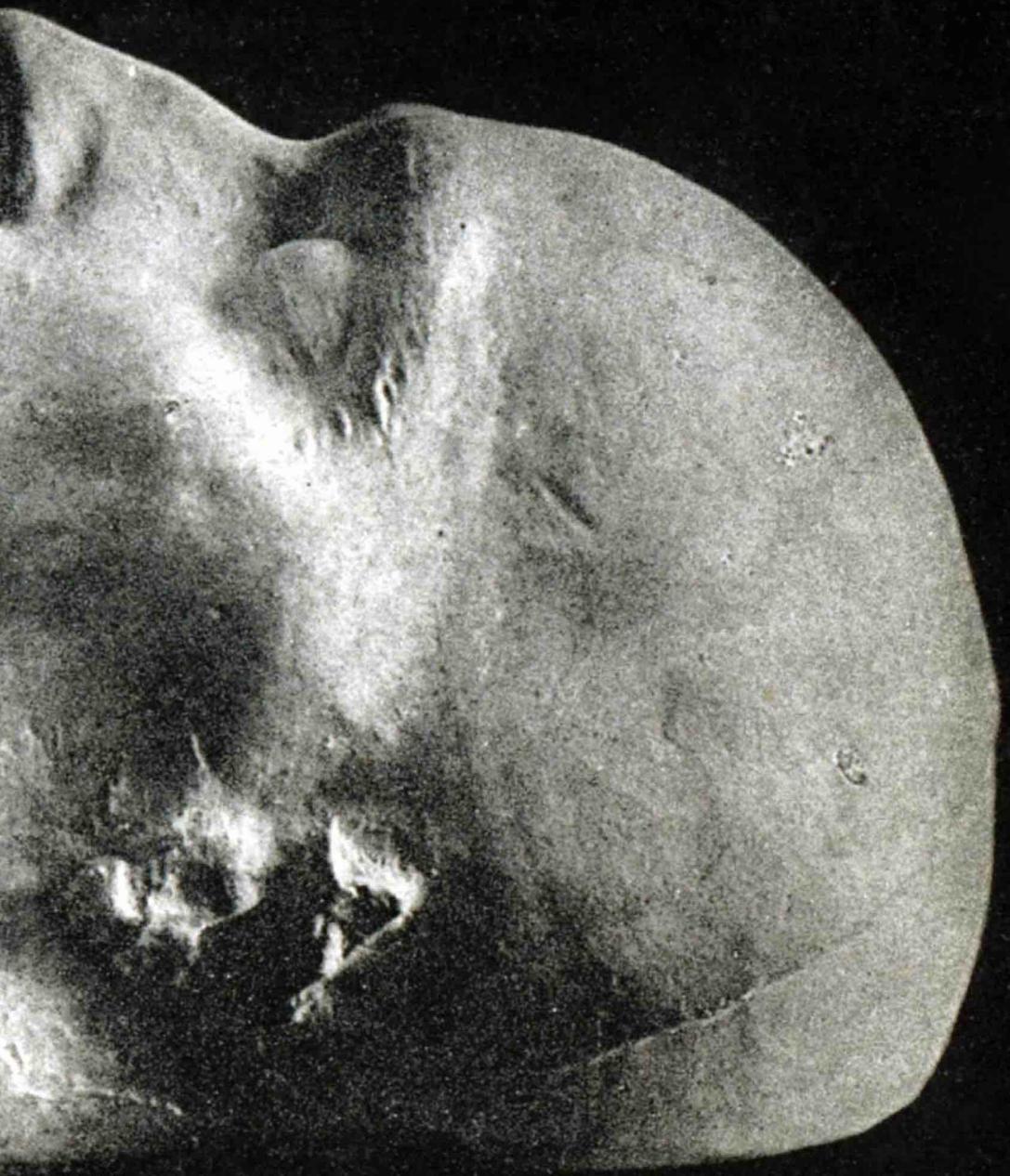


30. Tragedy. Daughter of General Boys -
31. Walter, son of Mary Young -
32. Mary, daughter of Nathaniel Colyer
33. William, Barrister R.H. Regt.
34. Edmond, son of Thomas Whelton
35. Napoleon Bonaparte, late Emperor of France, who
died on the St. Helena, and was buried in the British State Burial Ground, and was
entombed in the Richelieu Fortified State
36. Maria Niles, Wife of Col. Major Niles, P.R. Regt.
37. John Murphy, P. Helena Regt.
38. General Ford, 68th Regt.
39. James, son of Mr. Jenkins, P.H. Regt.
40. James, brother, P.H. Regt.
41. Terence Connolly, 68th Regt.
42. Catherine Daugler, 68th Regt.

AVANT LA MISE EN BIÈRE, ANGLAIS ET FRANÇAIS SE DISPUTENT LE MASQUE MORTUAIRE

Deux médecins pour un masque mortuaire ! Le 7 mai 1821, vers 4 heures, soit quarante-six heures après la mort de l'empereur, le chirurgien corse Francesco Antommarchi et son collègue irlandais Francis Burton font un moulage du visage du défunt. Faute de plâtre en quantité suffisante, les deux hommes remettent au lendemain de tirer de ce moulage un positif, avant de se fâcher. Depuis ce jour, la controverse des masques mortuaires n'a jamais cessé. Mais en France, le plus connu des masques est une épreuve d'Antommarchi.

Ci-dessus : malgré la fureur du gouverneur Hudson Lowe, le réverend Richard Boys a inscrit la mention « ancien empereur de France » dans le registre des décès de l'île.



DIRECTEUR DU PATRIMOINE DE LA FONDATION NAPOLEON, PIERRE BRANDA A PUBLIE DE NOMBREUX TRAVAUX SUR L'EMPEREUR. A PARTIR DE SOURCES IGNOREES, IL TRAITE LES DIFFERENTS ASPECTS DE L'EXISTENCE (CINQ ANS ET DEUX CENTS JOURS) DE L'ILLUSTRE EXILE SUR SAINTE-HELENE. ET NOUS CONTE L'HISTOIRE DE LA PREMIERE TOMBE.

FURIEUX, LOWE LE GEOLIER, LIT LE REGISTRE :

« NAPOLEON BUONAPARTE, LATE EMPEROR OF FRANCE »

Par PIERRE BRANDA

Avant que le défunt ne soit mis en bière dans la soirée du 7 mai, on s'appliqua enfin à réaliser un moulage du visage de l'empereur réclamé par les uns et les autres depuis au moins deux jours. [...] Entre vrais et faux masques, on se perd en conjectures tant une grande confusion régnait à la veille de l'enterrement. Si Français et Anglais étaient d'accord pour qu'un masque mortuaire soit réalisé, ils se heurtèrent à une difficulté de taille : le plâtre faisait défaut sur le rocher. Pour pallier ce manque, le docteur Burton eut alors l'idée de faire chauffer du gypse de Sainte-Hélène afin d'en obtenir un succédané de plâtre. [...] En deux jours, les traits du défunt s'étaient creusés. Napoléon ressemblant de moins en moins au général Bonaparte. La figure de l'empereur était ainsi «toute défigurée» [...]. Antommarchi* lui refusa son aide [...].

[...] Pour préserver le corps, quatre cercueils furent construits sous les ordres du tapissier Andrew Darling: le premier, celui qui accueillerait le corps, était en fer garni de satin et de coton, le deuxième en bois, le troisième en plomb et le quatrième en bois d'acajou. Pour fabriquer ce dernier, on fut obligé de découper en planches la table d'un officier anglais, cette variété de bois n'existant pas sur l'île. Tandis que l'on s'affairait autour de l'empereur pour mou-

ler tant bien que mal un masque mortuaire, Darling s'impatientait. En entrepreneur pressé, on avait déjà perdu selon lui bien trop de temps «à cause du défilé de gens de toutes conditions et du retard occasionné par le moulage». [...] Dans l'entourage de Napoléon, on ne semblait guère pressé de voir ainsi disparaître l'empereur. Après quelques hésitations, le corps fut cependant installé dans le cercueil en fer-blanc. Celui-ci étant un peu étroit, on fut obligé d'enlever son bicorné à Napoléon pour le déposer sur ses genoux. Ensuite, la soupière comme la boîte en argent contenant le cœur et l'estomac furent scellées et placées à leur tour. Puis furent déposés, toujours dans le même cercueil, de la vaisselle en argent, un vase, un couvert et une assiette aux armes impériales ainsi que plusieurs pièces de monnaie françaises et italiennes, quinze exactement, toutes à l'effigie du défunt. [...]

Devant Marchand, Ali et Bertrand**, le cercueil en fer fut soulevé avant d'être emboîté dans celui en bois. On planta aussitôt après plusieurs clous pour le fermer à son tour. Le tout fut placé ensuite dans la troisième bière, celle en plomb, qui fut soudée hermétiquement. [...] Le quatrième et dernier cercueil, celui en acajou, le plus présentable, fut apporté à Longwood et fermé qu'au matin suivant après que l'on y eut placé les trois premiers. Ainsi mis à l'abri, le corps de Napoléon allait être remarqua-

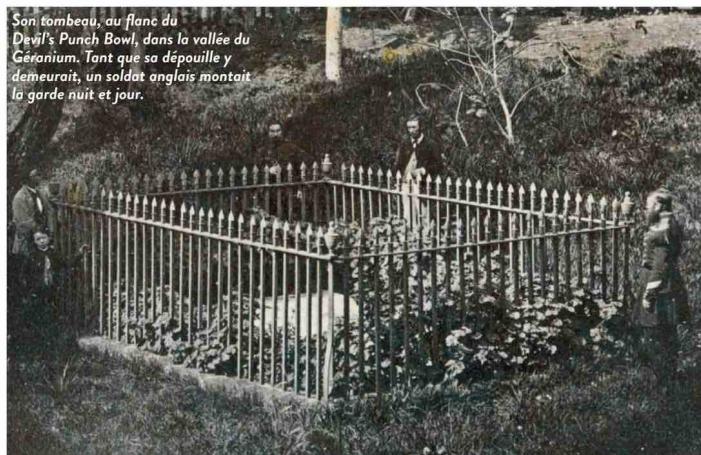
blement préservé: «On a dit que l'air ne pénétrait pas, cela se conserverait des siècles», témoigna par exemple Bertrand dans ses «Cahiers» [...] En 1840, quand tous les cercueils furent ouverts avant le transbordement des cendres à bord de la «Belle-Poule», tous les témoins présents lors de l'ouverture du cercueil, notamment Bertrand et Marchand, constatèrent à quel point le cadavre avait été épargné par les outrages du temps.

La journée du 8 mai 1821 débuta par l'une des dernières messes à Longwood de l'abbé Vignal. Après l'office, en présence d'Antommarchi, le docteur Burton coula du plâtre grossier dans l'empreinte mortuaire prise la veille. Un buste complet fut alors moulé en deux parties, visage et nuque, avant d'être mis à sécher sur la cheminée du salon. Le médecin anglais commit là une première erreur en le laissant ainsi exposé à toutes les convoitises. Puis, seconde erreur, il détruisit l'empreinte originale, ce qui empêchait désormais de fabriquer un autre buste s'il survenait un problème avec le premier. Or, deux jours plus tard, quand Burton revint à Longwood pour récupérer son masque sur la cheminée, il découvrit avec surprise qu'il ne restait plus que le moulage de la nuque, du bas du visage et des oreilles. Où était donc passé le reste? Après enquête, Mme Bertrand avoua l'avoir pris pour ensuite le remettre à Madame Mère

lorsqu'elle rentrerait en Europe. En vérité, le coupable du vol était Antommarchi. Après avoir subtilisé l'essentiel du visage, il fut cependant obligé ensuite de mouler de mémoire ce qui manquait s'il voulait disposer d'un masque complet. Assisté par un jeune peintre anglais nommé Rubidge, de passage sur l'île, il fit ce travail aussi imparfait que choquant. Le masque ainsi obtenu est connu sous le nom de « masque Antommarchi ». Malgré son caractère contestable, il fut reproduit à grande échelle en plâtre ou en bronze dans les années qui suivirent. Il n'est ainsi pas difficile d'en retrouver un exemplaire dans les musées de France ou d'ailleurs. Fou de rage, car s'estimant lésé, Burton essaya de récupérer ce qu'il considérait être son bien, intentant même un procès en Angleterre contre les Bertrand, mais il fut débouté.

AU PASSAGE DU CHAR, LES TAMBOURS SONT COUVERTS DE CRÈPE NOIR

Avant que le feuilleton du masque ne se poursuive aussi tristement, la journée du 9 mai fut consacrée aux obsèques. A 10 heures précises, l'abbé Vignali célébra une dernière messe dans la chapelle ardente. Une heure plus tard, Lowe arriva à Longwood en grand équipage pour assister à la cérémonie funèbre. Avant midi, les lourds cercueils quittèrent Longwood emportés avec peine par huit solides grenadiers du 20^e régiment avant d'être déposés dans un corbillard fraîchement repeint en noir. Après cette digne sortie, une lente procession débuta. En tête du cortège marchaient l'abbé Vignali et le jeune Henry Bertrand, suivis par les docteurs Antommarchi et Arnott. Ils précédaient le corbillard tiré par quatre chevaux et entouré par douze grenadiers. Derrière lui se trouvaient la suite de l'empereur en tenue de



deuil, l'un des chevaux du défunt mené par la bride par Archambault, une calèche à deux chevaux emmenant Fanny Bertrand et ses enfants, le gouverneur, le marquis de Montchenu et son secrétaire, l'état-major de Lowe au grand complet ainsi qu'une petite foule de civils ayant voulu accompagner Napoléon jusqu'à sa dernière demeure.

Quand l'enceinte de Longwood fut dépassée, le corps du défunt reçut les hommages des fantassins des 20^e et 66^e régiments rangés en ordre de bataille : « Soldats et officiers sont dans l'attitude de la tristesse, se souvint Ali, de la réflexion, de la méditation ; les premiers ont le bout du canon du fusil à terre ; les seconds, la

poignée du sabre à la hauteur du menton, la lame en bas et, je crois, la main gauche au shako. Les tambours sont couverts de crêpes ; les drapeaux en deuil et déployés s'inclinent au passage du char. » Deux mille hommes de troupe furent ainsi rassemblés : « Pendant la marche, précisa tard Marchand, le vaisseau amiral et les forts tirèrent de minute en minute et les musiques de chaque arme jouaient quand le cortège passait devant elles ; les airs lugubres ajoutaient à la tristesse de cette cérémonie. » [...] Dès le 6 mai, Lowe avait décidé d'organiser les funérailles de son prisonnier comme s'il s'agissait de celle d'un officier général. Pour ne

Suite p. 57



Sur le marché des reliques du « petit tondu », la mèche de cheveux, coupée à Sainte-Hélène, s'échange entre 3000 et... 18 000 euros.



BICORNE, SABRE ET REDINGOTE: SON TOMBEAU, AUX INVALIDES, LUI REND GLOIRE ET DÉVOTION

Tous les ans, le 5 mai, les gardes républicains et les soldats de différents corps d'armée présentent les armes devant le mausolée de l'empereur, où sont posés ses habits, dans l'immense crypte de 23 mètres de diamètre, profonde de 6 mètres.

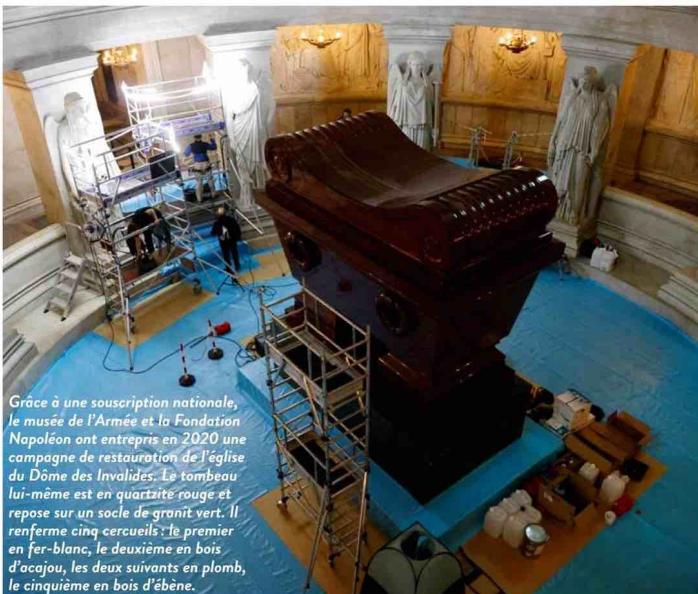
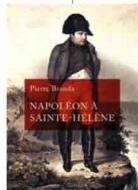
Photo PHILIPPE LE TELLIER

pas froisser les Français de Longwood. Napoléon eut ainsi droit à un enterrement de première classe sans que personne puisse reprocher à Lowe d'en avoir trop fait.

[...] Une autre question avait été tranchée peu de temps avant l'inhumation : quel nom devait-on graver sur la pierre tombale ? D'emblée, le gouverneur se montra partisan de ne rien inscrire : « Je pense que vous ne voulez pas mettre d'inscription sur le tombeau, parce qu'il faudrait mettre des titres et que je ne puis le permettre », expliqua-t-il à Montholon et Bertrand. En réponse, les deux officiers firent la suggestion suivante : « Napoléon né en – mort en ». Mais ce seul nom que Lowe avait toujours proscrit ne pouvait être possible : « Je ne puis pas permettre qu'on mette Napoléon seulement, il faut mettre Napoléon Bonaparte. » Devant l'impossibilité de s'entendre, on en revint à la solution de l'anonymat. Jusqu'au bout, sur cette question du nom, les positions restèrent donc figées. Néanmoins, sur le registre des décès de la paroisse de Saint-James de Jamestown, le réverend Boys inscrivit à la date du 5 mai : « Napoleon Buonaparte, late emperor of France. » Personnage singulier et dérangeant, le chef de l'Eglise anglicane ne perdait jamais une occasion pour agacer en haut lieu.

NOMBREUX SONT LES ANGLAIS À VOULOIR EMPORTER UN OBJET FÉTICHE

[...] Il était environ midi quand le cortège parvint à Hutt's Gate. Sur le bord du chemin, lady Lowe et sa fille en tenue de deuil attendaient le convoi pour s'y mêler. On se dirigea ensuite vers Jamestown en empruntant la route de crête. Parvenu près du chemin menant au val du Géraniun, on quitta la grande route pour descendre vers la tombe. Le corbillard ne pouvant aller plus loin, le corps fut ensuite porté par des soldats anglais sur près de 200 mètres. A cause du poids des cercueils, des grenadiers du 20^e, du 66^e ainsi que des marins de l'escadre se relayèrent pour éviter tout incident. Parvenus près de la sépulture, les restes de Napoléon furent déposés sur deux planches placées en travers de l'ouverture de la tombe. [...] Une ultime fois, la voix de Vignali résonna près de l'empereur. Il récita des prières avant de bénir le caveau. [...] Tandis que Napoléon était porté en terre, l'artillerie tira trois salves de quinze coups chacune. Au loin, on entendait toujours d'autres canons, ceux des forts et du vaisseau amiral



Grâce à une souscription nationale, le musée de l'Armée et la Fondation Napoléon ont entrepris en 2020 une campagne de restauration de l'église du Dôme des Invalides. Le tombeau lui-même est en quartzite rouge et repose sur un socle de granit vert. Il renferme cinq cercueils : le premier en fer-blanc, le deuxième en bois d'ocajou, les deux suivants en plomb, le cinquième en bois d'ébène.

qui depuis onze heures rythmaient minute après minute la cérémonie. Dans ce vacarme couvrant le bruit des sanglots, le corps disparut en quelques minutes. Puis la fosse fut fermée par une lourde dalle rapidement scellée par des ouvriers maçons. Après cet adieu, on se sépara en silence.

Quelques jours plus tard, le 13 mai, l'enseigne de vaisseau Darroch revint près de la tombe : « Il est presque 9 heures. Le vent souffle furieusement à travers le « Bol de punch » et tambourine sur la tombe du pauvre Napoléon. J'ai une sentinelle qui déambule de chaque côté pour s'emparer de lui s'il se lève [sic]. Le travail n'est pas terminé : on a couvert la tombe d'une espèce de porte recouverte de drap noir. » [...] Avant de rentrer en Europe, ils furent nombreux à vouloir emporter un objet fétiche, un souvenir de la captivité ou du grand homme. Largement partagé, cet amour pour la relique napoléonienne toucha même le gouverneur. Quelques jours plus tôt, le 6 mai, en présence du cadavre froid de son prisonnier, il avait prononcé ces quelques mots : « Et voilà, messieurs, c'était le plus grand ennemi de l'Angleterre, et le mien, mais je lui pardonne tout. A la mort d'un grand homme comme lui, on ne doit éprouver que regret et recueillement. »

Cette déclaration solennelle sonne un peu faux et semble de pure convenance. Peut-être éprouva-t-il néanmoins une sincère admiration pour celui qui l'avait tant malmené. Avant son départ le 25 juillet 1821, il acheta en toute discrétion et à un prix modique du mobilier ayant été utilisé par Napoléon : une table de bibliothèque, une petite table, deux corps de bibliothèque et un fauteuil. Ces meubles représentaient à ses yeux des « reliques d'un caractère vraiment extraordinaire ». [...] En fine, [il n'avait] donc pas pu résister à l'attrait de l'« homme remarquable », selon la propre expression de Lowe. Quelle amère défaite pour le gouvernement britannique ! Cette captivité à Sainte-Hélène devait être le début de l'oubli pour Napoléon. Ce fut tout le contraire. Le prisonnier de l'Europe avait eu raison de toujours espérer en ses chances et de continuer à caresser des rêves de gloire. En 1840, il reviendrait de son île perdue plus grand que jamais. ■

Pierre Branda

* François Carlo Antonmarchi (1780-1838), médecin français attaché en 1818 au service de Napoléon.

** Trois compagnons de l'empereur en exil à Sainte-Hélène : Louis-Joseph Marchand (1791-1876), premier valet de chambre et exécuteur testamentaire ; Louis-Etienne Saint-Denis, dit Ali (1788-1856), valet de chambre, copiste et bibliothécaire ; Henri-Gatien Bertrand (1773-1844), général d'Empire.



WATERLOO

UNLIMITED ADVENTURES AWAITS

L'EXORCISME REVU PAR UN BONAPARTE... À LONDRES

Banquier d'affaires à la City, le chef de la maison impériale de France, Jean-Christophe Napoléon, âgé aujourd'hui de 34 ans, pose sans rancune à la station de métro londonienne de Waterloo, en juin 2015.

Photo BAPTISTE GIROUDON

LES HÉRITIERS

La saga Bonaparte ne s'arrête pas au plus grand d'entre eux. Si autour de l'empereur, sa parenté a participé à son épopee, ses héritiers ont, eux aussi, pris exemple sur son audace et son non-conformisme. De Napoléon III, empereur des Français pendant dix-sept ans, à Jean-Christophe, l'actuel prince Napoléon, en passant par Plon-Plon dit le « Bonaparte rouge », enfant terrible du Second Empire, Marie Bonaparte – elle arracha Sigmund Freud des mains des nazis en 1938 – ou Louis Napoléon, qui, sous le coup de la loi d'exil, rejoignit néanmoins la Résistance lors de la Seconde Guerre mondiale, se dessine l'histoire d'une famille française par-delà les siècles.

PORTRAITS DE FAMILLE, DE L'AIGLON À LA LIGNÉE DE NAPOLÉON III

Napoléon intime. L'empereur prend dans ses bras son fils, sous les regards de Mme Auchard, sa nourrice, et de sa mère, l'impératrice Marie-Louise.

«Marie-Louise: PORTRAIT DE NAPOLEON III PENDANT LE REPOS DE L'EMPEREUR LOUIS, D'ALEXANDRE-MARIE BELAIS, Huile sur toile, musée Napoléon 1^{er}, Fontainebleau»

Élevé sous surveillance à la cour d'Autriche, après l'exil de son père, l'Aiglon reçoit le prénom de Franz, comme son grand-père, François I^{er} d'Autriche, qui lui octroie le titre de duc de Reichstadt. Il meurt de la tuberculose à Vienne, le 22 juillet 1832, à 21 ans.

«PORTRAIT DE FRANÇOIS NAPOLEON BONAPARTE, ROI DE ROME, DUC DE REICHSTADT», de MORIZ-MICHAEL DAHINGER, Musée du Risorgimento, Milan, Italie.



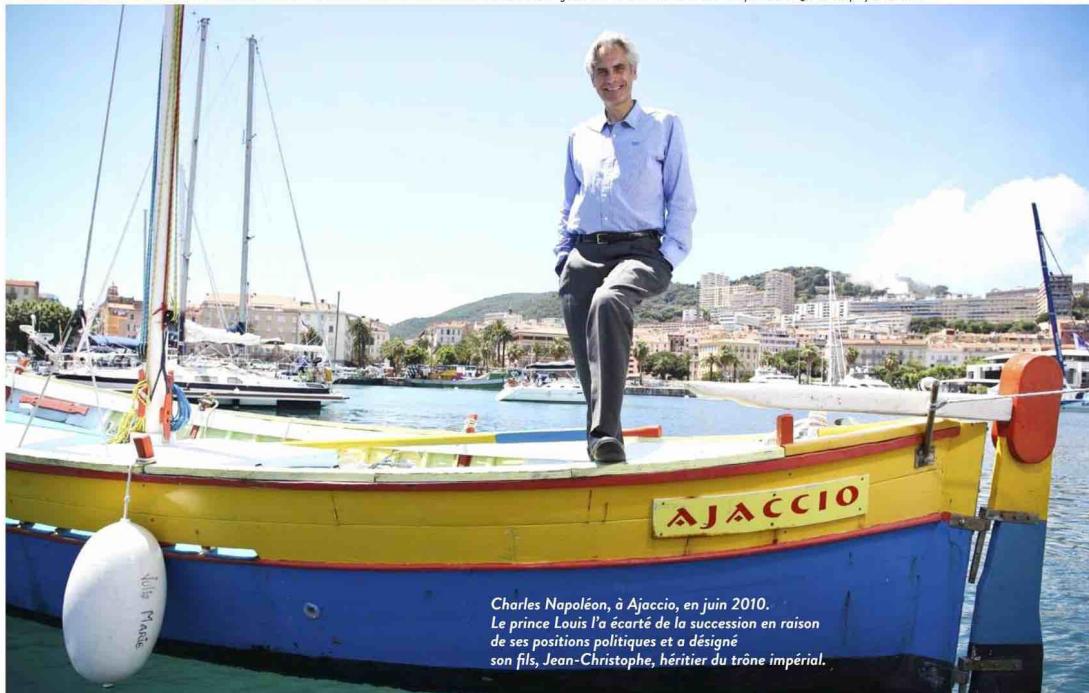
Soucieux d'améliorer son image aux yeux des Français, Adolf Hitler ordonna, le 15 décembre 1940, de transférer de la capitale autrichienne aux Invalides le sarcophage de bronze de près de 800 kilos renfermant les cendres de l'Aiglon.





Ci-dessus : le 5 mai 1969, le prince Louis Napoléon, chef de la maison impériale, et les siens devant un tableau de l'empereur. À ses côtés, sa femme, Alix de Foresta (princesse Napoléon), entourée de leurs filles, Catherine et Laure, et leurs fils, Charles et Jérôme (au premier plan).

A g. : Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, fils d'Hortense de Beauharnais et de Louis Bonaparte, l'un des frères de Napoléon I^e, devient empereur des Français en 1852 sous le nom de Napoléon III après avoir été président de la République pendant quatre ans. Il pose ici avec son épouse, Eugénie, et leur fils unique, Louis-Napoléon Bonaparte, qui mourra le 1^{er} juin 1879, à 23 ans, sous l'uniforme anglais en pays zoulou.



Charles Napoléon, à Ajaccio, en juin 2010.
Le prince Louis l'a écarté de la succession en raison de ses positions politiques et a désigné son fils, Jean-Christophe, héritier du trône impérial.

LE MINISTRE DE L'EDUCATION NATIONALE DRESSE L'INVENTAIRE DE L'HÉRITAGE NAPOLEONIEN. DU CODE CIVIL AU BACCALAURÉAT, DE LA LÉGION D'HONNEUR À L'ARCHITECTURE, IL A PROFONDÉMENT MARQUÉ LA FRANCE.

JEAN-MICHEL BLANQUER : « NAPOLEON, C'EST DESCARTES À CHEVAL »

Un entretien avec MARIANA GRÉPINET

Paris Match. En un peu plus de dix ans au pouvoir, Napoléon a instauré bien des fondements de notre société. Qu'en reste-t-il ?

Jean-Michel Blanquer. Il y a Napoléon le stratège et Napoléon le législateur. La même forme de génie s'exprime dans les deux cas: une capacité visionnaire articulée à un grand sens pratique. Il est à la fois l'aigle qui survole et qui sait voir avec acuité les points précis – ce n'est pas pour rien que cet animal était un de ses emblèmes – et l'abeille qui fertilise en couvrant différents champs à la fois.

« Ma vraie gloire, ce n'est pas d'avoir gagné quarante batailles. Ce que rien n'effacera, ce qui vivra éternellement, c'est mon Code », a-t-il déclaré.
Etes-vous d'accord ?

La formule est un peu excessive parce qu'on se souvient quand même d'Austerlitz ou de Marengo, mais elle est assez juste. Ce qui dure, c'est ce qu'on construit et il a beaucoup construit. Le Code civil, appelé aussi Code Napoléon, a structuré notre société et a été un des

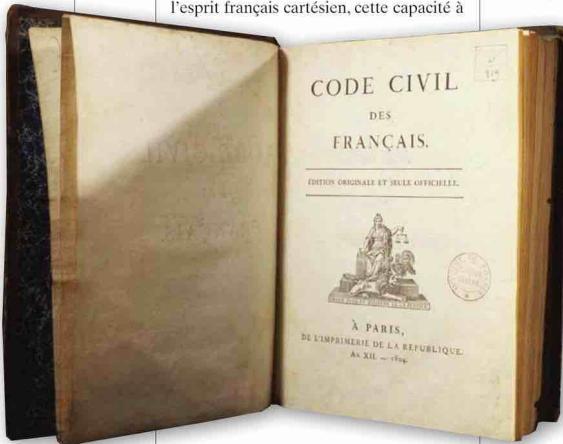
vecteurs majeurs de l'influence française aux XIX^e et XX^e siècles. Il est même déterminant d'une différence de culture entre les mondes européen continental et anglo-américain. On parle des pays de droit civil par opposition à ceux de "common law", l'Angleterre et les Etats-Unis. Constitution de la société, il a contribué à faire rayonner l'esprit français cartésien, cette capacité à

codifier, à créer des catégories cohérentes, des allées et des sous-ensembles. Le Code civil est un jardin à la française. Napoléon est aussi en ce sens l'héritier de l'esprit de Rome.

Sur les 2534 articles actuels, plus de 1100 sont d'origine. Quels sont les plus importants ?

Il reste des grands principes comme celui de responsabilité que l'on trouve dans l'article 1240 qui stipule "Tout fait quelconque de l'homme, qui cause à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé de le réparer", ou d'autres, parfois hérités des principes fondamentaux du droit romain. Le Code civil est moins un processus d'invention qu'un travail d'unification et de récapitulation plongeant ses racines dans le droit romain. Les grands juristes, comme Portalis, qui ont réalisé ce travail, ont su mettre par écrit et en ordre des choses jusque-là dispersées et coutumières. Il a, depuis 1804, beaucoup évolué, en parallèle de la société et notamment de la famille.

Napoléon a instauré un droit



Le Code civil, aussi surnommé Code Napoléon, a été promulgué le 21 mars 1804.

**chapeauté par des institutions
garantes de son bon exercice :
Conseil d'Etat, Cour des comptes,
Cour de cassation...**

C'est en cela aussi qu'il est un grand légiste. Certaines de ces institutions étaient en germe dans l'Ancien Régime ou dans les premières années de la Révolution. Tocqueville a bien montré cette continuité dans "L'Ancien Régime et la Révolution" et c'est d'ailleurs la marque de fabrique de Napoléon: son accès au pouvoir fixe les acquis de la Révolution tout en mettant fin au désordre. Il est représentatif d'une recherche de synthèse entre des périodes précédentes et les paradigmes qu'elles incarnent. On retrouvera cela ensuite avec Louis-Philippe ou même le général de Gaulle: un travail de synthèse et de réconciliation historique par le droit.

**En matière d'éducation, beaucoup
nous vient de lui. Que retenez-
vous ?**

Toutes les créations en la matière se tiennent mutuellement parce qu'elles forment un bloc. Alors que la Révolution avait affaibli les universités en les considérant comme un contre-pouvoir inquiétant, la création de l'Université impériale est importante car elle va permettre à l'enseignement supérieur de se développer. Même si, à ce moment-là, la véritable université moderne et pluridisciplinaire se met en place en Allemagne selon la vision de Humboldt. Napoléon fait surtout le lien entre cet établissement et les lycées, assez différents de ceux d'aujourd'hui, qui forment déjà un camp de base en direction du sommet que représente l'université. Il place ainsi à la tête de cette dernière un grand maître de l'université qui est d'une certaine façon le premier ministre de l'Education nationale et crée la même année, en 1808, le baccalauréat, incarnation de ce lien.

**Le baccalauréat est-il toujours
le diplôme le plus sacré de
l'enseignement ?**

Il est l'un des plus beaux rendez-vous républicains parce qu'il rassemble une génération et constitue un moment initiatique, un rite de passage – le principal, voire le seul depuis la fin du service militaire. Sa démocratisation, contrairement à ce qu'on dit parfois, n'est pas synonyme de sa disparition. Il a évolué bien sûr, dans sa forme et dans sa fonction: il n'a plus pour but d'être un instrument de sélection mais une étape validant la fin de l'enseignement secondaire et préparant l'entrée dans l'enseignement supérieur.

**En instaurant une part de contrôle
continu dans le baccalauréat,
n'avez-vous pas trahi son esprit ?**

Au contraire. Avec la réforme, on puise



Le ministre de l'Education nationale nous a reçus dans ses bureaux, rue de Grenelle, le 23 janvier dernier. Il nous a confié son admiration pour la capacité visionnaire de Bonaparte alliée à son grand sens pratique, celle d'un homme à ses yeux à la fois génial stratège et légiste.

dans la tradition en redonnant de l'importance au grand oral. Le baccalauréat initial qui, au début, concernait très peu de personnes – une centaine de diplômés en 1815 – était d'abord oral. En mettant fin, pour la voie générale, aux séries telles qu'elles existaient, on offre aux élèves la possibilité de choisir leurs enseignements de spécialité et de les approfondir. C'est un retour à l'esprit des origines parce que j'ai voulu, à travers cela, renforcer le lien avec l'enseignement supérieur. Le premier objectif, c'est la réussite qui viendra après ce diplôme. Et donner une place de 40 % au contrôle continu permet d'insister sur le travail en profondeur et d'éviter de « bâchoter » puisque c'est le terme péjoratif né du baccalauréat. Le contrôle terminal conserve une place essentielle et l'absence d'épreuves écrites l'an dernier en raison de la crise sanitaire est une adaptation momentanée et non une jurisprudence pour la suite. En préparant le baccalauréat, l'élève prépare ce qui le fera réussir après le baccalauréat.

**Vous avez été distingué par la Légion
d'honneur en 2011 en tant que
directeur d'administration centrale.
Qu'est-ce que cette institution,
crée en 1802, représente
aujourd'hui ?**

C'est la reine des décos. Dans un contexte où la guerre était prégnante, elle récompensait d'abord des mérites

militaires. Par extension, elle dit quelque chose de l'honneur qu'il y a à servir son pays, un honneur qui ne se démode pas. Quand je l'ai reçue, j'ai pensé à mon père qui ne l'avait pas eue et la méritait bien plus que moi.

**Les maisons d'éducation de la Légion
d'honneur sont-elles désuètes ?**

Pas du tout. Ces institutions puissent encore au meilleur de nos traditions tout en intégrant des évolutions de notre temps, en offrant un cadre de travail efficace à des enfants venant de milieux différents. Les internats d'excellence que j'ai développés s'en inspirent en partie. Il y a un cousinage entre celui de Sourdon et la maison d'éducation de Saint-Denis.

**Napoléon fut aussi un bâtisseur et
un rénovateur. On lui doit la
numérotation des rues, l'installation
des égouts, le ramassage des
ordures...**

Son époque fut aussi celle des débuts de l'idéologie positiviste qu'il incarne assez bien: foi dans le progrès et importance de la figure de l'ingénieur pour mailler le territoire de ponts, de routes et quelques décennies plus tard de chemins de fer. Grand homme d'Etat, il est sur les deux terrains: celui de l'immatériel, des institutions et celui des enjeux matériels, urbanistiques et architecturaux. Napoléon, c'est Descartes à cheval. ■

SUR LES PAS DE NAPOLEON, IL FAUT SE RENDRE AU CHATEAU DE FONTAINEBLEAU, «LA VRAIE DEMEURE DES ROIS, LA MAISON DES SIECLES», DIRA-T-IL, A MALMAISON CADRE INTIME QU'IL OFFRIT A JOSEPHINE, AU CHATEAU DE COMPIEGNE, OU IL ACCUEILLIT MARIE-LOUISE D'AUTRICHE, A VERSAILLES, A RAMBOUILLET QU'IL ADORAIT.

FONTAINEBLEAU, HAUT LIEU DE SON REGNE

Par STÉPHANE BERN

Avec le titre de premier consul en novembre 1799, au lendemain du coup d'Etat du 18 brumaire an VIII, qui met fin au Directoire, Bonaparte fait promulguer la Constitution de l'an VIII qui lui attribue comme unique résidence le palais des Tuilleries, rebaptisé palais du Gouvernement. Il s'installe au plus vite dans l'ancienne demeure que Louis XVI et Marie-Antoinette avaient dû abandonner le 10 août 1792, sept ans plus tôt, à la chute de la monarchie. Un simple changement de décor : les piques, faiseaux, cocardes tricolores ou bonnets phrygiens ornant les murs avaient remplacé les fleurs de lys royales. Bientôt, on verra fleurir les lauriers et l'olivier, avant les abeilles industrieuses. L'obsession du premier consul qui annonce déjà celle de l'empereur est de créer un décor qui se doive de refléter la puissance de la France. Désormais, le palais des Tuilleries sera le siège du pouvoir et restera la résidence officielle de Napoléon.

Détruit par un incendie ravageur durant la guerre franco-allemande de 1870, ses ruines rasées en 1891, le château de Saint-Cloud fut le théâtre des grands événements qui marquèrent l'épopée napoléonienne puisqu'il vit la naissance et la chute du Premier Empire ; c'est là que Bonaparte y prit le pouvoir par le coup d'Etat du 18 brumaire an VIII. L'Empire y fut proclamé par le sénatus-consulte du 18 mai 1804. C'est à Saint-Cloud que la capitulation de Paris fut décidée le 3 juillet 1815. Ce château avait été acheté par Louis XIV pour son frère Philippe d'Orléans. Le Nôtre dessina un parc de 460 hectares dont le principal ornement en est encore aujourd'hui le seul vestige, la Grande Cascade, un des ouvrages hydrauliques les plus remarquables du XVII^e siècle. Saint-Cloud échappa par miracle au démantèlement des propriétés de la couronne grâce à un décret de la Convention stipulant que «parc et château seront conservés et entretenus aux dépens de la République pour servir aux jouissances du peuple».

Le coup d'Etat du 18 brumaire (9 novembre 1799) se déroula à Saint-Cloud. Les deux assemblées, sous prétexte d'un complot jacobin imaginaire, furent transférées au château. Le Conseil des anciens s'installa dans la galerie d'Apollon et les Cinq-Cents dans l'Orangerie. C'est là que Bonaparte et ses soldats mirent fin au Directoire moribond et firent naître le Consulat. En octobre 1801, un décret du Premier consul ordonna la remise en état de l'édifice par les architectes Charles Percier et Pierre Fontaine. Saint-Cloud devient officiellement la résidence d'été du pouvoir consulaire puis impérial. C'est ici également qu'a lieu le baptême de Napoléon-Louis par le pape Pie VII en 1805, le mariage civil de Napoléon et de Marie-Louise en 1810, ou les célébrations pour le baptême du roi de Rome en 1811...

Construit au XVII^e siècle, le château de Malmaison a été acquis en 1799 par Joséphine. Dès son retour d'Egypte, Bonaparte confirme cet achat effectué par son épouse pour 325 000 francs de l'époque – grâce à un prêt du financier Ouvrard. A partir de 1800, le petit château est régulièrement le lieu où se décide la politique de la France et s'y succèdent réunions de travail, réceptions, concerts, bals et jeux champêtres. Après le divorce en 1809, Joséphine continuera de vivre dans cette demeure où elle meurt le 29 mai 1814. L'impatience de Bonaparte et ses goûts ont conduit les architectes à trouver des solutions pour renouveler de façon peu coûteuse la décoration sans se lancer dans de grands travaux. Ce qui frappe, c'est la simplicité ; celle d'une maison presque bourgeoise. Par un escalier, Napoléon peut en toute discréction circuler de sa bibliothèque à sa chambre, à l'étage supérieur, la tente de bivauc militaire inspire la salle du conseil, les éléments décoratifs empruntent à l'Antiquité et à l'Egypte après la récente campagne, mais le goût de Joséphine est omniprésent dans le raffinement des meubles commandés aux frères Jacob ou Biennais, dans son amour des fleurs et des oiseaux...

Très vite, à partir de 1801, et plus encore avec l'adoption de la Constitution de l'an X et le sénatus-consulte du 16 thermidor (4 août 1802) qui fait de lui un Premier consul à vie, Napoléon Bonaparte est environné d'une cour qui nécessite une nouvelle organisation de la vie publique et des palais qui y répondent. La Constitution de l'an XII (18 mai 1804) établit le Premier Empire et fixe le statut des résidences de la couronne. On y lit que « l'empereur établit une organisation du palais impérial conforme à la dignité du trône et à la grandeur de la nation »...

Outre le palais des Tuilleries et le château de Saint-Cloud déjà affectés à son service, le nouvel empereur dispose désormais d'une liste civile comprenant les châteaux royaux de l'Ancien Régime comme ceux de Fontainebleau, de Versailles et les deux Trianon, Rambouillet et Meudon. Comme l'avait fait avant lui Louis XIV – dont il n'osera pas trop utiliser le décor de Versailles –, Napoléon I^{er} veut donner à l'Empire les moyens de sa grandeur et faire de ses demeures une vitrine des savoir-faire et de l'excellence des industries du luxe français. Ces anciens palais royaux, vidés de leurs meubles au moment des ventes révolutionnaires, vont témoigner du goût et du style de l'Empire. Un style auquel travaillent Percier et Fontaine et qui emprunte à la Rome antique ou à l'Egypte conquise, qui s'inspire des victoires napoléoniennes : profusion de faisceaux et de piques, de palmes, de lauriers ou d'oliviers, d'aigles impériales ou de sphinx ailés, d'essaims d'abeilles...

A Fontainebleau comme à Compiègne, l'empereur exige le plus grand et le plus beau, alors que dans son intimité il conserve des goûts simples. Homme d'habitudes, il réclame la même disposition de ses appartements dans tous les palais, le même agencement des meubles, et le même bureau sur lequel il peut étaler ses cartes d'état-major.

À la veille de son sacre en 1804, Napoléon décide de faire du château de Fontainebleau l'une de ses résidences. Il ordonne la rénovation du palais que la Révolution avait vidé, pour y accueillir le pape Pie VII, venu le couronner. L'empereur veut évidemment écrire l'histoire de son règne glorieux, mais aussi éblouir l'Europe qu'il a dominée de ses armées victorieuses. Il s'inscrit ainsi dans la longue lignée des rois depuis François I^{er}, qui venait y chasser, et décrit Fontainebleau, dans ses Mémoires, comme la « vraie demeure des rois, la maison des siècles ». Si Napoléon n'y résida que cent soixante-dix jours, Fontainebleau reste marqué par son empreinte et celle de Joséphine car le style Empire s'y déploie avec munificence dans les Grands et Petits Appartements, entre les chambres à coucher de l'empereur et de l'impératrice, le salon jaune de Joséphine, la bibliothèque de Napoléon... sans oublier la salle du trône pour les prestations de serment ou encore le salon particulier également appelé « salon de l'abdication ». Son ameublement complet mis en place en 1808 est parvenu jusqu'à nous, avec son célèbre guéridon sur lequel Napoléon aurait signé son acte d'abdication le 6 avril 1814, avant de faire ses adieux à la Garde dans la cour d'entrée, au pied du monumental escalier en fer à cheval.



S'il fait rénover le château pour y accueillir le pape Pie VII à l'occasion de son sacre, Fontainebleau sera également le lieu où Napoléon signera son abdication en 1814.

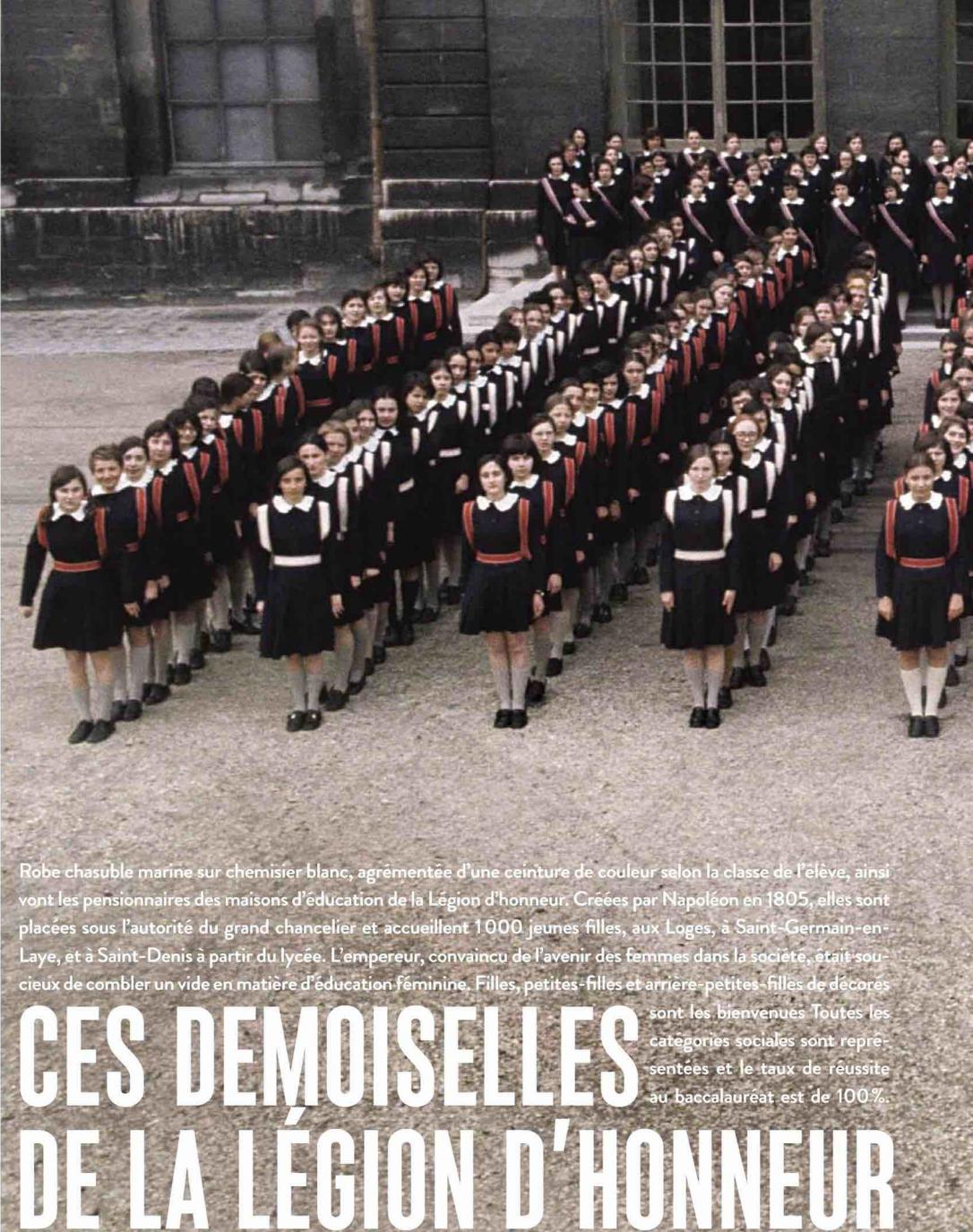
Soieries de Lyon, brocards, passementeries en fil d'argent, rien n'est trop beau pour émerveiller les visiteurs qui pénètrent dans les palais impériaux, particulièrement à Fontainebleau et à Compiègne. Ce dernier – qui reste l'image la plus fidèle qui nous soit parvenue de la somptuosité d'une grande résidence impériale du temps de Napoléon I^{er} – est environné d'une forêt où les souverains aiment chasser. Louis XV y séjourne souvent, c'est là que le futur Louis XVI y accueillit Marie-Antoinette avant leurs noces en 1770 et c'est également dans ce palais remis en état sur ordre de l'empereur en 1807 que Napoléon I^{er} attend, avec une impatience qui lui fait braver le protocole, une autre archiduchesse d'Autriche, Marie-Louise, le 27 mars 1810. Après les noces célébrées civillement à Saint-Cloud le 1^{er} avril et le lendemain à Paris, l'empereur et l'impératrice Marie-Louise retournent à Compiègne...

Rambouillet fut la résidence préférée de Napoléon. Idéalement situé à 50 kilomètres de Paris, dans une vaste forêt giboyeuse, c'est une demeure « où il fait bon vivre », loin de l'étiquette sévère régissant la vie officielle. Napoléon y passa environ soixante jours de son règne, parfois pour quelques heures seulement. Depuis lors, le château a été réaménagé pour les présidents de la République. Mais il reste un vestige de l'Empire, sa quintessence sublime : la majestueuse salle de bains au décor peint néoclassique réalisé par l'artiste Godard. Dans une alcôve se trouve la baignoire d'origine de l'empereur. Suivant la mode de l'époque, il s'inspire du répertoire antique et décline également les nombreux symboles du régime – le N, l'aigle impérial, la couronne de lauriers, l'abeille, la croix de la Légion d'honneur... sans oublier les médaillons peints par Jean Vasserot illustrés de sites ou de monuments en lien avec la famille impériale.

Mort en exil il y a tout juste deux cents ans sur l'île de Sainte-Hélène, à Longwood

House, le 5 mai 1821, Napoléon avait émis le vœu testamentaire que ses cendres reposent sur les bords de la Seine, « parmi ce peuple français [qu'il a] tant aimé ». Sous la monarchie de Juillet, le roi Louis Philippe I^{er} orchestre le retour des cendres. Le 15 décembre 1840, au cours de funérailles nationales, le cercueil de Napoléon I^{er} est déposé sous le dôme de l'église Saint-Louis des Invalides, au cœur de cette institution créée par Louis XIV pour accueillir les soldats blessés et invalides de son armée. L'architecte Louis Visconti est chargé des travaux du tombeau. Ceux-ci dureront plusieurs années si bien que les restes de l'empereur ne furent réellement placés dans cette sépulture que le 2 avril 1861, sous le Second Empire et le règne de son neveu, l'empereur Napoléon III.

Tous ces lieux de mémoire attestent de l'empreinte qu'ont laissée sur le patrimoine français et les arts décoratifs quinze ans de règne d'un météore politique. Chacun de ces palais conserve les traces de son passage, et tente d'en valoriser l'héritage comme le musée Napoléon I^{er} à Fontainebleau. Ces lieux de pouvoir ont échappé aux destructions de la Commune de Paris en 1871. Ils sont devenus comme des lieux de pèlerinage pour tous les admirateurs de l'empereur, prêts à traverser les océans pour marcher sur ses pas. ■



Robe chasuble marine sur chemisier blanc, agrémentée d'une ceinture de couleur selon la classe de l'élève, ainsi vont les pensionnaires des maisons d'éducation de la Légion d'honneur. Crées par Napoléon en 1805, elles sont placées sous l'autorité du grand chancelier et accueillent 1000 jeunes filles, aux Loges, à Saint-Germain-en-Laye, et à Saint-Denis à partir du lycée. L'empereur, convaincu de l'avenir des femmes dans la société, était soucieux de combler un vide en matière d'éducation féminine. Filles, petites-filles et arrière-petites-filles de décorés

sont les bienvenues. Toutes les catégories sociales sont représentées et le taux de réussite au baccalauréat est de 100%.

CES DEMOISELLES DE LA LÉGION D'HONNEUR



UN UNIFORME SYMBOLE DU PRINCIPE D'ÉGALITÉ

Février 1974. Les lycéennes et leur intendante dans la cour de la maison d'éducation de Saint-Denis, située dans l'ancienne abbaye royale. Les classes de seconde portent la ceinture nacarat (rouge), celles de première, la blanche, la multicolore est réservée aux terminales. Des gants blancs et un bret complètent la tenue pour les cérémonies officielles.

PHOTO MANUEL LITRAN

**UN PAS EN ARRIÈRE,
DU PIED DROIT ET LE CORPS
LÉGÈREMENT INCLINÉ,
C'EST LA RÉVÉRENCE LÉGION**

Respect de l'enseignant et de son autorité, discipline, rigueur, telles sont les valeurs sacrées de la « LH ». Ici, en 1956, deux pensionnaires saluent leur inspectrice – l'équivalent du surveillant général dans l'Education nationale – dans le cloître de l'établissement.





Entrevue dans le bureau de la surintendante (équivalent du proviseur), en 1961. Au mur, les tableaux de celles qui l'ont précédée dans cette fonction prestigieuse.

Une institution au cœur de l'Histoire et d'un parc de 16 hectares. En marge de leur cours de sciences naturelles, les élèves peuvent contempler la basilique de Saint-Denis, mausolée des rois de France.

Moment de détente dans le salon de télévision. Du lundi au samedi midi, les lycéennes sont internes et suivent les règles de la vie en communauté : dortoirs collectifs, dîner en commun au réfectoire...



Au rendez-vous de l'excellence

Tradition oblige, tous les présidents de la République se rendent officiellement dans les maisons d'éducation de la Légion d'honneur au cours de leur mandat. Charles de Gaulle invitait aussi leurs plus brillantes «ambassadrices» à l'Élysée. Le record des visites est détenu par François Mitterrand venu chaque année lors de ses deux septennats. Marie-France Lorente, surintendante depuis 2012, dirige cette institution de prestige. Elle nous explique les valeurs qui en assurent la pérennité depuis sa création.

Interview de **CAROLINE PIGOZZI**

Paris Match. Le poids de l'Histoire est-il important lorsqu'on s'appelle "maisons d'éducation de la Légion d'honneur"?

Marie-France Lorente. L'héritage historique est présent car nous sommes restés fidèles à la volonté de Napoléon, fondateur des maisons d'éducation en 1805, d'assurer à nos élèves "une existence digne et indépendante". L'esprit de l'école marque les pensionnaires qui tirent une réelle fierté de ce passé comme le prouve l'association des anciennes élèves, créée en 1892, toujours très active et qui voit chaque année revenir lors de la journée consacrée aux anciennes certaines ayant parfois jusqu'à 80 ans... L'uniforme, la ceinture de différentes couleurs selon la classe, les principes d'engagement, les récompenses, tout cela favorise un réel sentiment d'appartenance comme le fait également la remise des prix fin d'année. Lors de cette belle et émouvante cérémonie, un discours inaugural est délivré aux élèves par une personnalité du monde des lettres ou des sciences, au fil des ans Paul Valéry, Maurice Druon, Caroline Eliacheff, Claudine Hermann première femme enseignante à Polytechnique, plus récemment Xavier Darcos... Nos élèves donnent par ailleurs chaque année un grand concert en l'honneur du président de la République. En effet, les arts et notamment la musique occupent une large place dans notre institution qui cultive le goût du beau, de la créativité, et récompense le travail, la rigueur et l'engagement.

Vous dirigez donc un internat d'excellence !

Tous les enseignants de la maison d'éducation de Saint-Denis sont agrégés voire normaliens ou titulaires d'un Capes, et presque toutes nos élèves ont une

mention au bac. En 2020, il y a eu 45 % de mention très bien, 40 % de bien et 15 % d'assez bien. Nos principes reposent sur l'égalité des chances, le goût du travail, de l'effort, et l'internat ainsi que la non-mixité permettent à nos élèves de se concentrer pleinement sur leurs études; elles s'épanouissent ensuite dans le supérieur et, exigeantes, elles continuent parfois encore chez nous où nous proposons une classe préparatoire littéraire et un BTS de commerce international.

Des résultats qui amènent à ce que vous soyez très "courtisée" ?

[Léger silence puis Mme Lorente répond.] La maison d'éducation de Saint-Denis accueille environ 500 élèves réparties en 21 classes. La pression est très forte pour l'entrée en seconde avec seulement 150 places: une centaine d'élèves arrivant déjà de notre collège des Loges de Saint-Germain-en-Laye, il n'y a ensuite la possibilité de faire entrer que quelques élèves en première et en terminale. Cela implique une sélection extrêmement rigoureuse après que les candidates ont envoyé leur dossier à la grande chancellerie. Il faut être fille, petite-fille ou arrière-petite-fille d'un membre de l'ordre de la Légion d'honneur, de l'ordre national du Mérite ou d'un décoré de la Médaille militaire. La commission de sélection s'attache aux motivations de l'élève et de ses parents ainsi qu'à leur adhésion aux valeurs enseignées, examine les résultats scolaires et la situation familiale. Nous avons un système de bourse qui permet à 15 % de nos élèves de ne rien payer et à 15 % de ne s'acquitter que de la moitié du prix de la pension s'élevant à 2800 euros par an. Tous les milieux sont représentés, favorisés comme plus modestes, et nous avons environ 10 % de filles

de militaires. Nos élèves sont heureuses de porter l'uniforme, lequel gomme les différences sociales.

Pouvez-vous me citer d'anciennes pensionnaires connues ?

Nos maisons d'éducation situées à Saint-Germain-en-Laye et à Saint-Denis accueillent quelque 1 000 jeunes filles par an du collège aux classes post-bac, mais nous ne tenons pas une comptabilité des personnalités qui les ont fréquentées ! Je ne peux donc vous donner que quelques noms tels ceux de la psychologue et écrivaine Marie de Hennezel, la musicienne Béatrice Ardissone, la journaliste Anne-Elisabeth Lemoine, ou encore Colette Senghor, épouse de Léopold Sédar Senghor qui a dans son pays créé une maison d'éducation sur l'île de Gorée, s'inspirant des nôtres.

Une institution laïque sous la tutelle directe du président de la République ?

Effectivement, puisqu'il est le grand maître de l'ordre de la Légion d'honneur.

De ce fait comment avez-vous été nommée ?

J'ai été choisie parmi diverses candidates par le grand chancelier de l'ordre de la Légion d'honneur puisque cette institution est placée sous son autorité. Je suis pour ma part agrégée d'espagnol et j'ai une longue carrière d'enseignante et de personnel de direction. Mon dernier poste était comme proviseur adjoint au lycée Condorcet à Paris. Dans cet établissement d'enseignement public, la surintendante, détachée de l'Education nationale, est nommée par décret présidentiel en Conseil des ministres.

A quand un prix d'assiduité aux présidents de la République ?

Le premier revient au président François Mitterrand qui est venu 14 fois à l'occasion du concert des élèves, soit chaque année au cours de ses deux septennats. Qui dit mieux ? Je crois qu'il était très attaché à l'histoire du lieu. Nous avons pu accueillir les autres présidents une ou deux fois au cours de leur mandat, comme François Hollande ou Georges Pompidou. Emmanuel Macron est venu dès la première année de sa prise de fonction. Il y a par ailleurs une photo quasi historique du général de Gaulle dans un des grands salons de l'Elysée recevant les plus brillantes pensionnaires de l'époque, accompagnées, on le devine, de la surintendante.

Une fierté particulière d'être issue de ces maisons d'éducation ?

On le constate chaque jour, mais plus encore quand on voit, par exemple, avec quel sens de l'honneur et quelle joie les élèves désignées se rendent aux Invalides pour représenter les maisons d'éducation lors de prises d'armes. Elles ont à ce moment-là vraiment le sentiment d'appartenir à une institution qui leur apprend à se construire pour la vie. ■

Le 5 avril 2018, Emmanuel Macron, grand maître des ordres nationaux, vient assister avec son épouse, Brigitte, au concert annuel donné en son honneur. Au programme : des œuvres de Fauré, Bach, Mozart mais aussi de Jacques Brel ou un chant traditionnel chinois.



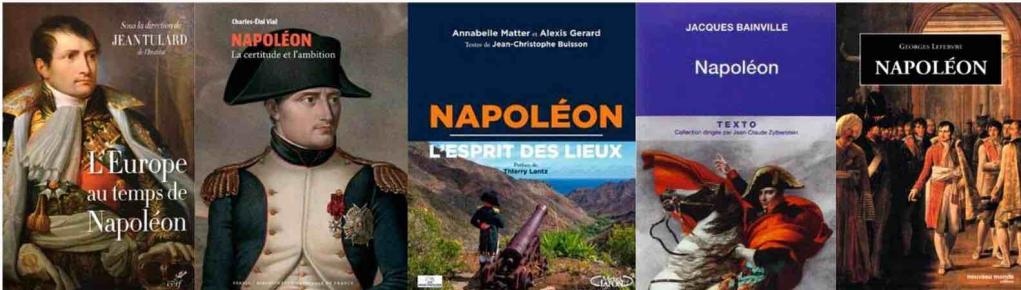
Le quatrième art tient une place importante au sein de l'institution. Outre les cours de chant et d'instruments, les élèves peuvent s'exercer en dehors des heures d'enseignement, comme ici, en 1974. Objectif : subjuguer leur invité de prestige lors du concert présidentiel ou réussir divers concours de musique.



NAPOLÉON THÈQUE

Par PASCAL MEYNADIER

En deux cents ans 110 000 livres ont été publiés sur lui. Plus d'un par jour ! Voici notre (petite) sélection.



Biographies UN DESTIN EUROPEEN

En 1811, Rome, Bruxelles, Hambourg, Amsterdam, Cologne sont françaises. « Dans une Europe de 167 millions d'habitants, l'Empire napoléonien à son apogée en globe 44 millions de sujets et les états vassaux qui forment avec lui le Grand Empire, 38 millions », rappelle Jean Tulard qui a réuni autour de lui les meilleurs spécialistes de chaque pays afin de dresser la carte la plus exacte de l'Europe, suite à ce bouleversement sans précédent. Après avoir défait l'Europe des « vieilles monarchies », Napoléon rêve d'unifier le continent en digne fils des Lumières et de la Révolution. Mais il l'enflammera au contraire, en éveillant les nationalismes. Après le congrès de Vienne, le triomphe des Anglais leur assure une domination pour cent ans. Une somme indispensable.

« L'Europe au temps de Napoléon », sous la direction de Jean Tulard, éd. du Cerf, 29 euros.

A LA LUMIÈRE DES ARCHIVES

Inaugurant une nouvelle collection au titre alléchant, La Bibliothèque des illustres, l'archiviste paléographe Charles-Eloi Vial emmène le lecteur dans une visite inédite des fonds de la Bibliothèque nationale de France. « Manuscrits, gravures, dessins et témoignages oubliés se cachent sur les étagères, écrit-il, connus mais rarement consultés, les historiens ayant longtemps répugné à sortir des chemins balisés. » Les choix iconographiques assumés de cet historien de 33 ans, toujours à rebours du mythe napoléonien, lui font préférer, par exemple, le peintre allemand Johann Lorenz Rugendas pour illustrer les batailles aux peintres français comme Antoine-Jean Gros. Avec cette biographie critique et originale, magnifiquement illustrée, Charles-Eloi Vial entend « décaprer la légende » pour révéler un « Napoléon de près, par les yeux ou par les œuvres de ceux qui l'ont vu ». Mission accomplie.

« Napoléon, la certitude et l'ambition », de Charles-Eloi Vial, éd. Perrin-Bibliothèque nationale de France, 24 euros.

UNE ÉPOPÉE EN IMAGES

Trois ans de voyage dans les pas de Bonaparte ! Cet imagier exceptionnel, unique en son genre, couvre plusieurs années d'un travail intense, d'Ajaccio à l'Atlantique Sud – maudite Sainte-Hélène ! – via Moscou et les vestiges de la Berezina. Les photographes Annabelle Matter et Alexis Gérard ont parcouru les routes sur 140 000 kilomètres et pris 84 000 clichés parmi lesquels ils en ont sélectionné 300 pour ce beau livre mis en textes par Jean-Christophe Buisson. Une véritable biographie visuelle à travers les grandes campagnes d'Egypte, les conquêtes mais aussi de nombreux sites moins connus ou moins célébrés. Le contraste entre ces lieux inspirés, traversés par l'empereur et le quotidien d'aujourd'hui parfois banal, nourrit notre imaginaire. Seul fantôme : la Louisiane – qu'il ne sillonnera pas –, cédée à Washington pour une poignée de dollars, sonnant le glas de l'Amérique française.

« Napoléon, l'esprit des lieux », d'Annabelle Matter et Alexis Gérard, éd. Michel Lafon, 35 euros.

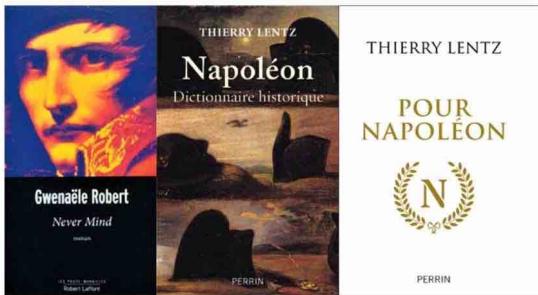
BONAPARTE VU DE DROITE

Parue en 1931, cette biographie de Napoléon par Jacques Bainville est devenue un classique après avoir été un succès de librairie. Si l'écrivain royaliste ne se départ jamais d'une certaine neutralité à l'endroit de l'empereur, il ne peut s'empêcher, dans sa conclusion, de lâcher que « sauf pour la gloire, sauf pour l'art, il eut probablement mieux valu qu'il n'eût pas existé ».

« Napoléon », de Jacques Bainville, éd. Tallandier, 528 p., 12 euros.

VU DE GAUCHE

Sympathisant communiste, l'historien Georges Lefebvre ne cache pas son admiration au moment de la publication de son ouvrage en 1935. Il y présente Napoléon en soldat de la Révolution, répandant dans toute l'Europe ses principes libératoires. Il tourne ainsi le dos à la légende noire héritée de Michelet, en s'appuyant sur une documentation originale. « Napoléon », de Georges Lefebvre, éd. Nouveau Monde, 12 euros.



Roman NOËL SANGLANT

Le 3 nivôse, an IX de la République (le 24 décembre 1800), à 20 h 03, une « machine infernale » explose peu après le passage du carrosse du Premier consul, transformant la rue Nicaise en scène d'horreur. Une cinquantaine de maisons sont détruites à la ronde. Bonaparte, seul visé, en réchappe mais autour de lui gisent près de 100 blessés et une vingtaine de morts, dont la jeune fille de 14 ans qui tenait la charrette bourrée d'explosif. Le crime est inédit. C'est la première fois qu'un engin explosif est utilisé pour commettre un assassinat politique. Joseph Picot de Limoëlan, le chef des conjurés chouans, qui, la veille, était tombé amoureux de Laure de Saint-Chef, lors d'un improbable bal des victimes donné par des muscadins, va devoir se cacher pour échapper à la police de Fouché, mais il n'oubliera jamais qu'il a fait périr une enfant innocente... Captivant et enlevé, ce roman est de ceux qu'on ne lâche pas et qu'on regrette lorsque se tourne la dernière page. «Never Mind», de Gwenaële Robert, éd. Robert Laffont, 20 euros.

Pamphlet LE RETOUR DE L'OGRE CORSE!

Dans le magasin des rancunes qu'est devenue l'histoire de France, Napoléon occupe désormais la place du tyran, précurseur de Hitler, père du totalitarisme et des génocides. Avec pour seules armes son immense érudition et une ironie mordante, le directeur de la Fondation Napoléon sonne la charge contre les « ritournelles » à peine actualisées des déboulonneurs et autres comités de vigilance qui puissent leurs arguments – ultime paradoxe – dans les « pamphlets ultraroyalistes », les « caricatures anglaises », les « crachats de l'école mauvassienne » et les « vichystes collaborationnistes ». Car, faut-il le rappeler insiste Thierry Lentz, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse ont été les premières à attaquer la France au seul motif que son nouveau régime politique leur déplaîtait. Et pour en savoir plus, ne passez pas à côté du très riche dictionnaire historique élaboré par l'auteur. « Pour Napoléon », de Thierry Lentz, éd. Perrin, à paraître le 11 mars, 15 euros. « Napoléon, dictionnaire historique », éd. Perrin, 29 euros.

La piste du sabre

Lauréat du premier prix du Pont Royal, en 2020, et du prix des Deux Magots 2021 pour son roman « Sabre », Emmanuel Ruben, remonte les siècles à travers

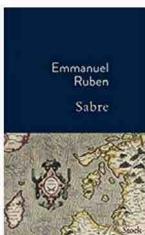
les avatars d'une lame ancestrale retrouvée chez ses grands-parents... Dans un jeu de piste vertigineux et drôlatique, il nous entraîne jusqu'aux guerres napoléoniennes. Extraits.

De 1800 à 1812 – date à laquelle tout le monde le faisait mourir à des milliers de kilomètres au nord de son Dauphiné natal, âgé seulement d'une cinquantaine d'années, on perdait la trace de notre ancêtre hypothétique. Albert, si l'on en croit son agenda, tenait à ce que Victor eût péri, comme des milliers de soldats européens, dans la débandade épique de la Grande Armée. Selon cette version, il aurait même offert à l'empereur ses talents de lieutenant des eaux et forêts pour l'aider à franchir la Berezina. Mais cette version était contestée par mes autres oncles. Les quatre frères ne s'accordaient que sur l'année de la disparition du ci-devant baron : 1812, l'année de la Berezina, l'année qui sonnait le glas de l'Europe napoléonienne. [...]

[...] Engagé volontaire en avril 1804, promu lieutenant de cavalerie sur le champ de bataille d'Iéna en octobre 1806 après une brève entrevue avec l'empereur, Victor, préfet de Nouvelle Gasogne et baron de Taraconta – qui a recouvré son titre nobiliaire moyennant quelques faux exploits militaires – commande un escadron de dragons, sous les ordres du maréchal Bernadotte, le 8 février 1807, à la bataille d'Eylau. Il y monte une jument nommée Violette en raison de sa robe bleu souris. On dit qu'il s'y bat aux alentours d'un cimetière, aux côtés d'un certain Louis Hugo, capitaine du 55^e régiment d'infanterie de ligne. Mais, lors de la retraite, au milieu d'une tempête de neige, sa jument se cabre sous une salve d'artillerie, un boulet décápite la pauvre bête qui galope loin de sa tête et du baron désarçonné, laissé pour mort dans une congère. [...]

En guise de tribulation finale, le protagoniste, rescapé des neiges éternelles, règle son compte au comte Bernadotte, qui fut son maréchal à Eylau et rayonne désormais en prince héritier du royaume de Suède : « Un jour de novembre 1812, au moment où Napoléon se casse les dents face au général Hiver, le prince du Nord – comme on surnomme l'ancien roturier bernois – fait venir notre baron dans son palais de Stockholm : "J'ai toujours eu l'épée plus alerte que la plume", lui dit-il. Et, retroussant sa manche, Bernadotte aurait exhibé ce slogan de l'époque révolutionnaire qu'il avait fait tatouer, en janvier 1793, sur son bras droit et qu'il dissimulait soigneusement à ses sujets : "Mort aux rois." On dit que Victor, exaspéré par cette gasconnerie, prit au pied de la lettre ce tatouage étrange. Un attentat manqué contre le prince héritier lui vaudra d'être fusillé pour crime de lèse-majesté. [...] Dans sa dernière lettre à Napoléon, Victor avait eu l'impudence d'écrire qu'il le débarrasserait d'un coup de sabre à la fois d'un traître et d'un ingrat. » ■

« Sabre », d'Emmanuel Ruben, éd. Stock, 20,90 euros.

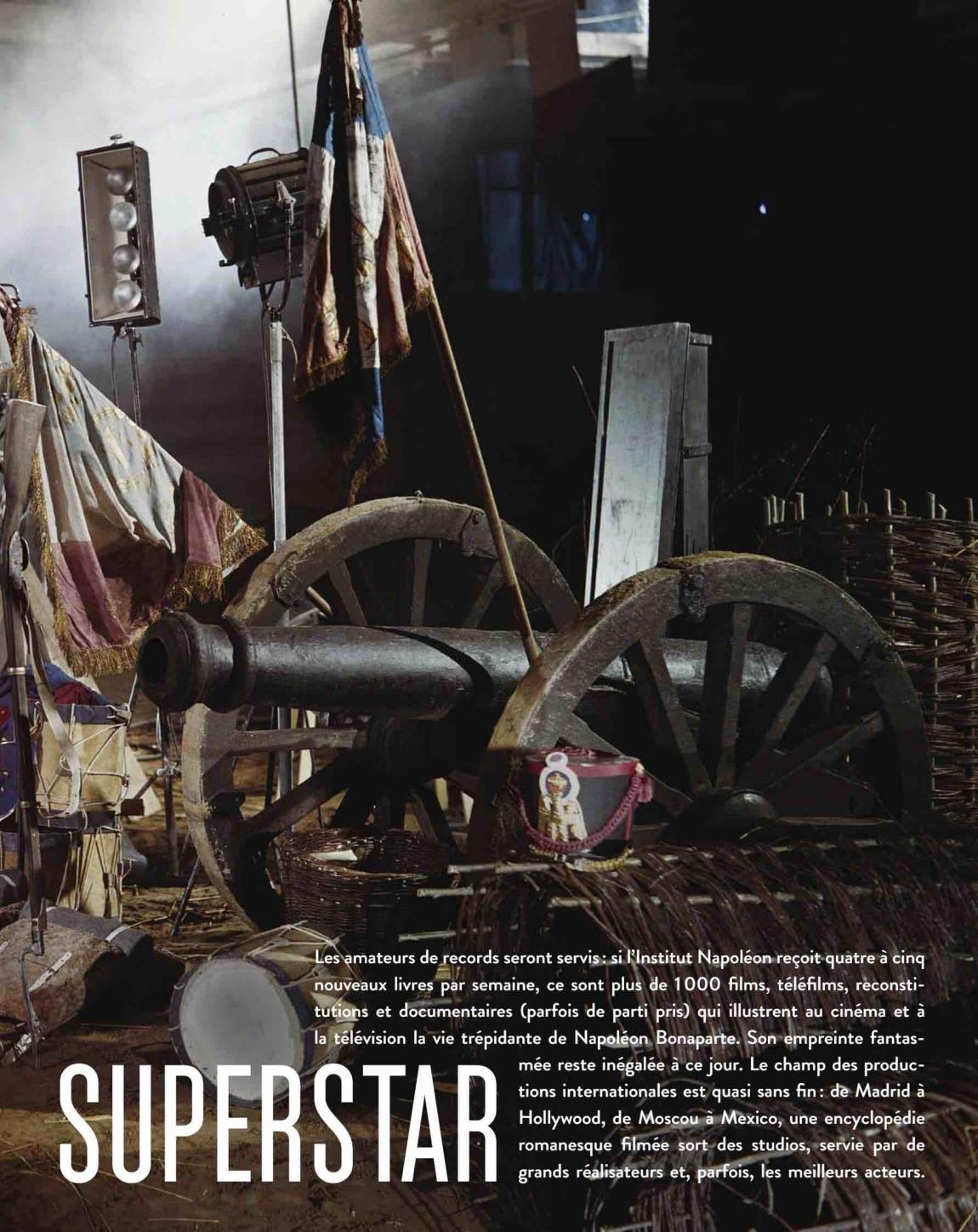


EN 1959, POUR PARIS MATCH, ABEL GANCE DIRIGE PIERRE MONDY

Sur le tournage d'«Austerlitz», qui relate l'épopée napoléonienne de la paix d'Amiens jusqu'à la grandiose bataille. Face à un Pierre Mondy impérial, même le réalisateur se glisse dans la peau d'un Cosaque. Avec plus de 3 millions d'entrées, la fresque épique connaît un beau succès au box-office.

Photo CHARLES COURRIÈRE



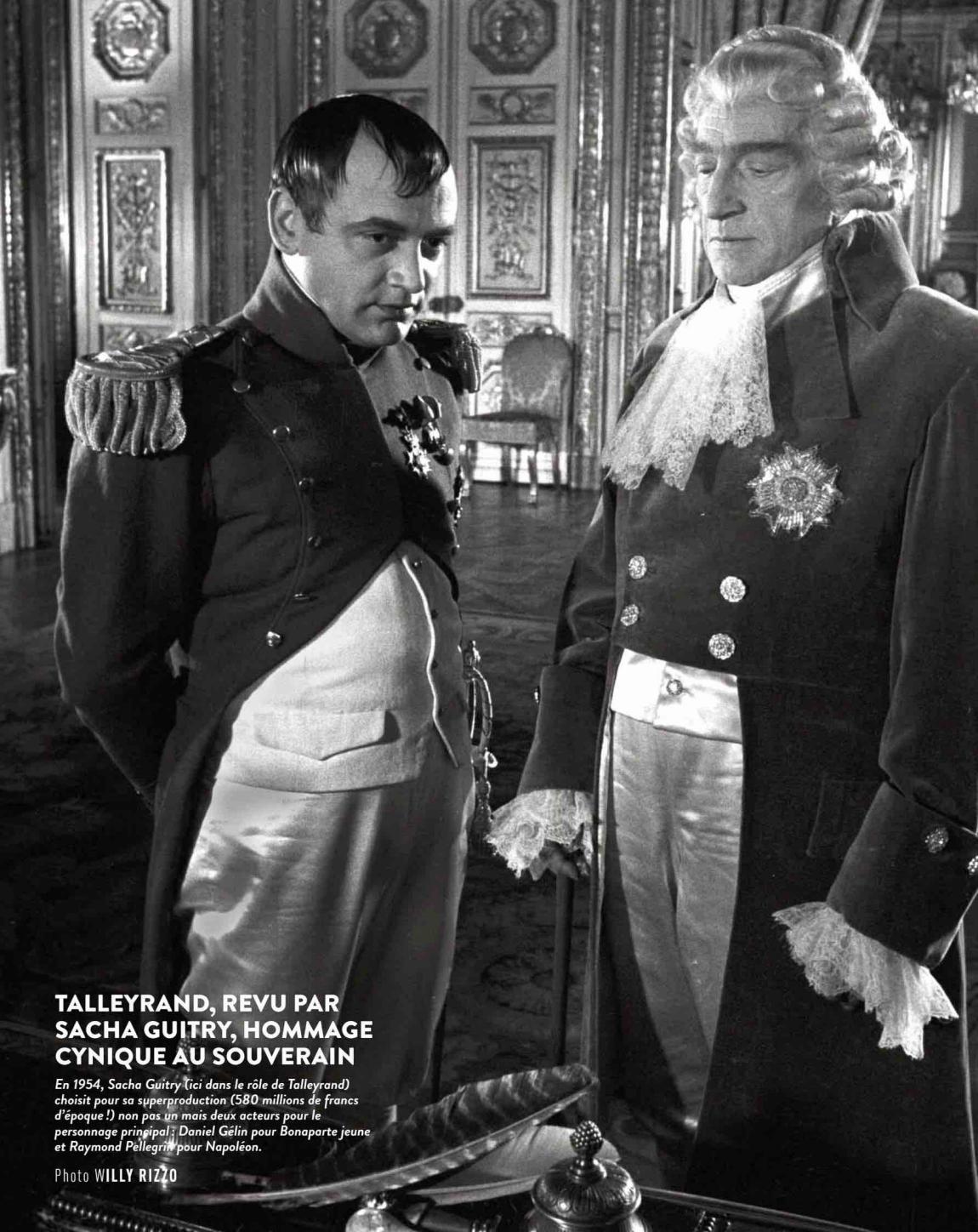


SUPERSTAR

Les amateurs de records seront servis: si l'Institut Napoléon reçoit quatre à cinq nouveaux livres par semaine, ce sont plus de 1000 films, téléfilms, reconstructions et documentaires (parfois de parti pris) qui illustrent au cinéma et à la télévision la vie trépidante de Napoléon Bonaparte. Son empreinte fantasmée reste inégalée à ce jour. Le champ des productions internationales est quasi sans fin: de Madrid à Hollywood, de Moscou à Mexico, une encyclopédie romanesque filmée sort des studios, servie par de grands réalisateurs et, parfois, les meilleurs acteurs.

Napoléon ressuscité ! Albert Dieudonné, qui incarne l'empereur dans le chef-d'œuvre biographique muet d'Abel Gance (un très long-métrage de plus de cinq heures), en 1927, pousse très loin l'identification. Au point que, selon la légende, il se fera enterrer en redingote et bicorne.





TALLEYRAND, REVU PAR SACHA GUITRY, HOMMAGE CYNIQUE AU SOUVERAIN

En 1954, Sacha Guitry (ici dans le rôle de Talleyrand) choisit pour sa superproduction (580 millions de francs d'époque !) non pas un mais deux acteurs pour le personnage principal : Daniel Gelin pour Bonaparte jeune et Raymond Pellegrin pour Napoléon.

Photo WILLY RIZZO





MARTINE CAROL ET CLAUDIA CARDINALE ÉTOILES IMPÉRIALES

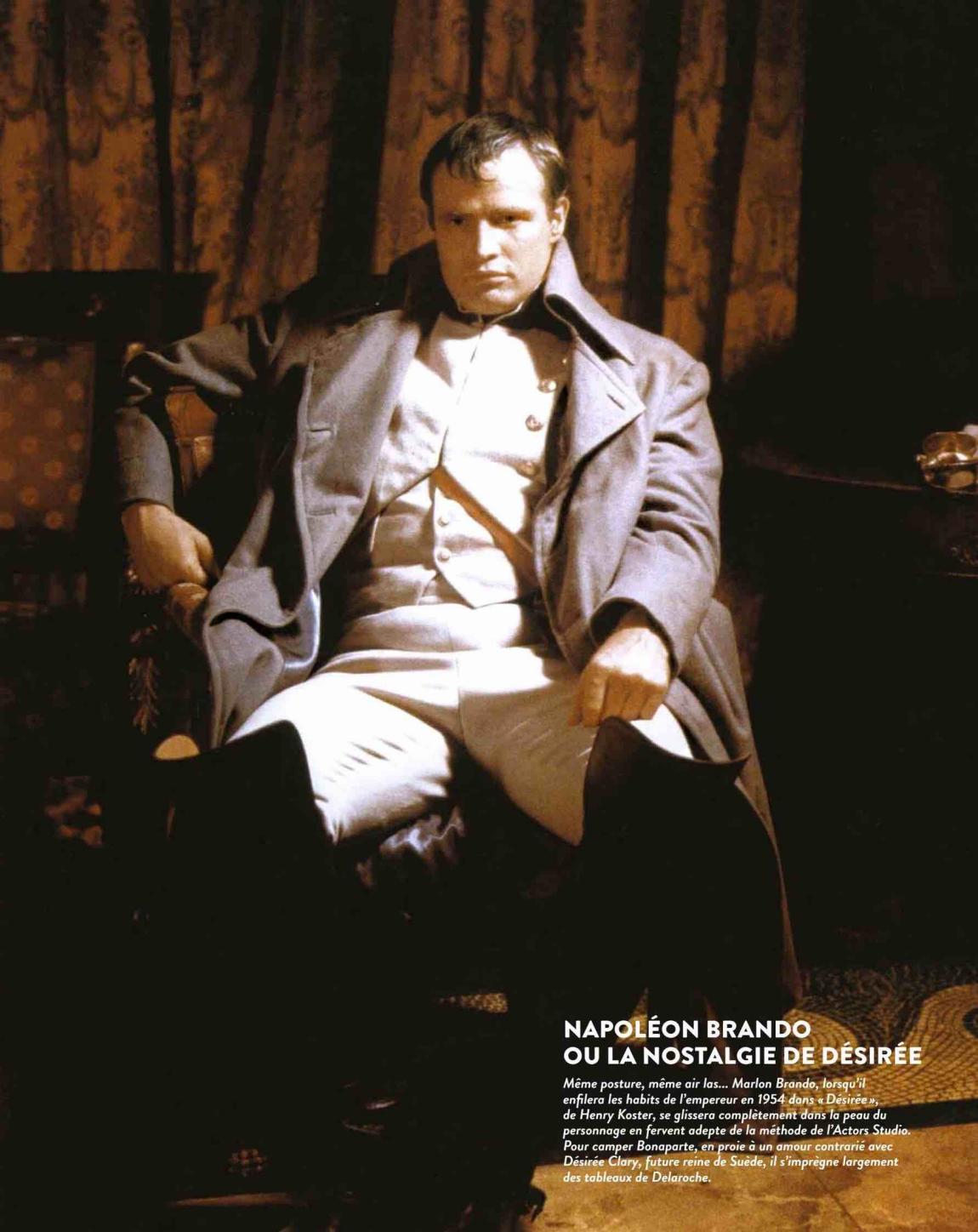
Pour l'« Austerlitz » d'Abel Gance, en 1959, portrait de l'Aigle à son zénith, il ne fallait rien moins qu'un casting doré sur tranche autour de Pierre Mondy-Napoléon, Martine Carol-Joséphine et Claudia Cardinale-Pauline Bonaparte : Vittorio De Sica, Orson Welles, Leslie Caron, Michel Simon, Elvire Popesco, Jean Marais, Rossano Brazzi, Jean-Louis Trintignant, Jack Polance... les maréchaux du cinéma des années 1950 !

Photo CHARLES COURRIÈRE

*La fameuse peinture
de Paul Delaroche,
« Napoléon I^{er} à
Fontainebleau le 31 mars
1814 », le montre à
quelques jours de sa
première abdication.
Cette représentation en
héros tragique et solitaire
alimente puissamment le
mythe napoléonien.*

HUILE SUR TOILE, 1840.
MUSÉE DE L'ARMÉE, PARIS.





NAPOLÉON BRANDO OU LA NOSTALGIE DE DÉSIRÉE

Même posture, même air las... Marlon Brando, lorsqu'il enfilera les habits de l'empereur en 1954 dans « Désirée », de Henry Koster, se glissera complètement dans la peau du personnage en fervent adepte de la méthode de l'Actors Studio. Pour camper Bonaparte, en proie à un amour contrarié avec Désirée Clary, future reine de Suède, il s'imprégne largement des tableaux de Delaroche.

QUAND SOPHIA LOREN SUBLIME «MADAME SANS-GÈNE»

L'icône italienne et Julien Bertheau (en Napoléon) dans la comédie dramatique de Christian-Jaque, sortie en 1962. La blanchisseuse devenue duchesse d'Empire et son interprète partagent des origines modestes et un même tempérament haut en couleur.

Photo GRAZIANO ARICI





Le Petit Caporal
et le sex-symbol.
En 1970, l'acteur
américain Eli
Wallach et
l'incendiaire
Claudia Cardinale
sont à l'affiche
de la comédie de
Jerzy Skolimowski
« Les aventures du
brigadier Gérard ».

125 ans déjà que le 7^e art est à sa botte

Par JEAN-PIERRE BOUYXOU

De même que l'ombre immense de l'empereur plane sur l'histoire de France, un film s'élève au-dessus des autres contributions du 7^e art à la geste napoléonienne. A l'origine, en 1921, c'est en huit segments chronologiques qu'Abel Gance voulait réaliser «Napoléon». Mais seul le premier, qui se clôt par la campagne d'Italie et la formation de la Grande Armée, sera tourné. Commencées en janvier 1925, les prises de vues s'étalent sur quatorze mois: 18 millions de francs de budget (une somme colossale à l'époque), 18 caméras, 450 kilomètres de pellicule impressionnés. Pour le rôle-titre, le cinéaste a filmé des tests avec Edmond Van Daële (qui joue finalement Robespierre), Ivan Mosjoukine, Lupu Pick et René Fauchois, mais son choix définitif s'est fixé sur Albert Dieudonné, qui avait déjà incarné Napoléon au théâtre en 1913. Gance, visionnaire, s'autorise toutes les outrances. Trois moments forts — dont la séquence finale — sont tournés en «polyvision» avec trois caméras, afin d'être projetés simultanément sur trois écrans contigus.

La présentation de «Napoléon» à l'Opéra de Paris, le 7 avril 1927, est un triomphe. Trop long (environ cinq heures et demie de projection) et inexploitable dans les salles normales avec ses triptyques, le film sera pourtant mutilé pour sa sortie publique. Racourci, remonté, on en recensera au moins dix-neuf versions. Gance en supervisera deux, l'une en 1935, sonorisée («Napoléon Bonaparte»), l'autre en 1971, produite par Claude Lelouch et nantie de séquences additionnelles («Bonaparte et la Révolution»).

Un partie des négatifs a été détruite et, malgré plusieurs restaurations (dont une commanditée par Francis Ford Coppola), ce classique mondialement admiré semblait condamné à rester mutilé à tout jamais. La Cinémathèque française a entrepris, en 2007, de lui rendre sa forme initiale. Faute d'être prêt le 5 mai prochain pour le bicentenaire de la mort de l'empereur, ce patient travail de reconstitution devrait s'achever avant la fin de l'année, avec

l'appui financier de Netflix; l'avant-pointe de l'industrie numérique au service d'un chef-d'œuvre muet, en noir et blanc, vieux de quatre-vingt-quatorze ans.

Affecté par le torpillage commercial de son film, Gance a renoncé aux sept volets suivants. Il céde le scénario du dernier à Lupu Pick, l'acteur et réalisateur allemand auquel il avait pensé, un moment, confier le rôle de Napoléon. Werner Krauss, l'ex-docteur Caligari, succédera de la sorte à Albert Dieudonné, en 1929, dans «Napoléon à Sainte-Hélène». Et c'est seulement en 1959 que Gance, au prix de multiples concessions, pourra enfin tourner «Austerlitz», nouvel et ultime épisode (qui aurait dû être le cinquième) de son épopee, avec un Napoléon inattendu: Pierre Mondy. Entre-temps, en 1941, Dieudonné coiffera une seconde fois le bicorné napoléonien dans «Madame Sans-Gêne», une adaptation — signée Roger Richebé — de la pièce de Victoire Sardou (portée une douzaine d'autres fois à l'écran avec différents interprètes, notamment Viggo Larsen, l'inévitable Emile Drain, Julien Bertheau et, plus récemment, Raymond Pellegrin puis Bruno Solo à la télévision).

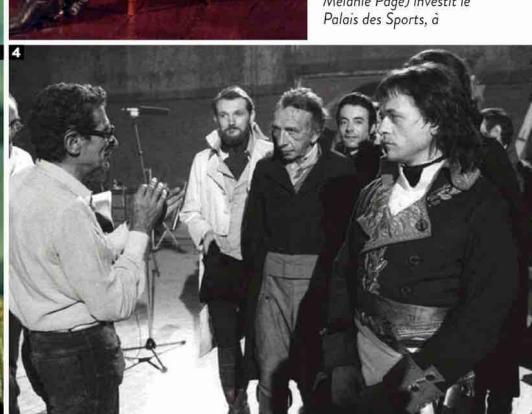
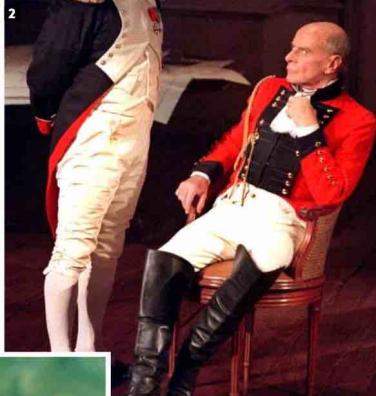
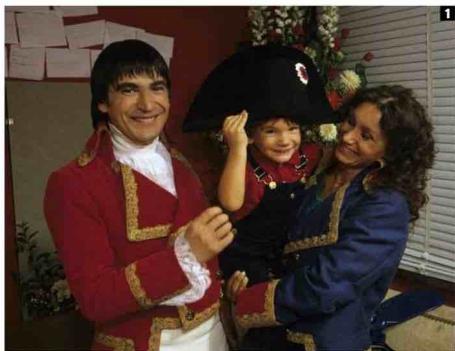
CHANSONNETTE, FOLIE DOUCE ET NUIT DE NOCES

Selon les spécialistes, l'empereur a été le protagoniste de 700 films et 350 téléfilms ou séries télévisées. Mais probablement ne tiennent-ils pas compte de ses prestations les plus buissonnières. Dans «Prends la route», de Jean Boyer, en 1936, alors que Jacques Pills chante «A mon âge» («A mon âge/On se fout du lendemain...»), l'ombre portée d'une statuette de Napoléon reprend le refrain pour asséner d'un ton réprobateur: «A son âge/J'étais déjà général!» En 1978, dans «Le chouchou de l'asile», une comédie de Georges Cachoux dont se régalaient les amateurs d'humour navrant, pour qui croyez-vous que le personnage principal, fou à lier, finit par se prendre? Pour Napoléon, bien sûr, comme Suite p. 87

L'été 1954, pendant le tournage du «Napoléon» de Sacha Guitry, Raymond Pellegrin attend à cheval le moment de passer à table avec le producteur, Clément Duhour, qui incarne le maréchal Ney. C'est la sixième (et ultime) apparition de l'empereur dans un film de Guitry.

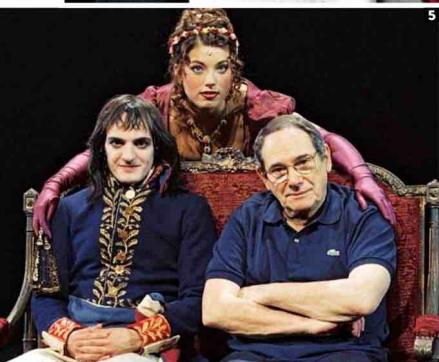
Photo JACK GAROFALO





Paris, avec sa fresque historique « C'était Napoléon », 7. Christian Clavier dans la mini-série « Napoléon », d'Yves Simoneau (2002).

8. Alain Chabat en empereur d'opérette, avec Ben Stiller, dans le très potache « La nuit au musée 2 », de Shawn Levy (2009).



1. Serge Lama, avec sa femme et son fils, en costume de Premier consul pour sa comédie musicale « Napoléon » (1984). 2. Claude Brasseur dans la pièce « La dernière salve », de Marcel Bluwal (1995).

3. Philippe Torreton dans le rôle de l'empereur exilé pour « Monsieur N. », d'Antoine de Caunes (2003). 4. Patrice Chéreau mène la campagne d'Egypte dans « Adieu Bonaparte », de Youssef Chahine (1985). 5. En 2002, Robert Hossein (ici avec Fabrizio Rongione et Mélanie Page) investit le Palais des Sports, à

tous les fous dans les histoires prétendument drôles.. Et que dire de « La nuit de noces de Napoléon et Joséphine », facétie clandestine des années 1930 où les époux s'adonnent en tenues d'époque au devoir conjugal (lui a gardé son chapeau emblématique, et elle trousse sans jamais l'ôter sa robe à bustier pigeonnant) ?

L'empereur a entamé très tôt sa conquête des écrans. Dès 1896-1897, Louis Lumière produit coup sur coup « Entrevue de Napoléon et du pape », « Napoléon et la sentinelle » et « Napoléon et le grognard », de naïves petites bandes de quelques minutes, voire quelques secondes. Le rythme se maintient pendant toute l'ère du muet. De 1909 (« Napoléon, du sacre à Sainte-Hélène ») à 1917 (« Le comte de Monte Cristo », d'Henri Poutal), Max Charlier n'endosse pas moins de cinq fois la redingote impériale, également portée par Emile Keppens en 1912 (« Napoléon. Bébé et les cosaques », de Louis Feuillade), par Laroche en 1913 (« L'Aiglon », d'Emile Chautard) et, en Italie, par Carlo Campogalliani en 1914 (« Napoleone, epopea napoleonica », d'Edoardo Bencivenga).

Remarqué en 1921 pour son incarnation de l'empereur dans « Un drame sous Napoléon », de Gérard Bourgeois, Émile Drain devient un habitué du rôle. Il va le tenir à dix reprises, notamment dans une production américaine de Cecil B. DeMille, « Le brigadier Gérard », réalisée en 1927 par Donald Crisp, puis dans quatre films célèbres de Sacha Guitry. « Les perles de la couronne » (1937), « Remontons les Champs-Elysées » (1938), « Le diable boiteux » (1948) et « Si Versailles m'était conté » (1954). Le clou de sa filmographie est « L'aiglon », un « serial » en douze épisodes hebdomadaires de 1921-1922, écrit par Arthur Bernède (l'auteur de « Judex » et de « Belphégor ») et réalisé par Emile Keppens et René Navarre : élevée dans la haine du tyran, une jeune républicaine décide de l'assassiner sans soupçonner qu'elle est sa fille naturelle...

POUR GUITRY, « NAPOLÉON NE DOIT PAS RESSEMBLER À BONAPARTE »

Napoléon a, en 1928, prononcé – en anglais – ses premiers mots de cinéma par la bouche d'un certain Pasquale Amato dans « La belle de Baltimore », d'Alan Crosland, biographie romancée de Betsy Patterson (épouse américaine de Jérôme Bonaparte, le plus jeune frère de l'empereur). Il a récidivé la même année dans « Le barbier de Napoléon », premier film sonore de John Ford, avec la voix d'Otto Matieson. Celui-ci, qui avait déjà incarné Napoléon deux fois, avait été le premier à lui donner des couleurs, toujours en 1928, mais quelques mois plus tôt, dans « The Lady of Victories », un court-métrage de Roy William Neill en Technicolor bichrome.

Revenons à Sacha Guitry. S'il ne montre Napoléon que dans quelques séquences, on sait qu'il le fait incarner par Émile Drain, comédien de modeste notoriété. Mais lorsque le film entier exige sa présence, il opte pour de plus prestigieux interprètes. Dans « Le destin fabuleux de Désirée Clary », en 1942, il donne au jeune Bonaparte le visage de Jean-Louis Barrault ; au milieu du film, il intervient en personne pour s'adresser à son acteur : « Puisque le général Bonaparte ressemble aussi peu que possible à l'empereur Napoléon, Jean-Louis Barrault, vous voulez bien me faire la grâce de céder votre rôle à l'auteur ? » Le tour est joué. C'est lui, Guitry, qu'on verra pendant la deuxième moitié du film ! Il reprendra le procédé dans le « Napoléon » plus solennel qu'il dirigera en 1954, en attribuant à Daniel Gelin le rôle de Bonaparte, puis à Raymond Pellegrin celui de Napoléon.

C'est sur la vie sentimentale du personnage, fort agitée, que les cinéastes hollywoodiens se sont, comme Guitry, penchés avec le plus de bonheur. En 1954, c'est de nouveau son amour pour Désirée Clary, la fiancée qu'il a chipée à Joseph, son frère ainé, puis qu'il a plaquée pour épouser Joséphine, qui inspire « Désirée », de

Henry Koster, avec Marlon Brando. Et auparavant, en 1937, c'était son incandescente liaison avec une comtesse polonoise que Clarence Brown avait superbement retracée dans « Marie Walewska », avec Charles Boyer et Greta Garbo.

D'autres titres se veulent plus sérieux. A la fin des années 1960, le producteur italien Carlo Ponti décide de faire un film sur la bataille de Waterloo. On avance les noms de Jean Anouilh pour le scénario, John Huston pour la mise en scène, Richard Burton ou Peter Sellers pour le rôle de l'empereur. Mais l'argent manque. Ponti obtient la participation de Mosfilm, la structure de production officielle de l'URSS, qui apporte la majeure part du budget (faramineux) et fournit 20000 figurants. Le tournage se déroule en Ukraine, durant vingt-huit semaines. Aux commandes, sorti John Huston et place à Sergueï Bondartchouk, lauréat de l'Oscar du meilleur film étranger pour sa précédente réalisation, « Guerre et paix ». Par contre, Vladislav Strjelchik, qui avait joué Napoléon dans « Guerre et paix », est écarté au profit de Rod Steiger. Mauvais choix : l'acteur américain cabotine et se révèle désastreux. Sorti en 1970, « Waterloo » sera un cuisant fiasco : 1,4 million de dollars de recettes aux Etats-Unis, alors qu'il a coûté vingt-sept fois plus cher.

GÉRARD (OURY), JEAN-MARC (THIBAULT) ET LES AUTRES

Dieudonné, Guitry, Brando, Steiger... Brillant casting, mais bien d'autres acteurs ont aussi prêté leurs traits à l'empereur. Le plus improbable ? Sans doute Dennis Hopper qui, près de Hedy Lamarr en Jeanne d'Arc et Harpo Marx en Isaac Newton, contribue en 1957, douze ans avant « Easy Rider », à condenser en cent minutes l'histoire de l'humanité dans « The Story of Mankind », une ahurissante niaiserie d'Irwin Allen. Le plus marrant ? Assurément Alain Chabat qui, en 2009, dans « La nuit au musée 2 », une comédie fantastique de Shawn Levy, est un Napoléon de cire s'animaient la nuit pour s'acoquiner avec Al Capone et Ivan le Terrible. Difficile, pour le reste, de départager des figures aussi disparates que Gérard Oury (« La belle espionne », de Raoul Walsh, 1953), Herbert Lom (« Guerre et paix », de King Vidor, 1956), Jean-Marc Thibault (« L'Aiglon », de Claude Boissol, 1961), Eli Wallach (« Les aventures du brigadier Gérard », de Jerzy Skolimowski, 1970), James Tolkan (« Guerre et amour », de Woody Allen, 1975), Patrice Chéreau (« Adieu Bonaparte », de Youssef Chahine, 1985), Christian Clavier (« Napoléon », mini-série d'Yves Simoneau, 2002), Philippe Torreton (« Monsieur N. », d'Antoine de Caunes, 2003) et Daniel Auteuil (« Napoléon (et moi) », de Paolo Virzì, 2006). A chacun son empereur de prédilection, et la liste est loin d'être close. ■

Jean-Pierre Bouyxou

Rod Steiger dans « Waterloo », de Sergueï Bondartchouk (1970). Pour reconstituer en Ukraine la « morne plaine » célébrée par Victor Hugo, deux collines ont été rasées et 5 000 arbres transplantés.



Le « Napoléon » impossible de Stanley Kubrick

Par ROMAIN CLERGEAT

Cela aurait dû être un chef-d'œuvre, un film à la démesure de ce réalisateur hors norme. Il avait dévoré 500 livres, noirci des centaines de fiches, rassemblé 32 000 clichés, réuni une armée de 50 000 figurants. Pour un film jamais tourné ! L'histoire incroyable d'un projet monumental sabordé par Hollywood.



Parmi les notes, la liste des lieux toujours existants que le réalisateur n'aurait pas à recréer en studio. Des milliers de croquis décrivent les costumes d'époque dans les moindres détails. Une lettre d'introduction pour Andrew Birkin rédigée par Kubrick.

Dans la demeure anglaise de Stanley Kubrick, c'est une bibliothèque entièrement tapissée de rouge. Tapis de billard compris. Il s'en inspirera pour la scène finale entre Tom Cruise et Sydney Pollack, dans « Eyes Wide Shut ». Sur les étagères, des centaines d'ouvrages. « Ce sont tous les livres en langue anglaise sur Napoléon que Stanley avait acquis durant la préparation du film. Plus de 500. Il voulait absolument tout savoir de sa vie. Et il les avait tous lus ! » raconte Jan Harlan, son beau-frère et producteur, en dévoilant cette pièce où Kubrick s'isolait des journées entières, à la fin des années 1960. « Mais il y a mieux encore... Venez voir. »

Dans une dépendance à l'écart, Jan Harlan nous montre une commode-secrétaire dont il attrape un tiroir. A l'intérieur, des centaines de fiches cartonnées d'où dépassent des étiquettes de couleur. « C'est toute la vie de Napoléon. Jour par jour. Heure par heure, même, quand c'était possible. Ainsi, quand Stanley voulait savoir ce qu'avait fait l'empereur le 18 juin 1813 par exemple, il plongeait dedans pour consulter la fiche dudit jour, avec les codes de couleur, rouge pour vie privée, vert pour les aspects politiques, jaune pour ses relations amoureuses, etc. Cela va de ce que Napoléon avait pris au petit déjeuner à telle date en passant par la robe qui portait Joséphine de Beauharnais à telle occasion. Tout y est consigné, jusqu'à la mort de Napoléon, en 1821. »

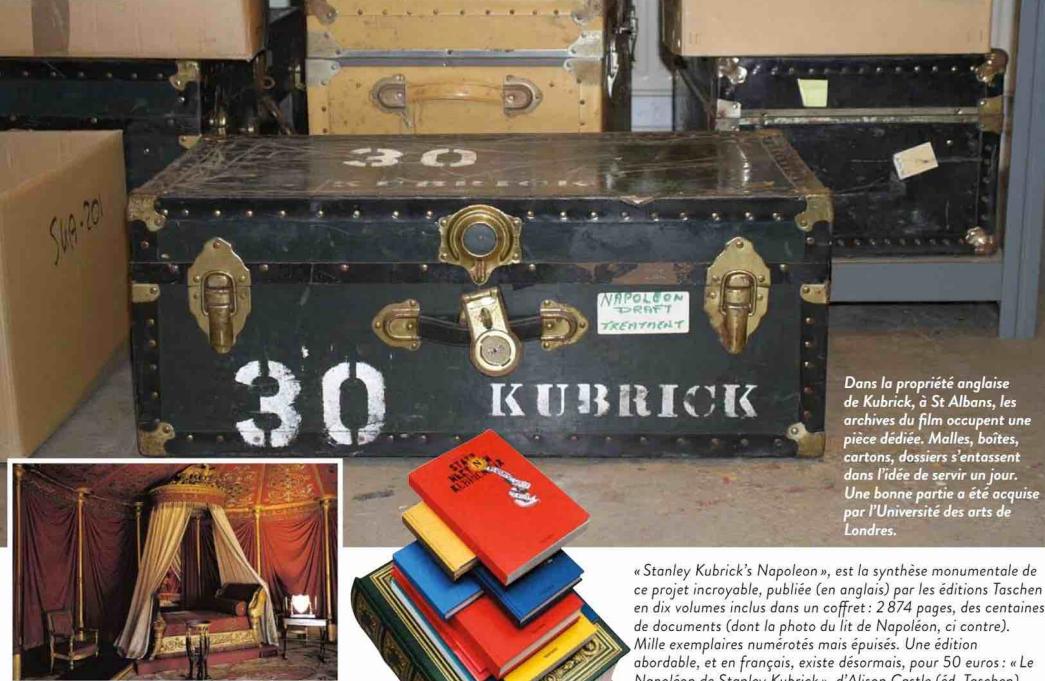
Ces exemples montrent l'étendue de la préparation qu'avait consacrée Stanley Kubrick à son projet dont il disait, d'ordinaire sûr de lui mais pas vantard : « Ce sera le plus grand film jamais réalisé. »

Et il a les moyens de ses ambitions. Depuis « 2001, l'odyssée de l'espace », sorti en 1968, il est entré dans le cercle fermé des réalisateurs de génie. Il est dans sa quarantaine flamboyante et se sent prêt pour s'attaquer à dépeindre un homme à sa dimension qui le fascine. Napoléon, avait-il lâché dans une de ses rares interviews, est « un de ces rares personnages qui déplacent l'Histoire et façonnent la destinée de leur époque, et celle des générations à venir. »

Une capacité de travail hors norme, une mémoire phénoménale et une exigence démentielle seront les moteurs d'une étude préparatoire gigantesque. Dans la psyché de Kubrick, « plus » n'est jamais assez. Félix Markham, considéré comme le plus grand spéculatiste de Napoléon, auteur d'ouvrages de référence, va vite s'en rendre compte. Le réalisateur l'engage pour un an, en échange de sa disponibilité pour confirmer un point de détail ou une interrogation sur l'empereur. Une sinécure pense l'historien... Au bout de quelques semaines, il a compris. Kubrick n'utilise déjà pas la même horloge que tout le monde : si ses journées font bien vingt-quatre heures, chacune de ces heures est importante, y compris la nuit. Il appelle Markham à tout moment et déstabilise l'historien par la précision de ses questions : « Quelle était la couleur du sol sous les pieds des dragons lors de la bataille d'Éna ? Quelle forme exacte avaient les fers à cheval utilisés au cours de la retraite de Russie ? Combien d'œufs Napoléon mangeait-il par jour, et en consommait-il bien quotidiennement ? »

Dans le même temps, une armada d'assistants est envoyée en repérage sur tous les lieux où Napoléon est passé. Le cinéaste se

Amertrans Park
Watford, England
Tel: 01923 204000
Fax: 01923 210021



Dans la propriété anglaise de Kubrick, à St Albans, les archives du film occupent une pièce dédiée. Mallets, boîtes, cartons, dossiers s'entassent dans l'idée de servir un jour. Une bonne partie a été acquise par l'Université des arts de Londres.

«Stanley Kubrick's Napoleon», est la synthèse monumentale de ce projet incroyable, publiée (en anglais) par les éditions Taschen en dix volumes inclus dans un coffret: 2 874 pages, des centaines de documents (dont la photo du lit de Napoléon, ci contre). Mille exemplaires numérotés mais épousés. Une édition abordable, et en français, existe désormais, pour 50 euros : «Le Napoléon de Stanley Kubrick», d'Alison Castle (éd. Taschen).

fait livrer de véritables uniformes des soldats de la Grande Armée et envisage une reconstitution à l'authentique des batailles, de «vastes ballets mortels» ainsi qu'il les appelaient. Il obtient le concours de l'armée roumaine qui lui fournira 50 000 hommes. Mais, même à 2 dollars par figurant, c'est un peu cher. Alors, il envisage de faire fabriquer des costumes d'une qualité «décroissante». Répliques parfaites pour les premiers rangs, moins précis pour les figurants de deuxième plan et ainsi de suite. Il envoie des émissaires partout en Europe sur les traces de l'empereur : en Angleterre, en Belgique, en Yougoslavie, en Allemagne, afin qu'ils collectent tous les renseignements possibles, encore et toujours, sur la vie de Napoléon. Andrew Birkin, le frère de Jane, est de ceux-là et il accumule des centaines de clichés des lieux où vécut Bonaparte.

Au final, Stanley Kubrick constitue un dossier documentaire de 15 000 photos de repérage et 17 000 diapositives (tableaux, lieux, costumes de musée, essais...) qu'il fait référence sur des cartes perforées pour pouvoir les retrouver plus facilement, grâce à un ordinateur d'IBM, société avec laquelle il a travaillé sur «2001». En septembre 1969, il achève son scénario de 186 pages, simplement intitulé : «Napoléon».

Il voulait Audrey Hepburn pour jouer Joséphine. Mais l'actrice décline, probablement choquée par la scène de sa rencontre avec Napoléon qui se déroule au cours d'une... orgie. Pour le rôle-titre, Kubrick choisit David Hemmings (*«Blow-Up»*), faute de mieux.

Dix ans plus tard, il trouvera son «vrai» Napoléon : ce sera Jack Nicholson. Mais il le filmera dans *«Shining»*.

Le clap de départ doit être donné au début de l'année 1970 et Stanley Kubrick se montre confiant. Au point de s'en ouvrir à un ami journaliste : «Le tournage devrait durer beaucoup moins longtemps que «2001». Recréer les batailles ne sera pas aussi difficile qu'on pourrait le penser et les scènes en extérieur devraient prendre deux ou trois mois. La plupart des scènes d'intérieur pourront être filmées dans les lieux qui existent toujours, avec le mobilier d'époque. En cent cinquante jours, ce sera terminé.» On en sourit aujourd'hui, en songeant à la longueur des tournages qui suivront, notamment *«Eyes Wide Shut»*, qui détient toujours le record du monde : dix-huit mois !

Le génial réalisateur américain ne l'a pas senti venir, mais, à Hollywood, la mode a changé. Les superproductions à la «Cléopâtre» ou «Ben-Hur» ne sont plus de mise. Les dirigeants de studios, avec qui il s'était entendu pour ce travail de préproduction, ont changé. Pis que tout, un autre film sur Napoléon, avec Rod Steiger (*«Waterloo»*, de Sergueï Bondarchouk), vient de sortir et c'est un flop total.

Kubrick pensait s'engager vers Austerlitz, mais les dirigeants de MGM lui annoncent son Waterloo : ils renoncent à financer son projet. C'est sans appel. Le cinéaste n'a pas encore le poids qui lui conférera le succès à venir d'*«Orange mécanique»*. De fait, il ne tournera jamais «son» Napoléon qui deviendra ainsi le plus grand film jamais réalisé... ■

«Joséphine de Beauharnais, impératrice des Français.» Sur cette œuvre de François Gérard, peinte vers 1807, elle porte le grand habillement du sacre, composé d'un manteau de velours pourpre doublé d'hermine, semé d'abeilles brodées de fil d'or, tout comme la robe dont le corsage et les manches sont enrichis de diamants. Sur le coussin repose la couronne du sacre, en or, pierreries et perles créée par Nitot, fondateur de la maison Chaumet. Le trône a été réalisé en 1805 par l'ébéniste Jacob-Desmalter.

HUILE SUR TOILE, MUSÉE NATIONAL DU CHÂTEAU DE FONTAINBLEAU.



Eternel STYLE EMPIRE

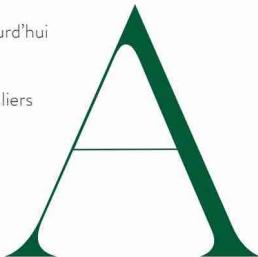
Par ELISABETH LAZAROO

Bijoux, tiaras, orfèvrerie, mobilier, horlogerie... une époque moderne impose sa griffe. Elle fera date et continue d'inspirer les créateurs d'aujourd'hui tels Dior, Gucci ou Valentino, qui n'en finissent plus de la pérenniser. Joséphine et Bonaparte sont les porte-drapeaux de ce monde nouveau. L'empereur façonne le Tout-Paris des arts et parraine l'avènement de milliers de couturières, de soyeux, d'artistes. Le sacre est la plus resplendissante vitrine du savoir-faire français.



La couverture du n° 490 de Paris Match du 30 août 1958, photographiée par Willy Rizzo au château de Malmaison, met en lumière la mode Empire remise au goût du jour.

Le diadème aux camées de Joséphine, or, camées sur agates et perles fines, dont la réalisation, vers 1810, est attribuée à Nitot et fils, figure l'histoire de Psyché et Cupidon. Il appartient aujourd'hui à la famille royale de Suède. Victoria, la princesse héritière, descendante en ligne directe de l'imperatrice, le portait à son mariage, le 19 juin 2010.



dieu baleines, corsets, robes à paniers et perruques érigées en monuments capillaires ! Au placard, luxe, falbalas et inconfort ! La Révolution et sa Terreur sont passées par là. C'est l'exil des aristos, des satins duchesse et des habits de cour, tandis que dans la rue, les différences sociales s'effacent entre bourgeois réformistes et aristocrates éclairés. Désormais, le vêtement absorbe les nouveaux emblèmes de la révolution française. Bonnet « à la Bastille » redingote dite « nationale », robe à la « Camille française ». Mais, à peine la tête de Robespierre tombe-t-elle, que carrosses et jeunesse dorée réapparaissent.

Nous sommes en 1794. Envolée, l'austérité des mises ! Vive la liberté et sa vertu, la soif de vivre et l'insouciance ! C'est l'époque du Directoire, le temps de l'extravagance, des incroyables et des merveilleuses. Ces jeunes nobles en quête de légèreté et de jouissance se jettent, exaltés, dans les plaisirs des triports fleurissants et de la gastronomie naissante. Piqué de danse, on valse avec bourgeois et gens du peuple, on boit et on mange, on s'en donne à cœur joie dans les 600 bals parisiens ouverts en quelques jours aux quatre coins d'une capitale emportée par l'ivresse de sa jeunesse. Elle va se déchaîner dans des allures folles. Arborant pour les incroyables bicorne et binoche et immenses anneaux aux oreilles; leur chevelure, à la mode des têtes coupées, tombe de la figure en « oreille de chien ». Tandis que la merveilleuse, elle, s'habille à l'antique, dans des voiles aériens aux drapés fluides. Les plus audacieuses découvrent leur sein, sous des mousselines transparentes qui ne cachent rien des corps, qui les exhibent. Parfois même, la robe est-elle fendue jusqu'au « lever de Vénus ». Ainsi, ces nouvelles starlettes de la mode, vont-elles à demi-nues, les cheveux courts coiffés « à la Titus », chaussées de sandales, des bagues en diamants aux oreilles, en pleines Tuilleries ! Les moralisateurs orient au scandale. Qu'importe, la Parisienne est née ! La mode de style néoclassique, avec elle. C'est, de notre histoire, la plus belle. Joséphine de Beauharnais, reine des merveilleuses, en est la plus gracieuse.

Suite p. 92

Plus rien ne sera comme avant. La mode se fait la manifestation la plus immédiate des principes de l'égalité : pour la première fois, le style se diffuse dans toute la société. « Sous l'Ancien Régime, seul le cercle de la cour accédait à la mode. Au Directoire, le rêve devient une réalité et la mode abordable à la rue. Celles et ceux, même de condition modeste, dont le style est le plus méritant emportent l'attention. C'est la mode telle que nous la concevons aujourd'hui, et notre monde moderne qui est en train de naître », explique l'historien Pierre Branda, directeur patrimoine de la Fondation Napoléon.

Joséphine et Napoléon appartiennent à l'espérance de ce nouveau monde. Ils vont incarner cette fougue de la nouveauté, façonnier Paris, ses arts, et redonner à la France exsangue après la Révolution richesse et flamboyance. Napoléon encourage les savoir-faire dans le but de la relance économique. Il impose par décret le port de la soie de Lyon à ses dignitaires de la cour, renoue avec les cadeaux diplomatiques qu'il distribue dans toute l'Europe. En 1806, il commande à l'orfèvre Nitot pas moins de 150 tabatières à son effigie, ou sorties du « N » impérial en diamants. Il dépense une grande partie de ses revenus d'empereur à alimenter et protéger les techniques d'excellence. Il recrée le Garde-Meuble, institution chargée de l'aménagement des palais impériaux. Entre l'ébénisterie, les accessoires et la lingerie, 30 à 40 % des métiers à Paris se consacrent au luxe et à la mode. En 1807, rien que dans ce secteur, 30 000 couturières et artisans travailleront dans la capitale. Plus tard, lors de la crise en 1811, pour protéger les soyeux lyonnais, l'empereur commandera 80 kilomètres de tapisseries pour Versailles. On n'aura pas le temps de les placer. On en mettra par bouts... dans les ministères, jusqu'en 1960 !

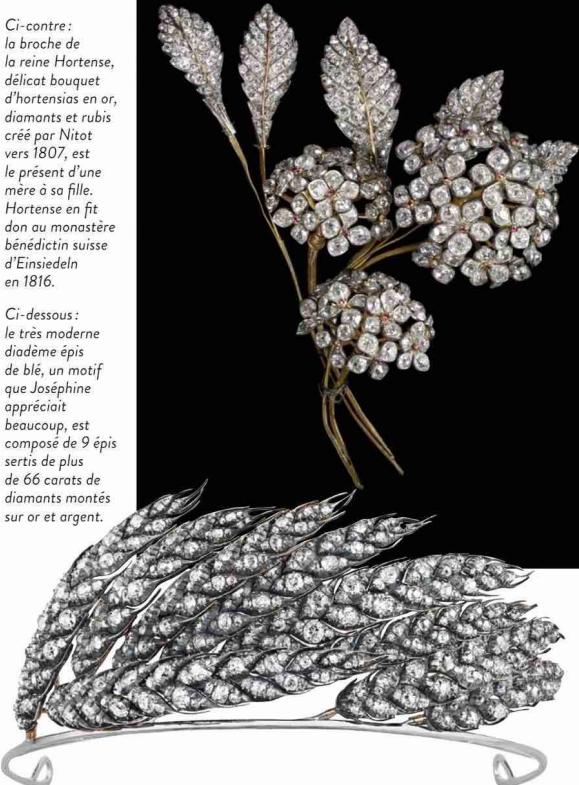
Napoléon voit d'un mauvais œil la fuite des capitaux à l'étranger. C'est le blocus continental de 1806 : l'interdiction d'accès au continent européen à toutes marchandises anglaises et à tous navires ayant touché un port de Sa Majesté George III. « La France avait tout ! » dit Napoléon. Il proscrit les voiles de coton et les châles en cachemire qui s'achètent à prix d'or aux Anglais, folie lancée par Joséphine et dont le pays s'est emparé. Ils sont si chers qu'ils font partie du panier de la mariée. Il relance les usines de coton qu'il installe dans les biens nationaux. C'est l'industrie qu'il souhaite encourager le plus. On apprend à tisser les cotonns fins, on se met à fabriquer des cachemires. Le passage de la République à l'Empire nécessite la création d'objets impériaux symboliques, destinés à asseoir le régime de Bonaparte, lui, qui n'est pas né roi.

Dès lors, la mode devient l'instrument de son pouvoir. Le sacre, la plus resplendissante vitrine de l'exception française. Lauriers, symboles de la victoire, épis de blé, emblèmes de la prospérité s'entrelacent en multiples broderies sur les manteaux en velours pourpre, d'une cérémonie qui durera cinq heures, chroniquée dans le monde entier. A l'épée de l'empereur, sertie par Marie-Etienne Nitot, fondateur de l'actuelle maison Chaumet et joaillier officiel de Napoléon, brille le fameux Régent, diamant de la couronne, qui autrefois, ornait celle de Louis XV. C'est aussi à Nitot que Napoléon confie l'ouvrage de la couronne du sacre. « Il fallait créer une nouvelle dynastie, de nouveaux codes. Joséphine a contribué à la renaissance du diadème qui, dans le projet napoléonien, avait une vertu politique : donner du faste à la cour. Porter un diadème était une exigence protocolaire », raconte Claire Gannet historienne et directrice du patrimoine Chaumet.

A travers son style, le couple impérial ne fera qu'un : Joséphine, la muse, Napoléon, le créateur. Sous leur faste, Paris prend le visage de leur ambition. Un Paris triomphant se modèle. C'est Suite p. 95

Ci-contre :
la broche de la reine Hortense, délicat bouquet d'hortensias en or, diamants et rubis créé par Nitot vers 1807, est le présent d'une mère à sa fille. Hortense en fit don au monastère bénédictin suisse d'Einsiedeln en 1816.

Ci-dessous :
le très moderne diadème épis de blé, un motif que Joséphine appréciait beaucoup, est composé de 9 épis sertis de plus de 66 carats de diamants montés sur or et argent.



Fille de l'impératrice répudiée, Hortense deviendra, par un tour du destin, mère de l'empereur Napoléon III.
« PORTRAIT DE LA REINE HORTENSE, MÉRE D'NAPOLÉON III », PAR JEAN-BAPTISTE REGNAULT, 1810, CHÂTEAU DE MAJMAISON, RUHIL - MALMAISON.

« Joséphine et Napoléon, une histoire (extra) ordinaire », exposition Chaumet, du 10 avril au 12 juin, dans les salons historiques de la maison, 12, place Vendôme, Paris I^e. Ouverte au public sur réservation, gratuit.



A CHAUMET LA CRÉATION DES JOYAUX DE LA COURONNE



Pour l'exposition «Les mondes de Chaumet» à Tokyo en 2018, le Vatican a confié au joaillier la restauration de la tiare pontificale offerte par Napoléon au pape Pie VII en 1805, en remerciement de sa venue pour le sacre. Un cadeau diplomatique de grande valeur avec sa fabuleuse émeraude sommitale.

Ci-dessus : parure d'intailles de Nitot et fils (vers 1809), en or, argent, agate nicolo et perles fines. Alors que les camées et intailles sont réservés aux cabinets de curiosités au XVIII^e siècle, Joséphine en fait un accessoire de mode. Cet ensemble, aujourd'hui dans la collection Chaumet, est une synthèse de la vie sous l'Empire romain.



Cette représentation d'un bal officiel dans une salle de théâtre à Strasbourg en 1805, par François Courboin, illustre un ouvrage sur les modes de Paris paru en 1898.

JOSÉPHINE DICTE LA MODE, À L'IMAGE DES INFLUENCEUSES D'AUJOURD'HUI

“Je m'intéresse à l'histoire de la mode et je m'intéresse aux questions et aux solutions des auteurs qui m'ont précédée, quant à la forme du vêtement par rapport au corps et aux modes de construction. Le péplos est une forme parfaite. Simple et absolue. Le tissu est drapé sur le corps. Il n'y a aucun patron: traditionnellement, c'est un grand morceau d'étoffe rectangulaire, qui prend la forme d'un cylindre, avec des plis caractéristiques, comme on peut l'observer sur les merveilleuses figures que sont les caryatides du Parthénon à Athènes.”

Maria Grazia Chiuri, directrice artistique des collections femme haute couture, prêt-à-porter et accessoires de la maison Dior



Ces créations Christian Dior Couture 2020 rendent hommage au style raffiné de la mode antique dont raffole Joséphine. A gauche, un jeu de transparence avec des dentelles Chantilly à foison - cinq différentes teintées dans des coloris distincts : l'incrustation de tous les éléments a nécessité trois cents heures. Le manteau, à droite, porté sur une robe en mousseline drapée, est entièrement brodé à la main, soit quatre cents heures de fin travail d'aiguille.

L'Egypte des merveilleuses s'est invitée chez Dior haute couture avec cet ensemble bustier et jupe en tissu jacquard entremêlé de fils métalliques vieil or. La broderie de petites queues-de-rat du corsage a été nouée pour un effet de résille oversize.

l'ère des grands travaux menés par les architectes Charles Percier et Pierre Fontaine. Les rues sombres et sales du Moyen Âge disparaissent au profit des grandes ouvertures, les arcades de la rue de Rivoli, la Bourse, l'Arc de Triomphe, celui du carrousel du Louvre, ponts, fontaines, Invalides... s'érigent grandioses, dans une capitale projetée dans la modernité. Tout se démocratise, ce qui va donner un essor considérable à la France.

Nous sommes à l'apogée du style Empire. Les robes sont en satin ivoire, richement brodées de fils d'or et de platine, créées par Hippolyte Leroy, premier couturier de l'Histoire et fournisseur de Joséphine. La belle Créole à la grâce du cygne, elle est surnommée « l'incomparable » ou encore « l'impératrice de la mode ». A l'instar des plus célèbres blogueuses d'aujourd'hui, son sens inné de l'allure fait d'elle la première des « influenceuses » du futur. Il suffit que la souveraine se montre pour que toutes les cours d'Europe suivent sa mode. Son art du parfum n'a d'égal que son rang. Ses dépenses sont somptuaires. L'inventaire de ses toilettes de 1809 fut consigné dans six cahiers de plusieurs dizaines de pages. Rien que celui des dentelles en comprend 90 ! Quarante-neuf grands habits de cour, 676 robes, 496 châles et fichus, 1 132 paires de gants et 785 de chaussures, pour la seule année de 1808. Incapable de résister aux splendeurs du chiffon, l'impératrice, aura déboursé pour se vêtir la bagatelle de 4 millions de francs. Convertie en euros, la somme donne le vertige : 200 millions ! Et ce, sans même les bijoux ! De quoi entretenir une armée de 64 000 hommes pendant deux mois, peut-on lire dans « Joséphine », de Pierre Branda, véritable bible sur l'histoire de la souveraine. Entre 1806 et 1808, plus de 12 millions d'euros s'enverront dans les mirifiques joyaux Chaumet. C'est sans compter bien sûr, les autres fournisseurs de gros cailloux... Fastes absolus !

Pourtant, si Napoléon voulait que sa souveraine brille, il lui reproche ses dépenses. Parfois, des scènes de ménage éclatent. Il interdisait à certains fournisseurs de venir à la cour. Pour d'autres, comme Nitot, il limitait leurs venues à quelques visites par semaine, ou par mois », ajoute Claire Gannet. Mais paraître est éprouvant, et demande à Joséphine du temps, beaucoup de temps, et de la discipline. Parfois, vers 6 ou 7 heures du matin, Napoléon allait sans prévenir visiter ses administrations et ses armées. L'impératrice, possessive et jalouse, l'accompagnait. « Quand je montais dans ma berline le matin, je trouvais Joséphine avec tout son attrail ! » disait-il. Aux aurores, elle s'était donc levée, pour être des plus radieuses devant son Bonaparte d'empereur. Lui, est un homme pressé, s'habile vite et toujours de la même façon, pantalon de casimir blanc, veste habit. Il prend un bain tous les jours, achète son savon de Windsor et non pas de Marseille. Impeccable. Bien mis, coquet. Il est fou du parfum à la violette.

En campagne, Napoléon aime son confort. Son bivouac ressemble à un palais itinérant astucieusement démontable. Le décor antique côtoie les toiles de Jouy et l'orientalisme des tapis léopard. Pour Pierre Branda, en prisant l'artisanat du luxe français, Napoléon a anticipé le danger de la révolution industrielle, qui va produire en masse. « L'Empire a annoncé un mouvement gigantesque. Il a tout emporté, tout balayé, tout détruit de l'ancien monde. C'est une époque très rapide, il correspond à notre cycle de vie d'aujourd'hui. L'accélération fut telle, qu'elle s'est développée tout au long du XX^e siècle », poursuit le spécialiste. Jamais l'art de vivre, n'aura été aussi intimement lié à la réussite d'un homme et à l'aura d'un pays qui, sous le règne de Napoléon, englobe la moitié de l'Europe. « Ce que je cherche avant tout, c'est la grandeur : ce qui est grand est toujours beau », déclara Bonaparte. L'imaginaire n'a pas de prix. ■

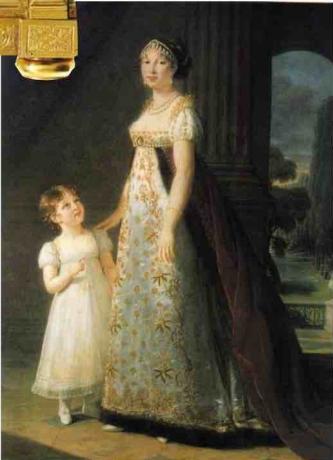
Elisabeth Lazaroo



C'est à Caroline Murat, sœur de Napoléon, que l'on doit la première montre-bracelet. Breguet, qui elle s'adresse, la crée de forme oblongue avec plusieurs complications dont un thermomètre. Un bracelet en cheveux garni de fils d'or permettait de la porter autour du poignet. La ligne Reine de Naples (ci-contre, modèle de 2020) s'en inspire.



Fidèle à la maison Breguet, le général Bonaparte, alors en pleine ascension sociale et politique, acquiert en 1798 cette pendulette de voyage très innovante destinée à compléter son équipement de la campagne d'Egypte.



« CAROLINE BONAPARTE ET SA FILLE AÎNÉE, LA PRINCESSE JOSÉPHINE », PAR LOUIS-ÉTIENNE VIGÉE LE BRUN, 1807, HUILE SUR TOILE, MUSÉE DES CHÂTEAUX DE VERSAILLES ET DE TRONCHÉ



Merveille d'ébénisterie, cette barbierie en acajou et bronze portant le chiffre du prince Eugène de Beauharnais, fils de Joséphine, est déclarée au Trésor national. Attribuée à Martin-Guillaume Biennais, elle date des premières années du XVIII^e siècle. Comme nombre de meubles de l'époque, dits à secrets, elle recèle d'ingénieux mécanismes d'ouverture et des rangements insoupçonnés.

Quand la Russie rend un héros à la France

Par HÉLÈNE CARRÈRE D'ENCAUSSE, de l'Académie française

Le général Charles Etienne Gudin, compagnon d'études du jeune Napoléon à l'école de Brienne, est un remarquable représentant de l'élite militaire qui accompagna le projet conquérant de Napoléon. Il sera au premier rang de toutes ses campagnes.

Le 24 juin 1812, lorsque la Grande Armée franchit le Niemen, mettant fin à la période d'amitié hésitante entre la France et la Russie engagée à Tilsit, le général Gudin est convaincu, comme l'est l'empereur, que les troupes d'Alexandre I^{er} ne pourront résister à celles d'un Napoléon jusqu'alors partout victorieux. Mais à la grande surprise des Français, ceux-ci n'arriveront pas à rencontrer leur adverse, dont la fuite dans les profondeurs de l'espace russe obligera la Grande Armée à s'y enfonce aussi. Napoléon n'avait pas imaginé cette stratégie destinée à le priver des succès rapides et spectaculaires auxquels il était habitué, stratégie qui le contraignit à s'éloigner de ses bases, à avancer toujours davantage dans un univers hostile, dépourvu des ressources nécessaires à la vie de son armée. C'est à Vitebsk, le 27 juillet, qu'il croit pouvoir prendre l'ennemi à revers; il charge le général Gudin de contourner l'armée russe par la gauche et lui promet le bâton de maréchal pour le lendemain de la victoire. Il n'y aura à Vitebsk ni bataille ni bâton de maréchal. Mais cette stratégie de fuite russe, si déconcertante, qui le condamne à courir derrière l'ennemi, Napoléon la subira jusqu'à Smolensk, où, enfin, il rencontera les deux premières armées russes décidées à lui faire face. La bataille fut terrible. Certes, les Français y dominèrent, mais la ville dévastée ne leur offrant aucun moyen de survivre, Napoléon dut continuer sa course jusqu'à Moscou, tombant ainsi dans le piège que lui avait préparé un chef russe général, Koutouzov. Mais de cette suite de l'aventure napoléonienne, le général Gudin ne saura rien. Blessé à mort le 19 août – Napoléon salua avec émotion cette perte –, il fut enterré sous les murailles de la citadelle de Smolensk. Ses restes, préservés dans une sépulture que les combats d'une autre guerre terrible – celle qui opposa de 1941 à 1945 l'Union soviétique et l'Allemagne ! – avaient dispersés, dissimilés, ont été retrouvés grâce aux efforts passionnés d'équipes archéologiques franco-russes. Identifiés avec soin, ils devraient, par la volonté du président français, trouver place aux Invalides au cours d'un hommage solennel des présidents des deux pays qui se sont si durement affrontés en 1812.

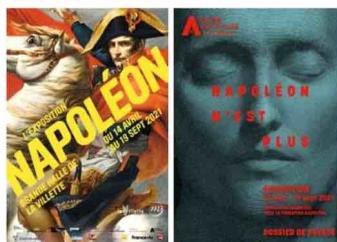
L'inhumation aux Invalides, le fait que le héros en soit le général Gudin sont des caractéristiques hautement symboliques d'une relation franco-russe qui, en dépit de malentendus immenses, d'une incompréhension durable et des deux guerres – celle de Napoléon et celle de Crimée – qui opposèrent les deux pays au XIX^e siècle, a été marquée au fil des siècles par une fascination réciproque. Le général de Gaulle en fut le meilleur commentateur, soulignant toujours que la position respective des deux pays aux extrêmes du continent européen en faisait des alliés naturels.

Que ce héros d'une terrible confrontation franco-russe soit au XXI^e siècle ainsi salué témoigne de la communauté de destin des deux pays. Cette reconnaissance fait écho à la magnanimité dont Alexandre I^{er} fit preuve à l'égard de la France vaincue en 1815, et à celle de Napoléon III à l'égard de la Russie vaincue au congrès de Paris en 1856. Dans les deux cas, une fois les guerres achevées, le vainqueur a décidé d'alléger les souffrances de l'adversaire défait pour construire avec lui un avenir de paix. Aux Invalides, reposant à jamais parmi ses compagnons de combat, le général Gudin sera le symbole de la réconciliation et d'une vision partagée d'un monde dangereux qui, au-delà des malentendus et des conflits, a conduit la France et la Russie à assumer un destin commun. ■

Préface au livre « A la recherche du tombeau perdu », de Pierre Malinowski, éd. du Cherche-Midi.

Expositions

LES RENDEZ-VOUS DU BICENTENAIRE



Pour les 200 ans de sa disparition, de nombreuses manifestations se tiennent à travers le pays. Retrouvez toutes les informations sur fondationnapoleon.org

LE TROMPE-LA-MORT

Dès la libération de Toulon en 1794, jeune capitaine d'artillerie, Napoléon frôle la mort. Il aurait échappé à une douzaine de tentatives de meurtre. En voici trois, flagrantes. En octobre 1809, à Vienne, l'empereur échappe de peu au poignard d'un étudiant saxon, Friedrich Staps. Grâce à la vigilance du général Rapp, l'assassin est intercepté à quelques mètres de sa cible. Trois ans plus tard, c'est le feu qui manque d'expédier Bonaparte ad patres. Dans Moscou tout juste pris et aussitôt incendié par l'ennemi, le nouveau maître du Kremlin se réveille dans un palais léché par les flammes. Il parvient à quitter les lieux en extrema mais y laisse sa redingote et quelques mèches de cheveux. En avril 1814 à Fontainebleau, le vainqueur d'Austerlitz prouve que, décidément, la mort ne veut pas de lui. Poussé à l'abandon par les alliés, il avale un poison que son chirurgien lui avait concocté dans l'éventualité où il tomberait aux mains des Cosaques. « Mais les effets furent quasi nuls, note l'auteur. Napoléon en fut quitte pour d'horribles vomissements et quelques contractures. » Bonaparte trompe-la-mort, c'est le sujet du dernier livre de David Chanteranne (rééditeur en chef de « Napoléon I^{er}, revue du chantier napoléonien»), un essai concis, prenant et érudit. Plus que l'invincibilité du personnage, le récit de l'historien, sur fond d'exil et d'agonie à Sainte-Hélène, souligne son intrépidité face aux dangers. Sa vulnérabilité aussi. Et enfin sa chance, alors que son salut ne tient parfois qu'à un heureux concours de circonstances. Bravoure et foi en sa bonne étoile, ces deux traits de caractère ont aidé à façonner sa légende. ■

G. de V.

« Les douze morts de Napoléon », de David Chanteranne, éd. Passés composés.



A lire aussi : « Napoléon, les derniers témoins racontent », anthologie dirigée par David Chanteranne et Jean-François Coulomb des Arts, éd. du Rocher.



VIZIR EN VEDETTE AU MUSÉE DE L'ARMÉE

Il fut la dernière monture de Napoléon, qui le reçut en cadeau en 1802 du sultan Selim III. Des champs de bataille prussiens jusqu'à l'île d'Elbe, Vizir accompagna son maître treize ans durant. Il vécut jusqu'à 33 ans et fut naturalisé en 1826. Mais sa dépouille changea ensuite plusieurs fois de mains et de lieux pour finir, en 1905, dans les collections du tout nouveau musée de l'Armée aux Invalides. Restauré en 2016, le fier étalon gris a retrouvé de sa superbe.

Ajaccio LA LÉGENDE DU PALAIS FESCH



Echo au surprenant «Napoléon n'est plus» du musée de l'Armée, à Paris, l'historien d'art Philippe Costamagna, a choisi la légende des canons et des conquêtes comme thème de sa grande exposition. Le directeur et conservateur du palais Fesch, joyau d'Ajaccio construit par le cardinal Joseph Fesch, demi-frère de Maria Letizia Bonaparte, jamais en reste d'ironie, a rassemblé environ 130 œuvres, dont quelques chopes de bière, des bagues exotiques, des gravures populaires, permettant de revisiter les étapes de la vie du petit caporal avec le sourire. Comme il y a des nez dans la parfumerie, Philippe Costamagna est, dans le monde de l'art, un oeil, qui peut reconnaître et certifier tel ou tel tableau dans le monde entier. Un homme au goût très sûr, qui signe d'ailleurs chez Grasset «Les goûts de Napoléon», une merveille de livre remplie d'anecdotes savoureuses sur les appétences – et les aversions – de l'empereur, comme sa passion pour les rougettes, les vers de Corneille, qu'il se faisait réciter par des acteurs, ou encore pour le jeu de barres, une variante du chat perché ! ■ P.M.
«Napoléon la légende», du 30 juin au 4 octobre, palais Fesch, Ajaccio.
«Napoléon n'est plus», du 21 mars au 19 septembre, musée de l'Armée.



4,8 millions d'euros pour le sabre de Marengo

Comme le raconte le commissaire-priseur M^e Jean-Pierre Osenat, grand spécialiste notamment des ventes napoléoniennes : « L'aventure a commencé il y a plus de vingt ans car les ventes aux enchères de pièces historiques n'existaient pas en France. Seules restaient dans nos mémoires celles organisées en 1968 par M^e Maurice Rheims sur le mythique paquebot "France" se dirigeant alors vers Sainte-Hélène où furent présentés un chapeau de l'empereur, une Légion d'honneur, des sabres et quelques autres souvenirs... J'ai, avec une certaine fierté, vendu dans ma salle en face du château de Fontainebleau l'objet d'une enchère record : le sabre de Bonaparte à la bataille de Marengo (ci-contre), issu de la famille impériale pour 4,8 millions d'euros.

Le plus émouvant : la feuille en or de 10 grammes de la couronne du sacre de Napoléon I^{er} (ci-dessus) provenant des descendants de l'orfèvre Biennais pour 625000 euros. Le plus symbolique : le chapeau de l'empereur appartenant auparavant au musée de Monaco (en haut), pour 1,5 million d'euros. L'objet

le plus singulier : une dent de l'empereur détenue par la famille de son neveu Napoléon III, achetée 15000 euros par un dentiste. Quelle surprise ! » ■

Caroline Pigozzi





Napoléon par Bonaparte

En dehors du «Mémorial de Sainte-Hélène», recueil des Mémoires de l'empereur confiées à Emmanuel de Las Cases, c'est de la main même du célèbre Corse, que nous tirons les citations de cette page extraites d'un millier de lettres issues de sa correspondance, à découvrir dans le livre «Napoléon par Napoléon, pensées maximes et citations», réalisé sous la direction éditoriale de Jean-Yves Clément (éd. du Cherche-Midi). Elles couvrent les années de son irrésistible ascension, son règne et jusqu'à sa chute en 1815.

LA CORSE

Le 17 juin 1792, il écrit à son frère Joseph à propos de la prise des Tuilleries par une foule en armes : «Il est plus probable que jamais que tout ceci finira par notre indépendance.»

1793 marque sa rupture avec le sentiment corse. Les Bonaparte se rangent dans le camp de la Convention. La maison familiale est dévastée par les partisans du leader souverainiste Pascal Paoli. La famille quitte l'île en juin. Le ton change.

9 avril 1797, au Directoire : «Pour que la Corse reste attachée à la République, il faut : 1. y maintenir deux départements; 2. n'employer dans les places à disposition du gouvernement aucun Corse; 3. choisir une cinquantaine d'enfants et les répartir dans différentes maisons d'éducation à Paris.»

JOSÉPHINE

20 février 1796, les bans sont publiés. Napoléon est nommé commandant en chef de l'armée d'Italie. Il épouse Joséphine le 9 mars et rejoint son commandement le 27, à Nice. Dès le début de leur mariage, il la soupçonne d'avoir des amants.

Mars 1796, à Joséphine : «Toi, «mio dolce amor», as-tu seulement pensé deux fois à moi ? Je te donne trois baisers : un sur ton cœur, un sur ta bouche, un sur tes yeux.»

29 avril : «L'absence guérit les petites passions et accroît les grandes. Un baiser sur ta bouche, ou sur ton cœur. Il n'y a personne que moi, n'est-ce pas ? Et puis un sur ton sein.»

17 septembre : «Tu es méchante et laide, autant que tu es légère. Cela est perfide, tromper un pauvre mari, un tendre amant !»

21 novembre : «Bon Dieu ! Que je serais heureux si je pouvais assister à l'aimable toilette, petite épaule, un petit sein blanc élastique, bien ferme [...] Tu sais bien que je n'oublie pas les petites visites ; tu sais bien, la petite forêt noire.»

LA RELIGION

Au cardinal Fesch, en 1806 : «Je suis religieux, mais je ne suis pas cagot.»

L'ESCLAVAGE

Le Comité national pour la mémoire et l'histoire de l'esclavage l'accuse d'avoir rétabli l'esclavage aboli par décret de la Convention le 4 février 1794. Pour la Fondation Napoléon cependant, il n'a fait que le «suspendre», sans l'abroger, du fait de l'occupation de la Martinique par les Anglais jusqu'en 1802. Il interdira la traite des Noirs treize ans plus tard.

1799, aux habitants de Saint-Domingue : «Les consuls vous déclarent que les principes sacrés de la liberté et l'égalité des Noirs n'éprouveront jamais parmi vous d'atteinte ni de modification.»

31 octobre 1801, à Decrès, ministre de la Marine : «Jamais la

nation française ne donnera des fers à des hommes qu'elle a connus libres. Ainsi donc, tous les Noirs vivront à Saint-Domingue comme ils sont aujourd'hui à la Guadeloupe.»

13 novembre 1801, à Talleyrand : «La liberté des Noirs, reconnue à Saint-Domingue et légitimée par le gouvernement, serait un point d'appui pour la République dans le nouveau monde.»

18 novembre, à Toussaint Louverture, capitaine général de la partie française de Saint-Domingue : «La liberté des Noirs ? Vous savez que dans tous les pays où nous avons été, nous l'avons donnée aux peuples qui ne l'avaient pas.»

Mais... Le 27 avril 1802, à Cambacérès [à propos de la Martinique] : «Les lois et règlements auxquels les Noirs étaient assujettis en 1789 [avant l'abolition] continueront d'avoir leur exécution dans la colonie.»

29 mars 1815, du palais des Tuilleries : «A dater du présent décret, la traite des Noirs est abolie.»

L'ÉDUCATION

A Lavallée, directeur des Postes, en 1810 : «Je désirerais qu'elle [Mme de Genlis, femme de lettres] fit un plan général pour l'éducation des filles du peuple.»

L'ETAT

De 1799 à 1815, Napoléon a couvert la France d'institutions pérennes. Il commence la rédaction du Code civil, qui sera promulgué en 1804, au lendemain du coup d'Etat du 18 brumaire, quand il instaure le Consulat. De nos jours, la moitié de ses 2 281 articles d'origine est encore en vigueur.

La censure. 15 janvier 1806, à Fouché qui voulait la rétablir : «Je n'entends pas que les Français deviennent des serfs. En France, tout ce qui n'est pas défendu est permis et rien ne peut mieux être défendu que par les lois, les tribunaux... Je le dis encore une fois, je ne veux pas de censure.»

Le corps législatif. A Talleyrand : «Il est composé de beaucoup d'individus qui voudraient se rendre importants [...] et qui, ayant essayé la révolution, se supposent encore en assemblée nationale.»

L'administration. A Cambacérès : «Nos lois me paraissent un assemblage de plans mal assortis, inégaux, irréguliers ; j'attache la plus grande importance à réprimer les abus de l'administration [...].»

L'EXIL

Le 4 août 1815, en route vers Sainte-Hélène à bord du «Bellerophon» : «J'en appelle à l'Histoire ; elle dira qu'un ennemi, qui fit vingt fois la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher asile sous ses lois. [...] Mais comment répondit l'Angleterre à une telle magnanimité ? Elle feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi et, quand, il se fut livré de bonne foi, elle l'immola !»

ACHETEZ NOS HORS-SÉRIES PARIS MATCH ET COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION « À LA UNE »



N°1 Johnny, la légende

100 pages - 10€



N°2 La vie en bleu

100 pages - 10€



N°3 Nos étés B.B.

100 pages - 10€



N°4 Indochine, Algérie.
La fin de l'empire

100 pages - 10€



N°5 Elizabeth II,
le roman de sa vie

100 pages - 10€



N°6 Au secours
de Notre-Dame

100 pages - 10€



N°7 Les secrets
de la mémoire

100 pages - 10€



N°8 La nostalgie
des Kennedy

100 pages - 10€



N°9 Monarchies,
les 400 coups

100 pages - 10,50€



N°10 Secrets d'amour

100 pages - 10,50€



N°11 Romy, destin brisé

100 pages - 10,50€



N°12 De Gaulle et nous

100 pages - 10,50€



N°13 La lune, mars :
Les défis de demain

100 pages - 10,50€



N°14 SOS animaux

100 pages - 10,50€



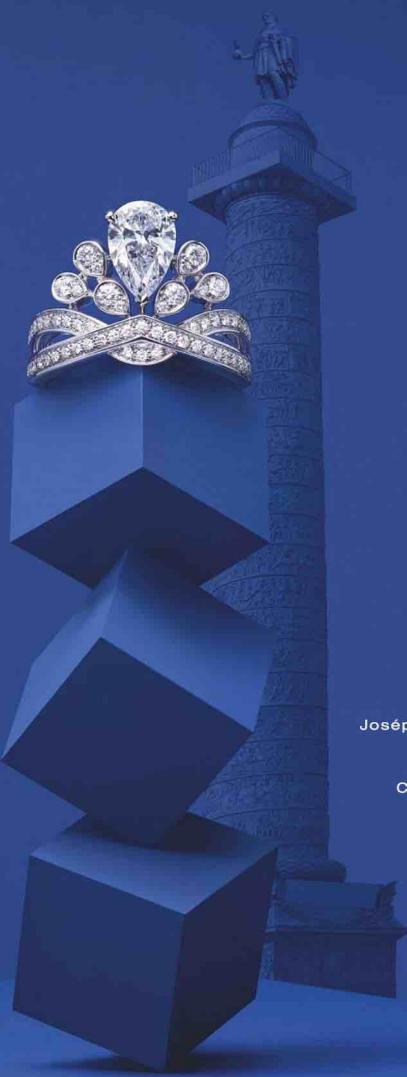
70 ANS
Numéro anniversaire

148 pages - 12€

Pour commander, merci d'envoyer votre règlement par chèque au
Service lecteurs de Paris Match – 2 rue des Cévennes – 75015 Paris.

Pour tout envoi à l'étranger, merci de nous contacter : 01 87 15 54 88 ou flongerville@lagarderene.com

Commande en ligne (France uniquement) www.parismatchabo.com



Joséphine Aigrette Impériale

—
CROWN YOUR LOVE*

CHAUMET
PARIS

*Couronnez votre amour